HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique; établissements Espagnols dans cette partie du nouveau monde.

CHAPITRE I.

Parallele de l'histoire ancienne & moderne.

L'Histoire ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques, & d'événements extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus

rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé le temps de la fondation & du renversement des Empires! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit!* Les nations, après de longs ébranlements, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissants : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des Royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est seche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journaliere a succédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, se battre avec leurs chaînes pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses, dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & d l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de Re gion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturb trices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrêmi est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu; & les Souverains commençent à s'appercevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples, dont ils ne se soucient guere, mais pour leur propre intérêt, que le grand point est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de

nombreuſes armées, on fortifie ſes frontieres, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un eſprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vaſtes ſpéculations dans les têtes des particuliers; mais ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, eſt un incendie qui les ravage toutes, c'eſt un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous ſes créanciers. Le temps n'eſt pas loin où la ſanction tacite des gouvernements s'étendra aux engagements particuliers des ſujets d'une nation avec les ſujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contrecoups ſe font ſentir à des diſtances immenſes, deviendront des conſidérations d'Etat. Dans ces ſociétés mercantiles, la découverte d'une iſle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établiſſement d'un comptoir, l'invaſion d'une branche de commerce, la conſtruction d'un port, deviendront les tranſactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçants philoſophes, comme elles l'étoient autrefois par des hiſtoriens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit ſeule fournir des aliments à notre curioſité. Une vaſte terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes ſans récoltes, des tréſors ſans poſſeſſeurs, des ſociétés ſans police, des hommes ſans mœurs; combien un pareil ſpectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'inſtruction pour un Locke, un Buffon, un Monteſquieu! Quelle lecture eût été auſſi ſurprenante, auſſi délicieuſe, auſſi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & ſauvage, eſt déja défigurée. Il faut

se hâter d'en rassembler les traits à demi-effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces Chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere.

CHAPITRE II.

Anciennes révolutions de l'Espagne.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque foible liaison qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitants des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples, qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient les plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitants. Ces négociants qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre.

L'appât d'un commerce, en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces Républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur Religion. Ces établissements devinrent insensiblement des forteresses dont une puissance plus rusée que guerriere, profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois, devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au-lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la République au Général, à l'Officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les provinces soumises dans le désespoir, & inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminerent les uns & les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étoient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux Républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour savoir à qui l'Empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événements, eussent laissé le temps aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs

dans ces scenes sanglantes, ils se trouverent esclaves des Romains, & continuerent à l'être jusqu'au cinquieme siecle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, passerent les Pyrénées. Accoutumés au métier de brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens, & ils se firent une guerre vive. Les Goths, plus habiles ou plus heureux, soumirent leurs ennemis, & composerent de toutes les Espagnes un Etat, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçants, se soutint jusqu'au commencement du huitieme siecle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passent la mer. Ils trouvent un Roi sans mœurs & sans talents; beaucoup de courtisans & point de Ministres; des soldats sans valeur, & des Généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rébelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'Empire des Chrétiens est détruit, & celui des infideles établi sur des fondements solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillants ne durerent pas long-temps; ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formerent parmi les conquérants, & par la faute qu'ils firent de se donner des Souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce temps-là, les Goths, qui, pour ſe dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un aſyle au fond des Aſturies, ſuccomboient ſous le joug de l'anarchie, croupiſſoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des Prêtres fanatiques, languiſſoient dans une pauvreté inexprimable, ne ſortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de ſonger à profiter des diviſions de leurs ennemis. Mais auſſi-tôt que la Couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixieme ſiecle; que la Nobleſſe & les Évêques eurent perdu la faculté de troubler l'État; que le peuple ſorti d'eſclavage, eut été appellé au gouvernement, on vit ſe ranimer l'eſprit national. Les Arabes, preſſés de tous les côtés, furent dépouillés ſucceſſivement. A la fin du quinzieme ſiecle, il ne leur reſtoit qu'un petit Royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une Puiſſance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faiſoit ſur eux. Les choſes ne ſe paſſerent pas ainſi. Les Mahométans furent attaqués par différents chefs, dont chacun forma un État indépendant. L'Eſpagne fut diviſée en autant de ſouverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de temps, de ſucceſſions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles États ſe trouvaſſent fondus dans ceux de Caſtille & d'Arragon! Enfin, le mariage d'Iſabelle & de Ferdinand ayant heureuſement réuni dans une même famille toutes les Couronnes d'Eſpagne, on ſe trouva des forces ſuffiſantes pour attaquer le Royaume de Grenade.

Cet État, qui faiſoit à peine la huitieme partie de la péninſule, avoit toujours été floriſſant, depuis l'invaſion

A iv

des Sarrasins; mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des Chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'infideles à s'y réfugier. Il comptoit trois millions d'habitants. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi bien cultivées; des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites; une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit à sept millions de livres, richesse prodigieuse dans un temps où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les Souverains de la Castille & de l'Arragon, d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les pousserent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre, pour subjuguer cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

CHAPITRE III.

Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses, qu'un homme obscur, plus avancé que son siecle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, proposa à l'Espagne heureuse au-dedans de s'aggrandir au-dehors. Christophe Colomb sentoit comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient

entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gênes, sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite République, par le Portugal, où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les Ministres de cette Princesse prirent d'abord pour un visionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugements de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'Amiral & de vice-Roi des isles & des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qu'ils avoient mises entr'eux & leur patrie, commencerent à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & plusieurs fois on proposa de jetter Colomb dans les flots, & de retourner en Espagne. L'Amiral dissimula le plus qu'il lui fut possible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route de l'Europe. Depuis quelque temps il trouvoit le fond avec sa sonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Colomb dans le nouveau monde.

CE fut au mois d'Octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne n'étoit capable de penser qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des Chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différents d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de caresses & de présents. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrerent dans les vaisseaux ; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gayeté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitants des isles voisines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfants, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornements de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes.

Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touché de leur bonté. Ils ne surent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importants sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole: elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

CHAPITRE V.

Usages des habitants de l'isle d'Hayti, connue depuis sous le nom d'isle Espagnole.

L'Isle de Hayti, qui a deux cents lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses, qui vivoient en paix. Elles avoient des Rois nommés Caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que

ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entiérement nuds. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur temps s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumieres. Les sociétés isolées s'éclairent lentement & difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le temps & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre humain.

On sait peu de chose sur leur Religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés; & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insu-

laires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisants. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaisant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques priviléges, quelques distinctions; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient, débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un Médecin philosophe prouve sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des fleches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols étoient des cuirasses impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espece de noblesse; mais on sait peu quelles étoient les prérogatives de cette distinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des sorciers, enfants ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient

lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que, sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenants de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel; & les présents qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers moments de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit un petit fort avec le secours des insulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La Noblesse & le peuple allerent au-devant de lui, & le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires, qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposés aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir au loin, dans le temps & l'espace, une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux Sou-

verains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'asseoir, comme un Grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblerent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cents soldats, trois cents ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, & massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré ce traitement par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas, après les éclaircissements qu'il se fit donner; & il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter un jour tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.

CHAPITRE VI.

Cruautés exercées sur les Indiens de l'isle Espagnole.

PEndant ce temps, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat; & le petit nombre de cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer, se refuserent à une occupation

qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, c'étoit vivre en Gentilhomme; & le dernier soldat dans un pays où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les insulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des aliments & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols. Dès ce moment, on ne vit plus en eux que des traîtres & des esclaves rebelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens, aigris par ces traitements barbares, méditoient un soulevement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes. Avec deux cents fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée qu'on prétend avoir été de cent mille hommes, dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit sur-tout frappés d'étonnement. Plusieurs étoient assez simples, pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espece de divinité. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés.

Ils

ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent, à condition, qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils se réfugierent dans les montagnes, où ils espéroient que la chasse & des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance dont ils avoient besoin; tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés de repasser les mers. Ils se tromperent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissements qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduisit dans les lieux qu'on croyoit inaccessibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer des hommes. On vit des Espagnols qui firent vœu de massacrer tous les jours douze Indiens, en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'isle avoit un million d'habitants. Tous les monuments attestent que ce nombre n'est pas exagéré, & il est constant que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui usa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne, pour instruire la Cour de ses barbaries que ce caractere de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empê-

cher. Durant son absence, la mésintelligence, l'esprit de haine & de rébellion, diviserent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son frere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le desir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin, divisoient ces avides vainqueurs. L'autorité n'étoit plus écoutée, & les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens, quelquefois acteurs & toujours témoins de ces scenes sanglantes & odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il seroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroissoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit soupçonné, prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols, qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à se détruire, auroient-ils succombé, si, dans ces circonstances critiques, Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagere. Le temps qui amene la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparoître tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par tout ce qu'on pu-

blioit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus, les maladies cruelles & honteuses de la plupart, ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit, la répugnance à obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité, peut-être la crainte de contribuer à sa gloire, toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la Couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des colons. L'Amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaicteurs; de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvénients pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs, eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux Etats d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la masse des premieres populations que l'Europe y jetta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentiments honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance, qu'on eût été forcé d'imiter, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmo-

nie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole étant encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissements qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événements; une mauvaise idée gâta tout.

Les malfaicteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'Amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un contraste perpétuel de ce qui éleve & de ce qui flétrit l'ame des conquérants. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une Cour orgueilleuse & défiante, qui tour-à-tour le récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du Ministere d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'Amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La

Cour, honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-temps dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur qui le prémier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à sa mémoire; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Améric Vespuce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles se multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les insulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades selon leurs usages, & sous le gouvernement de leurs Caciques. En 1506, Ferdinand fut sollicité de les répartir entre les conquérants, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les usages que des tyrans pourroient en faire. La Religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce système extravagant d'inhumanité. Tout le temps, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le Christianisme, & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien

entreprendre. Le Monarque, sur la foi des Théologiens, que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violents, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entiere fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol, sans distinction de Castillan & d'Arragonois, obtint un district selon son grade, son crédit ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha, furent dès ce moment des esclaves qui devoient leurs sueurs & leur sang à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis dans tous les établissements du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La Couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquieme partie.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces possessions, qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agents qui avoient à faire leur fortune, en augmentant celle de leurs commettants. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent, & dans les isles voisines, d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever à force de coups ceux qui succomboient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes, qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourri-

ture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées, leurs enfants morts ou mourants. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfants. Leur race n'est plus.

Avant que ces scenes d'horreur eussent entiérement dévasté les premiers établissements des Espagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquez, fondateur de ce dernier, voulut que sa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choisit François Hermandez de Cordoue pour cette destination glorieuse. Il lui donna trois vaisseaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des esclaves, ou de faire la traite de l'or selon les circonstances. Ce voyage qui est de 1517, ne produisit pas d'autre événement que la connoissance de Lyucatan.

Jean de Gryalva, expédié l'année suivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit sa commission avec intelligence. Il fit plus; il parcourut la côte de Campêche, poussa sa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la descente se trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, son expédition eut un grand succès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres suffisantes sur l'étendue, les richesses & les forces du Mexique.

CHAPITRE VII.

Départ de Cortez pour la conquête du Mexique. Ce qui lui arrive à Tabasco.

LA conquête de ce grand Empire parut au-dessus de l'ame de Cryalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet, Fernand Cortez, plus connu alors par les espérances qu'il donnoit, que par de grandes choses qu'il eût déja faites. Ses partisans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à supporter les plus grands travaux; le talent de la parole au souverain degré; une sagacité qui lui faisoit tout prévoir; une présence d'esprit, que les événements les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une grande abondance de moyens; l'art de subjuguer les esprits qui se refusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas, cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude, qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour regle de ses jugements, a long-temps adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jetter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur ses qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célebre, n'eut pas été plutôt choisi par Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui susciterent, il mit à la voile le

10 Février 1519. Cinq cents huit soldats, cent neuf matelots, les Officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie, composoient ses forces. Ces moyens, tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissements. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux; mais leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ses trésors, jamais elle ne leva des troupes. La soif de l'or & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissans, que non-seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué, voloient parmi les sauvages à la zone torride, sous un ciel le plus souvent mal-sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene plusieurs de leurs femmes, qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature, & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe

foible ; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harrassée de fatigues ; dans l'inconstance du goût ; dans la bisarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes ; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme ? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique : sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans ménagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfants & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuerent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurerent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célebre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un Cacique assez puissant, elle fut par des événements singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa premiere enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, ils la distinguerent. Leur Général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassements, elle apprit bientôt le Castillan. Cortez de son côté connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractere de son amante, & il n'en fit pas seulement son interprete, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

CHAPITRE VIII.

Cortez arrive au Mexique. Ses combats contre Tlascala.

CEt Empire n'étoit fondé, dit-on, que depuis un peu plus d'un siecle. Pour ajouter foi à une chose si peu croyable, il faudroit d'autres témoignages que ceux des Espagnols, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté de rien examiner; il faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques Prêtres, qui vouloient établir leur propre superstition sur les ruines du culte de ces peuples. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser ou la détruire comme le Brésil? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques Philosophes, pour y déterrer & défricher les ruines de son histoire; que ces Savants ne

seront pas des Moines ni des Espagnols, mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité, peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit les anciens monuments qui pouvoient en marquer la trace?

On n'a pas des lumieres plus certaines sur les fondateurs de l'Empire, que sur l'époque de sa fondatio . C'est encore une de ces connoissances que l'ignorance des Espagnols a dérobées à notre curiosité. Leurs crédules historiens ont écrit, d'une maniere incertaine & vague, que des barbares sortis du Nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réussi à subjuguer successivement des sauvages, nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne composoient que des sociétés peu nombreuses.

Tout ce qu'il est permis d'assurer, c'est que le Mexique obéissoit à Montezuma, lorsque les Espagnols aborderent aux côtes de l'Empire. Le Souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la Cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caracteres hyérogliphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un Prince que sa valeur avoit élevé au Trône, dont les conquêtes avoient étendu l'Empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs bri-

gandages. Il n'en fut pas ainsi ; & les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractere du Monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les Ecrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'Univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les Dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse le plus vivement ; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talents de Montezuma. Ils ont cru trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le Ciel à leurs cruautés. Une fable si grossiere a long-temps trouvé des partisans dans les deux hémispheres ; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siecles, qui le fait tourner au Midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les commencements, ni suivre la durée.

Cette pente n'est qu'apparente, si ce sont les cieux qui, par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le soleil vers le pole ; elle est réelle, si notre

globe, par sa constitution physique, tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux : mais quoi qu'il en soit, par une suite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la sphere oblique devînt droite, & que la sphere droite fût oblique à son tour; que les lieux situés aujourd'hui sous l'équateur eussent été sous les poles, & que les zones glaciales de nos jours eussent été la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit continuellement produire une foule de particulieres sur sa surface; que la mer, comme l'instrument de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de cette inclinaison de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cause ainsi ces inondations ou ces déluges successifs qui ont parcouru la surface de la terre, noyé ses divers habitants, & laissé par-tout des monuments visibles de ruine & de dévastation, & des traces profondes de ses ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abymes ; ce combat éternel des deux éléments incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitants du globe dans un péril sensible, & dans des allarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changements arrivés, inspire naturellement la crainte des changements à venir. Délà ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremble-

ments de terre occasionnés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour; ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes. (*)

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Les événements que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation entre des planetes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

(*) On voit sur la surface de l'Amérique une empreinte plus profonde des ravages que les eaux & le feu ne cessent de faire par-tout; de vastes golfes, des lacs immenses, des isles sans nombre, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes, des terres rarement habitées, encore moins peuplées, tout y atteste les fléaux & les calamités dont la nature affligea ce monde : tout y imprime cette frayeur de la désolation dont l'imposture a tant de fois abusé pour régner sur la terre. La crainte qui ne s'arrête point dans ses progrès, voit dans un seul mal le germe de mille autres.

Mais les événements politiques, comme les plus intéressants pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. Delà les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout-à-la-fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce Prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talents qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations le temps qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des présents des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir. Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand Monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un Ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, selon leurs instructions, aux menaces, & à vanter les trésors & les forces de leur patrie : *Voilà*, dit le Général Espagnol, en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richesses*. Il avoit alors fini ses préparatifs, & acquis toutes les connoissances

qui

qui lui étoient néceſſaires. Réſolu à vaincre ou à périr, il brûla ſes vaiſſeaux, & marcha vers la capitale de l'Empire.

Sur ſa route ſe trouvoit la République de Tlaſcala, de tout temps ennemie des Mexicains, qui vouloient la ſoumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriſer ſes projets, lui fit demander paſſage, & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre, pour des raiſons qui ne ſont pas venues juſqu'à nous. Les merveilles qu'on racontoit des Eſpagnols étonnoient les Tlaſcalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Eſpagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être vaincus, ſi la diviſion ne s'étoit pas miſe dans l'armée de leurs ennemis. Cortez ſe crut obligé de ſe retrancher, & les Tlaſcalteques ſe firent tuer ſur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité, un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au ſiege de Troye, qui ſe fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez pluſieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlaſcalteques. C'étoit la crainte & la honte de laiſſer enlever par l'ennemi, leurs bleſſés & leurs morts. A chaque moment le ſoin de les enlever rompoit l'armée, & rallentiſſoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire, & peut-être un excellent modele à ſuivre, du moins à pluſieurs égards. Le pays étoit partagé en pluſieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit Caciques. Ils conduiſoient leurs ſujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la juſtice; mais il falloit que

leurs édits fussent confirmés par le Sénat de Tlascala, qui étoit le véritable Souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient des mœurs extrêmement séveres. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérants. A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leurs carquois deux fleches, sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus; mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchise dans les traités publics; & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere, & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards, épuisés par des travaux militaires.

Les Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poésie, les représentations théâtrales. Une de leurs principales divinités étoit la Déesse de l'amour. Elle avoit un temple, & l'on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux; mais fort peuplé, fort cultivé, & fort heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignoient pas

admettre dans l'efpece humaine. Une des qualités qu'ils méprifoient le plus chez les Tlafcalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un feul homme; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'efprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de fes préjugés, au point où l'étoient alors, où le font encore aujourd'hui les Efpagnols. Ces préjugés faifoient le fond de toutes leurs penfées, influoient fur leurs jugements, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de fophifmes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraifon n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus fubtile. Ils étoient attachés à leurs ufages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoiffoient qu'eux dans l'univers de fenfés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athenes, le mépris qu'ils avoient pour Tlafcala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévafté.

Malgré cette maniere de penfer fi hautaine & fi dédaigneufe, les Efpagnols firent alliance avec les Tlafcalteques, qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer.

CHAPITRE IX.

Cortez se rend à Mexico. Mœurs, Religion, gouvernement, richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols.

AVec ce secours, Cortez s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'especes nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui, dans le ciel, oubliant la Divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée; de se joindre depuis

aux Tlascalteques plus hardis que lui ; d'assaillir enfin des vainqueurs fatigués de leurs propres triomphes ; Montezuma, dont les mouvements s'étoient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente Princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient immenses, & son pouvoir absolu. On prétend que ses sujets avoient des connoissances, des lumieres, de la politesse, de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'Empereur du Mexique eût su faire usage de ces moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce Prince oubliant ce qu'il se devoit, ce qu'il devoit à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présents, d'égards, de caresses, & il falloit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Espagnols avoient fondée pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'Empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussi-tôt, accompagné de ses Officiers, il marche au Palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr. Ce Prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les Généraux qui n'avoient agi que par ses ordres; & il met le comble à son avilissement, en

rendant hommage de sa couronne au Roi d'Espagne.

Au milieu de ses succès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le Gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival, il le combat, il le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend, en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité, & l'armée de Narvaez se range sous ses drapeaux. Il reprend la route de Mexico, où il avoit laissé deux cents hommes qui gardoient l'Empereur.

Il y avoit des mouvements dans la Noblesse Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son Prince; & le zele indiscret des Espagnols, qui, dans une fête publique en l'honneur des Dieux du pays, renverserent les autels, & massacrerent les Orateurs & les Prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur superstition; mais leurs Prêtres étoient des monstres, qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples policés, un Être suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses; mais ces dogmes utiles étoient mêlés d'absurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la Religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siecle; & cette année étoit dans l'Empire un temps de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoquées, sous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses tem-

ples, ſes images, ſes fonctions, ſon autorité particuliere; & toutes faiſoient des miracles.

Ils avoient une eau ſacrée dont on faiſoit des aſperſions. On en faiſoit boire à l'Empereur. Les pélerinages, les proceſſions, les dons faits aux Prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoiſſoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs ſuperſtitions leur étoient particulieres. Tous les ans ils choiſiſſoient un eſclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encenſoit, on l'invoquoit, & on finiſſoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une ſuperſtition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les Prêtres pêtriſſoient en certains jours une ſtatue de pâte qu'ils faiſoient cuire. Ils la plaçoient ſur l'autel, où elle devenoit un Dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple ſe rendoit dans le temple. Les Prêtres découpoient la ſtatue, ils en donnoient un morceau à chacun des aſſiſtants, qui le mangeoit, & ſe croyoient ſanctifié après avoir mangé ſon Dieu.

Il vaut mieux manger des Dieux que des hommes; mais les Mexicains immoloient auſſi des priſonniers de guerre dans le temple du Dieu des batailles. Les Prêtres, dit-on, mangeoient enſuite ces priſonniers, & en envoyoient des morceaux à l'Empereur & aux principaux Seigneurs de l'Empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps, les Prêtres faiſoient dire à l'Empereur que les Dieux mouroient de faim; & dans la ſeule vue de faire des priſonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette Religion étoit atroce & terrible.

Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les Prêtres tout-puissants.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries; mais il ne falloit pas les détruire par de grandes cruautés : il ne falloit pas se jetter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger : il ne falloit pas assassiner les Nobles pour les dépouiller.

Cortez à son retour à Mexico, trouva les Espagnols assiégés dans le quartier où il les avoit laissés pour garder l'Empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils se dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils se jettoient nuds & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez, par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple, qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une plate-forme le combat, où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre dans la posture de suppliants; ils le saisissent, & s'élancent de la plate-forme dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux Mexicains meurent, victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, & d'autres d'une vigueur pareille, faisoient desirer aux Espagnols qu'on pût trouver des voies de conciliation. Enfin, Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart, pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Le successeur de ce vil Monarque étoit fier, intrépide, il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre, étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de systême, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en silence sur une digue, lorsqu'on reconnut que ses mouvements avoient été observés avec une dissimulation, dont des Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, & ses flancs, par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jetter une partie à l'extrémité de cette chaussée, ou même de la rompre, tous les Espagnols auroient infailliblement péri dans cette action sangiante. Le bonheur voulut que leur ennemi ne sût pas profiter de tous ses avantages; & ils

arriverent enfin sur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient les exposoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Espagnols emmenoient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfants après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; & ils donnerent à des vaines cérémonies funebres, un temps qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu deux cents Espagnols, mille Tlascalteques, la meilleure partie de son artillerie, & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie, le fer des lances & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, & de se jetter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendard Royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves compagnons, pour le pren-

dre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'Empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples, pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisoient son projet, & ses moyens de l'exécuter.

L'Empire étoit électif, & quelques Rois ou Caciques étoient les Electeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le temps qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bisarre étoit-il de faire entendre au nouveau Souverain, que les malheurs d'Etat venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglements.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais la superstition donnoit aux Prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'Empereur étoit installé, il étoit obligé de

faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux Dieux. Ce Prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus. (*)

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la Cour, étoient consacrées par la Religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent partout; mais les Prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocents, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la Religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du Prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulieres ou les vues intéressées des Prêtres & des Courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les Nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & ensuite, ces Nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des Empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

(*) Il y avoit des conseils de finance, de guerre, de commerce, de justice; des tribunaux répandus dans les provinces ressortissoient à ces Conseils. Il y avoit aussi des juges à-peu-près semblables à nos Prévôts, qui jugeoient sur le champ les parties, mais du jugement desquels on appelloit aux tribunaux.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur Empire, & combien les Empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la Religion de la capitale, & que dans Mexico même, les Nobles & les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette Religion. Plusieurs d'entre les Nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humiliants auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des Espagnols, obtenu des troupes de la République de Tlascala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'Empire.

Mexico étoit située dans une isle, au milieu d'un grand lac. Si l'on en croit les Espagnols, cette ville contenoit vingt mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais de l'Empereur, bâti de marbre & de jaspe, étoit d'une étendue prodigieuse. On y admiroit les fontaines, les bains, les ornements & les statues qui représentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des Caciques avoient, ainsi que l'Empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartements où étoient étalées des curiosités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Tout ce que la nature a de rare & de brillant étoit un objet de luxe chez un peuple riche, où la nature étoit belle, & où les arts étoient imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais

teints de sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, & l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toutes couleurs, des coquillages brillants, des fleurs sans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant & plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages; le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit sur ce lac trois chaussées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'industrie Mexicaine. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des peuples éclairés, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, situé dans un climat où le génie de l'homme n'est point éveillé par les besoins : ce peuple étoit un des plus ingénieux de la terre.

La fausseté de cette description pompeuse peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérants prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie destructive, & d'une longue oppression? Mais que l'on compare les diverses relations des Espagnols, & qu'on juge de la croyance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande

idée de leur courage & de leurs succès? L'Empire dont ils se rendent les maîtres, est un Royaume redoutable, riche, policé. Ont-ils à justifier leurs férocités? Rien n'est si vil, si corrompu, si barbare que ces peuples.

S'il étoit possible d'asseoir un jugement solide sur un peuple qui n'est plus, on diroit peut-être que les Mexicains furent soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné; qu'ils soupçonnerent plutôt la nécessité des tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les avantages; que le petit nombre d'arts qu'ils exerçoient, étoient aussi défectueux par les formes, qu'ils étoient riches par la matiere; qu'ils s'étoient plus éloignés des peuples sauvages, qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés; & que la crainte, cette grande roue des gouvernements arbitraires, leur tenoit lieu de morale & de principes.

Quoi qu'il en soit, Cortez commença par s'assurer des Caciques qui régnoient dans les villes situées sur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Espagnols; les autres leur furent soumis. Cortez s'empara de la tête des trois chaussées qui conduisoient à Mexico. Il voulut aussi se rendre maître de la navigation du lac. Il fit construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie; & dans cette situation, il attendit que la famine lui donnât l'Empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour se dégager. Ses sujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Espagnols conserverent leurs postes, & porterent leurs attaques jusqu'au centre de la ville. Lorsque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, quand les vivres commencerent à leur manquer, ils voulurent sauver leur Empereur. Ce Prince consentit à tenter de s'échapper, pour aller continuer la

guerre dans le nord de ses Etats. Une partie des siens se dévoua noblement à la mort pour faciliter sa retraite, en occupant les assiégeants; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné Monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimozin avoit des trésors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardents. Son favori exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes : *Et moi*, lui dit l'Empereur, *suis-je sur des roses?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfants, quand le temps sera venu de rendre aux Espagnols supplice pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira, sans doute, que Guatimozin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, & que trois ans après, il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

CHAPITRE X.

Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limites.

DAns les gouvernements despotiques, la perte du Prince & la prise de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la soumission de tout l'Etat. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase, ni pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître

connoître d'autres droits que ceux de la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution du Mexique. Toutes les provinces subirent sans résistance le joug du vainqueur. Il donna à cet Empire le nom de Nouvelle-Espagne; & quoiqu'il eût cinq cents lieues de long sur deux cents de large, ses frontieres furent encore reculées. (*)

Les Conquérants y ajouterent d'abord du côté du Sud, le vaste espace qui s'étend depuis Guatimala, jusqu'au golfe de Darien. Cet agrandissement coûta peu de temps, de sang & de dépense; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui le composent sont à peine connues. On n'y voit que peu d'Espagnols, la plupart fort pauvres, qui par leur tyrannie, ont réduit les Indiens à se réfugier dans des montagnes, & dans des forêts impénétrables. De tous ces sauvages, les seuls qui forment encore une nation, ce sont les Mosquites. Après avoir quelque temps combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils se sauverent au cap de Gracias-à-Dios, dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & Fran-

---

(*) Comme ils formoient un corps de nation, & qu'ils tiroient leur origine d'un pays fort rude, ils avoient réussi à subjuguer successivement des sauvages nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne formoient que des sociétés peu nombreuses. Leur domination entiere tomba sous le pouvoir des Espagnols, dont elle ne put même remplir l'ambition, quoiqu'elle eût cinq cents lieues de long sur environ deux cents de large.

çois, qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été considérable, a toujours diminué par degrés. Elle ne passe pas actuellement deux mille hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la Nouvelle Espagne a pris du côté du Nord, est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siecle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après sous le joug. Tout ce qu'on sait de cette immense province, c'est qu'on y a fixé quelques sauvages errants, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santa-fé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, auroit été suivie d'une bien plus utile sur les bords de la mer, si depuis cent ans qu'elle est entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien Empire du Mexique étendoit à-peu-près ses bornes jusqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites, jusqu'à l'endroit où le continent se joint à la Californie, est un golfe qui a près de vingt degrés de longueur. Sa largeur est tantôt de soixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un assez grand nombre d'isles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages, la plupart ennemies. Les Espagnols y ont formé quelques peuplades

éparses, auxquelles, suivant leur usage, ils ont donné le nom de provinces. Leurs Missionnaires ont poussé plus loin les découvertes, & ils se flattoient de donner à leur nation plus de richesses qu'elle n'en avoit trouvées dans ses possessions les plus renommées.

Plusieurs causes se sont long-temps réunies pour rendre leurs travaux inutiles : à mesure qu'ils rassembloient & civilisoient quelques sauvages, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établissements naissants, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Espagnols, trop éloignés des yeux du gouvernement, s'y permettoient les crimes les plus inouis. Le vif argent, les étoffes, les autres marchandises y étoient apportées de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route difficile & dangereuse de six à sept cents lieues ; ce qui leur donnoit à leur terme une valeur si considérable, que la plupart de ceux qui exploitoient les mines, étoient forcés de les abandonner, dans l'impossibilité de les soutenir. Enfin, quelques hordes de barbares, ou par férocité, ou dans la crainte, bien fondée d'être un jour asservis, tomboient, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sur les travailleurs, assez opiniâtres pour lutter contre tant de difficultés.

On espéra qu'il se formeroit un nouvel ordre de choses, lorsque le Jésuite Ferdinand Consang eut parcouru, en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de la Californie. Cette navigation, faite avec le plus grand soin & beaucoup d'intelligence, instruisit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important de savoir. Elle connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sablonneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivieres, qui, par la ferti-

lité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien à l'avenir ne devoit empêcher les vaisseaux sortis d'Acapulco d'entrer dans la mer Vermeille, de porter avec des frais médiocres, dans les provinces qui la bornent, des Missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & d'en revenir chargés de métaux. L'imagination Espagnole alloit plus loin. Déja elle voyoit subjugué tout le continent, jusqu'au nouveau Mexique, & s'élever un nouvel Empire, aussi étendu, aussi riche que l'ancien, & qui lui seroit supérieur par la température & la salubrité du climat.

Ces espérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir se réaliser, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les subjuguer par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'esprit des destructeurs du nouvel hémisphere, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire usage du second qu'en 1768.

Les succès n'ont pas été complets. Ils furent assez rapides dans le Mexique, & par-tout où la population étoit nombreuse ou rapprochée. Les contrées peu habitées subirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une nécessité de trouver les hommes pour les asservir, & qu'ils fuyoient dans les forêts quand l'Espagnol se montroit, & ne paroissoient que lorsque le défaut de subsistance l'avoit forcé de se retirer. Aussi n'est-ce qu'après trois ans de courses, de travaux & de cruautés, qu'on est parvenu à subjuguer les Series, les Platos, les Sibupapas. Leurs voisins, les Papagos, les Nizoras, les Zopas, désespérant de défendre leur li-

berté, ont ſubi le joug ſans combattre. Les troupes étoient encore occupées en 1771 à pourſuivre les Apaches, la plus belliqueuſe de ces nations, la plus paſſionnée pour l'indépendance. On déſeſpere de la ſoumettre ; mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle Biſcaye, qui reſteroit expoſée à ſes incurſions.

Les richeſſes qu'on vient de trouver dans les provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Andalouſie, paroiſſent au-deſſus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des tréſors immenſes. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de minerai, & les pierres qu'on tire de l'autre ſont preſque de l'argent vierge. Si la Cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée ; ſi les mines, qui ont ſouvent beaucoup de ſuperficie & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fauſſes eſpérances, malheur aux peuples ſauvages nouvellement aſſervis, ils ſeront enſevelis tout vivants dans les entrailles de la terre.

CHAPITRE XI.

Climat, ſol, population du Mexique.

LA nouvelle-Eſpagne eſt preſqu'entiérement ſituée dans la zône torride. L'air y eſt exceſſivement chaud, humide & mal-ſain ſur les côtes de la mer du Nord. Ces vices de climat ſe font infiniment moins ſentir ſur les cô-

tes de la mer du Sud, & presque point dans l'intérieur du pays, où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordilieres.

La qualité du sol suit ces variations. La partie orientale est basse, marécageuse, inondée dans la saison des pluies, couverte de forêts impénétrables, & tout-à-fait inculte. On peut croire que si les Espagnols la laissent dans cet état de désolation, c'est qu'ils ont jugé qu'une frontiere déserte & meurtriere fourniroit une meilleure défense contre les flottes ennemies, qu'on ne pourroit l'espérer; soit des fortifications & des troupes, dont l'entretien coûteroit des fraix immenses; soit des naturels du pays qui sont efféminés & peu attachés à la domination de leurs conquérants. Le terrein de l'Occident est plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres, on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais, comme toutes celles qui sont situées sous le tropique, elles sont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaste Empire, n'est pas moins variée que son sol. Ses habitants les plus distingués, sont les Espagnols envoyés par la Cour, pour occuper les places du gouvernement. Ils sont obligés, comme ceux qui, dans la métropole, aspirent à quelques emplois ecclésiastiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni Hérétiques, ni Juifs, ni Mahométans, ni démêlés avec l'Inquisition dans leur famille, depuis quatre générations. Les négociants qui veulent passer au Mexique, ainsi que dans le reste de l'Amérique, sans devenir colons, sont astreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cents palmes de marchandises en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'em-

meneront pas leurs femmes avec eux. A ces conditions absurdes, ils deviennent les agents principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-temps pour des pays plus éloignés, il est très-précieux. A eux seuls appartient le droit de vendre, comme commissionnaires, la majeure partie de la cargaison. Si ces loix étoient observées, les marchands fixés dans le nouveau-Monde, seroient bornés à disposer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du ministere pour les Espagnols nés en Europe, a réduit les Espagnols créoles à un rôle subalterne. Les descendants des compagnons de Cortez, les descendants de ceux qui les ont suivis, constamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'administration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puissant ressort qui avoit soutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuste qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement méprisables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choses, cette constance & cette sorte de fierté qui caractérisa de tout temps leur nation. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, des intrigues romanesques, ont énervé tous les ressorts de leur ame : la superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des Prêtres, trop ignorants pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur ministere, ils n'ont aimé dans la Religion que ce qui affoiblit l'esprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les Métis qui forment le troisieme ordre de citoyens,

sont plus avilis encore. On sait que la Cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immense que l'avarice & la cruauté des conquérants avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut possible le mariage des Espagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent assez communes dans toute l'Amérique, furent sur-tout fréquentes au Mexique, où les femmes avoient plus d'esprit & d'agrément qu'ailleurs. Les créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état, d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le temps, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne sont pas en très-grand nombre dans la nouvelle-Espagne. Comme les naturels du pays sont plus intelligents, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaisies & pour le service domestique des gens riches. Ces esclaves, chers à des maîtres de qui ils dépendent absolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les ministres de leurs plaisirs, profitent de la faveur qu'ils ont pour opprimer les Mexicains. Ils prennent sur ces hommes, qu'on dit libres, un ascendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette aversion, en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux negres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, sous peine, aux hommes, d'être mutilés, aux femmes, d'être rigoureusement punies. Par toutes ces raisons, les Africains qui, dans les autres établissements, sont les ennemis des Européens, en sont les partisans dans les Indes Espagnoles.

L'autorité n'a pas besoin de cet appui, du moins au

Mexique, où la population n'eſt plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers Hiſtoriens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Eſpagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérants pour relever l'éclat de leur triomphe : elle fut adoptée ſans examen, avec d'autant plus de complaiſance, qu'elle les rendoit plus odieux. Il ſuffit de ſuivre avec attention les brigands qui dévaſterent d'abord ces belles contrées, pour ſe convaincre qu'on n'avoit réuſſi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voiſines, qu'en dépeuplant le centre de l'Empire; & que les provinces éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres ſolitudes de l'Amérique méridionale & ſeptentrionale. C'eſt beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié : aujourd'hui elle ne paſſe pas un million d'ames.

On croit communément que les premiers conquérants ſe faiſoient un jeu de maſſacrer les Indiens ; que les Prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute, ces farouches ſoldats répandirent ſouvent du ſang, ſans motif même apparent ; ſans doute, leurs fanatiques miſſionnaires ne s'oppoſerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie ſource, la ſource principale de la dépopulation du Mexique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ſes malheureux habitants un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppreſſion commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la Couronne, les compagnons de Cortez, & les Grands ou les Miniſtres qui avoient le plus de faveur à la Cour d'Eſpagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient deſtinés aux travaux

publics, qui, dans les premiers temps, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal; on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du nouveau-monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere simples des Indiens le frapperent à tel point, qu'il se fit Ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que Prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre, pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractere révéré des Espagnols, le détermina à accepter l'Evêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorsqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barriere insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita sa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accusa dans son Traité de la tyrannie des Espagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits où respirent la beauté de son ame &

la grandeur de ses sentiments, imprimerent sur ses barbares compatriotes, une flétrissure que le temps n'a pas effacée, n'effacera jamais.

La Cour de Madrid, réveillée par les cris du vertueux Las Casas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit enfin que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la Religion, à l'humanité, à la politique : elle se détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée de ne pas sortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errants au nord & au midi de l'Empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols, auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de les payer à raison de 120 livres par an.

Sur ce gain, on retint le tribut imposé par le gouvernement, & cent sols pour un usage dont on est bien étonné que les conquérants se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des malheurs particuliers ou dans des calamités publiques.

Cette administration fut confiée à leurs Caciques. Ils n'étoient pas les descendants de ceux qu'on avoit trouvés au temps de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens qui paroissoient le plus attachés à leurs intérêts ; & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur district, qui eut communément huit ou

dix lieues d'étendue; à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte, le tribut des autres étant retenu par les maîtres qu'ils servoient; à prévenir leur fuite en les gardant toujours sous les yeux, & en ne souffrant pas qu'ils contractassent aucun engagement sans leur aveu. Pour prix de leurs services, ces especes de Magistrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caisse commune, cinq sols tous les ans pour chaque Indien soumis à leur jurisdiction. On les autorisa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore soumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au temps de leur mariage, à des travaux propres à leur sexe, sans autre salaire que leur nourriture.

Ces institutions, qui changeoient totalement le sort des Indiens du Mexique, irriterent les Espagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit se plier à voir des hommes libres dans les Américains; ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent successivement, ou à la fois, la ruse, les remontrances & la violence, pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit si fort leurs passions les plus vives : leurs efforts furent inutiles. Las Casas avoit fait à ses chers Indiens des protecteurs qui soutinrent son ouvrage avec zele & avec chaleur. Les Mexicains eux-mêmes se sentant appuyés, citerent leurs oppresseurs aux tribunaux, & les tribunaux, foibles ou corrompus, à la Cour. Ils pousserent leur courage jusqu'à refuser unanimement de travailler pour ceux qui se montroient injustes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reste, donna de la solidité à ce qui avoit été réglé.

L'ordre prefcrit par les loix s'établit infenfiblement. Il n'y eut plus de fyftême fuivi d'oppreffion, mais feulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu, qui a perdu fon gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont fubjugué.

Ces injuftices fourdes n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de temps en temps quelques parcelles de l'immenfe territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquifitions : ils en furent redevables au bonheur d'avoir trouvé, les uns des mines, les autres des tréfors qu'on avoit cachés au temps de la conquête. Le plus grand nombre tira fes reffources des Prêtres & des Moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux même que la fortune traita moins favorablement, fe procurerent par le feul profit de leurs falaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de fubir un joug étranger. L'on fe tromperoit groffiérement, fi on vouloit juger de l'ancienne profpérité des habitants du Mexique par ce qui a été dit de fon Empereur, de fa Cour, de fa capitale, des Gouverneurs de fes provinces. Le defpotifme y avoit produit les effets funeftes, qu'il produit partout. L'État entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages confidérables des mines qu'il faifoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les falines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature, au temps de la récolte, le tiers de toutes les productions des terres, foit qu'elles leur appartinffent en propre, foit qu'ils n'en fuffent que les fermiers. Les

chaſſeurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur induſtrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nuds. L'Empereur lui-même & les grands Seigneurs ne ſe couvroient que d'une eſpece de manteau composé d'une piece de coton quarré & nouée ſur l'épaule droite. Ils avoient des ſandales pour chauſſure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une eſpece de chemiſe à demi-manches qui leur tomboit ſur les genoux, & qui étoit ouverte ſur la poitrine. Il étoit défendu aux gens du commun d'élever les maiſons au-deſſus du rez-de-chauſſée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de ſapin, quoique la cire & l'huile fuſſent abondantes. La ſimple paille & des couvertures de coton, formoient les lits. Pour ſieges, on n'avoit que de petits ſacs de feuilles de palmier; mais l'uſage étoit de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le maïs en pâte, ou préparé avec divers aſſaiſonnements. On y joignoit les herbes des champs qui n'étoient pas trop dures, ou qui n'avoient point de mauvaiſe odeur. Le cacao, délayé dans de l'eau chaude, & aſſaiſonné de miel ou de piment, étoit le meilleur breuvage. Il y avoit d'autres boiſſons, mais qui ne pouvoient enivrer : les liqueurs fortes étoient ſi rigoureuſement défendues, que, pour en boire, il falloit la permiſſion du

gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes qui avoient si peu de besoins, ont-ils pu subir le joug de l'esclavage? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison; mais que des peuples à qui la nature offre plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unit, restent tranquillement dans la servitude, & ne pensent pas qu'il n'y a souvent qu'une riviere à traverser pour être libres: voilà ce qu'on ne concevroit jamais, si l'on ne savoit pas combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus saine, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des souliers, un caleçon, une chemise, un habit de laine ou de coton, une fraise & un chapeau, forment leur habillement. La considération qu'on est convenu d'attacher à ces jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux. Cette aisance n'est pas universelle, sans doute; elle n'est même que trop rare au voisinage des mines, des villes & des grandes routes où la tyrannie s'endort rarement: mais souvent on la trouve avec satisfaction dans des contrées écartées où

les Espagnols ne se sont guere multipliés, & où ils sont devenus en quelque sorte Mexicains.

Les habitants de la Province de Chiapa se distinguent entre tous les autres. Ils doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour Pasteur Las Casas, qui empêcha leur oppression dans les premiers temps. Ils sont au-dessus de leurs compatriotes par la taille, par l'esprit & par la force. Leur langue a une douceur & une élégance particuliere. Leur territoire, sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes sortes de productions. On les trouve Peintres, Musiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent sur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs. Leur ville principale se nomme Chiapa dos-Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays qui forment une population de quatre mille familles, parmi lesquelles on trouve beaucoup de Noblesse Indienne. La grande riviere sur laquelle cette ville est située, devient un théâtre où les habitants exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux; ils s'attaquent, & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu de cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiegent. Enfin, le théâtre & la comédie sont un de leurs amusements ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant, qui eût eu assez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur servitude, au-lieu de les resserrer.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Productions du Mexique.

Les occupations de ce peuple sont fort variées. Les plus intelligents, les plus aisés s'adonnent aux manufactures de premiere nécessité, dispersées dans tout l'Empire. Il s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale, & la nouvelle qui est Angeles, sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps assez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soieries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-temps son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration, soit qu'elle la dût à son climat, ou à son gouvernement. A ces avantages s'est joint celui de sa position. Tous les habitants du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire, pour aller acheter les marchandises d'Europe arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le soin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au temps de sa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domin-

gue, d'où ils se répandirent par-tout, & au Mexique plutôt qu'ailleurs. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compense la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est seche, grossiere & mauvaise, comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laisser un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jésuites, & peu après au Marquis Del Valle, descendant de Cortez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entiérement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre assez dur pour servir à labourer les terres. Cependant tous ces objets, faute de bras, ou d'activité, sont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille est une plante qui, comme le liere, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement, & s'éleve par leurs secours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'est pas tout-à-fait ronde.

Quoique très-ſouple, elle eſt aſſez dure. Son écorce eſt mince, fort adhérente & verte. Elle eſt partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de ſix à ſept pouces. C'eſt de ces nœuds que ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaiſſes, plus charnues. Elles ſont d'un verd très-vif, brillantes par-deſſus, & un peu pâles par-deſſous. Les fleurs ſont noirâtres.

Une petite gouſſe longue d'environ ſix pouces, large de quatre lignes, ridée, mollaſſe, huileuſe, graſſe, quoique caſſante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouſſe eſt tapiſſé d'une poulpe rouſſeâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuſe & balſamique, où nagent une infinité de grains noirs, luiſants, & preſque imperceptibles.

La récolte de ces gouſſes commence vers la fin de Septembre, & dure juſqu'à la fin de Décembre. On les fait ſécher à l'ombre. Lorſqu'elles ſont ſeches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba, pour les rendre ſouples, les mieux conſerver, empêcher qu'elles ne ſechent trop, ou qu'elles ne ſe briſent.

C'eſt à-peu-près tout ce qu'on fait de la vanille, deſtinée particuliérement à parfumer le chocolat, dont l'uſage a paſſé des Mexicains aux Eſpagnols, & des Eſpagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inacceſſibles de la nouvelle Eſpagne, qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ces eſpeces, quelles ſont les plus précieuſes, quel eſt le terroir qui leur convient le mieux, comment on les cultive, & de quelle maniere elles ſe multiplient. Tous ces ſecrets ſont reſtés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne ſont

parvenus à se conserver cette source de richesse, que par un serment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, sur la culture de la vanille, & de souffrir les plus cruels tourments plutôt que d'être parjures. Il est plus vraisemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui, contente des richesses acquises, accoutumée à une vie paresseuse, à une douce ignorance, méprise également, & les curiosités d'histoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui est pourtant mieux connu.

L'indigotier est une espece de plante, dont la racine grosse de trois ou quatre lignes de diametre, & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tirant sur celle du persil. De cette racine sort une seule tige à-peu-près de sa grosseur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légérement gercée, de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrémité, & sans apparence de moëlle en-dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, sillonnées au-dessus, d'un verd foncé au-dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusques vers l'extrémité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistil qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gousse, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop seche. On seme sa graine, qui, pour la figure & la couleur, ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied

les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfere communément le printemps; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir : & les coupes continuent de six en six semaines si le temps est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans; après ce terme, elle dégénere. On l'arrache & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo: car il faut se représenter les arbres comme des scyphons par lesquels la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide & végétative, des scyphons où les vapeurs & les sucs s'attirant tour-à-tour, se mettent en équilibre. Ainsi tandis que la seve de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre, redescendent dans la terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en seve. C'est pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux especes d'indigo, le franc & le bâ-

tard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, à raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidents. On en voit dont le pied seche, & tombe par la piquure d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchent riches & se levent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant, on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*; c'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures, au plus tard, arrive au degré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoye aussitôt la trempoire, afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve impregnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés, & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop-tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée

du sel. Si, au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, & en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidents sont prévenus par une attention suivie aux moindres changements que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu de temps en temps avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le temps à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en-dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisieme & derniere cuve, on la fait égoutter dans des sacs, d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle acheve de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'employent pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde

Orientale. Il a été transplanté dans des temps modernes en Amérique. Sa culture essayée successivement en différents endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu sous le nom de Guatimala, d'où il vient, est le plus parfait de tous. La nouvelle Espagne tire un assez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été long-temps inconnue, même aux nations qui en faisoient le plus d'usage. Les Espagnols naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux quand il s'agit de leurs colonies, garderent un secret que tout leur faisoit croire important. On est enfin parvenu à savoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a, comme tous les animaux, deux sexes. La femelle est mal proportionnée, lente & engourdie; ses yeux, sa bouche, ses antennes, ses pieds sont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de sa peau, qu'il est impossible de les distinguer, sans le secours du microscope. Aussi a-t-on pris long-temps cet animal pour une graine.

Le mâle qui est très-rare, & qui suffit à trois cents femelles ou davantage, est actif, mince & grêle en comparaison de la femelle; son cou est plus étroit que la tête, & plus encore que le reste du corps. Le thorax est de forme elliptique, un peu plus long que le cou & la tête ensemble, & applati par en-bas, ses antennes sont articulées, & de chaque articulation sortent quatre soies disposées par paires de chaque côté. Il a six pattes, chacune

formée de trois pieces. De l'extrémité poſtérieure de ſon corps, s'allongent deux grandes ſoies ou poils, qui ont quatre ou cinq fois ſa longueur. Il porte deux aîles plantées ſur la partie ſupérieure du thorax, qui s'abaiſſent comme les aîles des mouches ordinaires, lorſqu'il marche ou qu'il repoſe. Ces aîles, de forme oblongue, diminuent bruſquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles ſont fortifiées de deux longs muſcles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aîle, & l'autre intérieur & parallele au premier, ſemble interrompu vers la ſommité des aîles. Le mâle eſt d'un rouge clair, la femelle eſt d'un rouge plus foncé.

L'arbriſſeau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, eſt armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaiſſes & ovales. Sa fleur eſt large, & ſon fruit a la figure d'une figue. Il eſt rempli d'un ſuc rouge, auquel la cochenille doit vraiſemblablement ſa couleur.

Le nopal ſort communément d'une ou deux de ſes feuilles qu'on a miſes dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture ſe réduit à extirper les mauvaiſes herbes qui l'environnent. Il faut le renouveller ſouvent, parce que plus il eſt jeune, plus ſon produit eſt conſidérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverſes contrées du Mexique, à Tlaſcala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y eſt pas commun. Ces peuples ne le plantent jamais; & ſa cochenille qui eſt telle que la nature brute la donne, eſt appellée ſauvage, & n'eſt pas excellente. Les ſeuls Indiens d'Oaxaca ſe livrent ſans réſerve à ce genre d'induſtrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expoſe. Leur intelligence, leur activité, leur aiſance, les

ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, & d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrein aride où le nopal se plaît, & sous un ciel tempéré où la cochenille est exposée à moins d'accidents, que dans les parties de la province où le froid & le chaud se font sentir davantage.

Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement, pour ainsi dire, les cochenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant de petits nids de mousse qui en contiennent chacune douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui se répandent avec une célérité surprenante sur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher sans plus se mouvoir à la partie la plus nourrissante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils ayent pris tout leur accroissement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le suc avec une petite trompe, que la nature leur a donnée pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui sont autant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les insectes nouveaux nés, qu'il ne seroit guere possible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y sont mêlées avec les vieilles; ce qui diminue considérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal, pour sauver les petits insectes qui y restent. On les serre dans les habitations, où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs,

où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux; ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est de les mettre au four où elles prennent une couleur grisâtre veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin, la plus imparfaite, qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de maïs : elles s'y brûlent souvent, aussi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui est l'espece la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des siecles entiers avec toute sa vertu. Son prix qui est toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les isles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température seroit convenable à cet insecte & à la plante dont il se nourrit. Cependant, la nouvelle Espagne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit à l'Asie, elle en envoye tous les ans en Europe environ deux mille cinq cents surrons ou sacs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, 3300 liv. C'est un produit très-considérable, qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même-temps, & les productions

qui attirent le plus de richesses, & l'or & l'argent qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

CHAPITRE XIII.

Mines du Mexique.

TEl est sur nous l'empire de ces brillants & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugements, un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siecle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalieres, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions.

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-temps qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils

ſe forment ſucceſſivement. Il n'eſt pas poſſible en effet de douter que la nature ne ſoit dans une action continuelle, & que ſes reſſorts ne ſoient auſſi puiſſants ſous nos pieds que ſur notre tête.

Chaque métal, ſuivant les Chymiſtes, a pour principe une terre qui le conſtitue, & qui lui eſt particuliere. Il ſe montre à nous, tantôt ſous la forme qui le caractériſe, & tantôt ſous des formes variées, dans leſquelles il n'y a que des yeux exercés qui puiſſent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le ſecond, *minéraliſé*.

Soit vierges, ſoit minéraliſés, les métaux ſont quelquefois épars par fragments, dans les couches horiſontales ou inclinées de la terre. Ce n'eſt pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embraſements, les inondations, les tremblements qui bouleverſent ſans interruption notre miſérable planete. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines ſuivies, & tantôt en maſſes détachées, dans le ſein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des Naturaliſtes, dans ces grands atteliers toujours échauffés, s'élevent perpétuellement des exhalaiſons. Ces liqueurs ſulfureuſes & ſalines agiſſent ſur les molécules métalliques, les atténuent, les diviſent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles ſe réuniſſent. Devenues trop peſantes pour ſe ſoutenir dans l'air, elles tombent & s'entaſſent les unes ſur les autres. Si, dans leurs différents mouvements, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Ils n'en eſt pas de même ſi elles ſe ſont combinées avec des matieres étrangeres.

La nature, qui ſembloit vouloir les cacher, n'a pu les

dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croissent foiblement & jaunissent vîte; où les arbres sont petits & tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges même ne se conserve pas; où s'élevent des exhalaisons sulfureuses & minérales; où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes, pris solidairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrein renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abymes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterreins qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont construites; creuser des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques, si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail, & périr enfin d'une phthisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain &

l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfants.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif-argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distile ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fond du vase dant l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent est combiné avec des substances étrangeres, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau-monde. Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois trouveroient dans le minérai déja exploité, plus de richesses que l'Espagnol n'en a déja tirées. Ils éleveroient leur fortune sur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejetter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au-dessous de celui de leurs oppresseurs. Aussi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange : c'étoit un objet de pur ornement, de simple curiosité.

Dans les premieres années qui suivirent la conquête, les Espagnols s'épargnoient les soins, les travaux, les dépenses inséparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amassé de métaux, depuis la fondation de leur Empire. Les temples, les palais des grands, les maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit visité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs tyrans fît rentrer beaucoup de ces richesses dans la terre, en fît jetter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'avarice trouva de quoi se satisfaire ou se consoler. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par-tout, & par préférence, sur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voisines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui l'on n'en exploite aucune qui ne soit à une très-grande distance de la mer du Nord, où elle seroit exposée aux incursions, peut-être aux invasions des Européens. Ce qui s'en trouve sur le golfe de Californie, paroît jouir d'une sûreté entiere, jusqu'à ce que ces parages soient plus connus & plus fréquentés. Les principales sont dans le Zacatecas, la nouvelle Biscaye & le Mexico, trois provinces situées dans l'intérieur de l'Empire, où il est impossible à l'ennemi d'arriver par terre, & où des rivieres navigables ne conduisent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujetti, se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrein qu'il en veut; mais il

il eſt obligé de donner une piaſtre ou 5 livres 5 ſols par pied au propriétaire. Le tiers de ce qu'il achete, paſſe au domaine, qui, après avoir eu long-temps la manie funeſte de le faire exploiter pour ſon compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence, au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent auſſi dans les mains du Roi.

Il tire 420 livres de chaque quintal de mercure qu'on employe. Inutilement les gens éclairés ont repréſenté ſouvent que ce prix exceſſif faiſoit néceſſairement languir les travaux : on s'eſt refuſé à leurs inſtances. Tout ce qu'elles ont produit, c'eſt qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on ſe fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines, ſont-ils hors d'état de ſe paſſer de ces facilités. On ne voit guere ſe livrer à ces entrepriſes incertaines & dangereuſes, que des hommes dont les affaires ſont équivoques ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne ſur-tout les gens ſages & aiſés, c'eſt l'obligation de livrer au gouvernement la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre. L'Etat s'étoit long-temps refuſé à cette différence d'impoſition; mais il a été forcé d'y conſentir, parce que les mines d'or, plus caſuelles que celles d'argent, étoient entiérement abandonnées. Les unes & les autres ſeront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur eſt impoſé. A meſure que leurs produits ſe multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils repréſentent moins de marchandiſes. Cet aviliſſement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, ſi les travaux qui les procurent n'avoient été ſucceſſivement ſimplifiés. Cette économie approche tous les

jours de son terme sensible; & lorsqu'elle y sera parvenue, la Cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous bientôt réduite à se contenter de deux réaux ou de vingt-six sols par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement environ 65 millions de livres; la sixieme partie à-peu-près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les isles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible, dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'Empire. Il y sert au commerce intérieur, & au payement des impositions, qui sont considérables.

CHAPITRE XIV.

Impositions établies au Mexique.

TOus les Indiens mâles payent, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de 11 livres 16 sols, dont les huit neuviemes doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les Métis, qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, sont asservis au même droit. On en exempte les esclaves Negres, pour lesquels on a donné au Roi 280 livres à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur impo-

ser un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoye. L'ancien monde en retient vingt-cinq, sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'Alcavala.

L'Alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou s'échangent; & que l'on paye autant de fois qu'elles se vendent ou s'échangent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'est élevé peu-à-peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en détail. Philippe II, après le désastre de sa flotte, si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans ses autres colonies. Quoiqu'elle ne dût exister qu'un temps, elle s'est perpétuée. Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La Cruciade n'a pas eu la même stabilité.

C'est une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'usage des œufs, du beurre, du fromage, pendant le carême. Le gouvernement, à qui la Cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit distribué en quatre classes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée 2 livres 6 sols, par ceux qui vivoient du fruit de leur industrie. Ceux qui étoient parvenus à se faire un capital de 10, 500 livres, la payoient 5 livres 5 sols; elle coûtoit 10 livres 10 sols à ceux qui possédoient plus de 58, 600 livres, & 52 livres 10 sols au Vice-Roi, &

à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conscience de chaque citoyen, en l'avertissant qu'il n'obtenoit rien, s'il ne proportionnoit sa contribution à sa fortune. Le Mexique seul rendoit alors environ 2, 600, 000 livres. Il est vraisemblable que cette superstition s'affoiblissoit, puisque le Ministere a fixé en 1756, pour tous les Etats, la bulle à quarante sols. Le gouvernement n'oblige personne à la prendre; mais les Prêtres refuseroient les consolations de la Religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez éclairé, ou assez hardi, pour s'élever au-dessus de cette tyrannie. (*)

Un genre d'oppression qui n'a pas été supporté si patiemment, c'est l'impôt qu'on a mis dans les derniers temps sur le sel & sur le tabac. Les peuples qui souffroient leurs anciens maux sans murmurer, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru si opposée au droit naturel, & l'autre contrarioit si fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils se sont soulevés. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'est manifesté d'un bout de l'Empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti jusqu'en Europe. Des tempéraments ont pallié le mal; mais les esprits sont toujours dans une fermentation que la métropole appaisera difficilement sans quelques sacrifices. Un des plus agréables à ses colonies, seroit celui du papier marqué.

(*) On parle beaucoup de sauvages & de barbares; mais ceux dont la Religion & le gouvernement se jouent ainsi, sont-ils des sauvages du nouveau-monde ou de l'ancien, du Nord ou du Midi?

Indépendamment des tributs réguliers que l'Eſpagne exige de ſes colonies, elle y leve dans des temps fâcheux, ſous le nom d'emprunt, des ſommes conſidérables, dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du temps de Philippe II, s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours. Elle a été plus ſouvent répétée ſous Philippe V, que dans le cours des autres regnes; ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution qui a porté ſur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs; parce que les Européens, les Créoles, les Métis, les Mulâtres, les Indiens ſur-tout, y jouiſſoient d'une plus grande aiſance. La proſpérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiſcales, & l'eſt tous les jours encore plus par l'avidité du Clergé.

Il tire rigoureuſement la dixme de tout ce qui ſe récolte. Les fonctions de ſon état lui ſont payées à un prix extravagant. Ses terres ſont immenſes, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en poſſeſſion du quart des revenus de l'Empire. Le ſeul Evêque d'Angeles, a 1, 260, 000 livres de rente. Ces richeſſes ſcandaleuſes ont tellement multiplié les Eccléſiaſtiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns ſont nés dans la colonie. La plupart ſont des aventuriers, arrivés d'Europe, pour ſe ſouſtraire à l'autorité de leurs ſupérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la Couronne n'eſt pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis ſur les marchandiſes qui arrivent de Cadix & ſur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, ſont de ſi grands objets, qu'on ne peut revenir de ſa ſurpriſe, quand on voit que le Monar-

que ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ 6, 300, 000 livres. Le reste, c'est-à-dire, presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus par-tout; aux Corrégidors, qui ont l'administration des provinces; aux Commandants des places; à trois Conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'Audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe; l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singuliérement.

Mexico, qui put quelque temps douter si les Espagnols étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les guerres cruelles dont il fut le théâtre. Cortez ne tarda pas à la rebâtir. On l'a depuis augmentée & embellie.

Ses rues sont larges, droites, & se coupent à angles droits. Les maisons y sont assez spacieuses, mais sans commodités ni décoration. Aucun des édifices publics qu'on montre avec le plus d'ostentation aux voyageurs, ne rappelle à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons temps gothiques. Les places principales ont une fontaine au milieu, & sont assez régulieres; c'est tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où se réunissent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La superstition a entassé les trésors de toutes les parties du monde dans d'innombrables Eglises, sans qu'il y en ait aucune qui éleve

l'ame à des idées ſublimes, ou qui rempliſſe le cœur de ſentiments agréables.

L'air qu'on reſpire dans cette ville, eſt très-tempéré. On y ſupporte toute l'année des vêtements de laine. Les moindres précautions ſuffiſent pour n'avoir rien à ſouffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Eſpagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de temps entre l'été & l'hyver : *Autant*, répondit-il avec vérité & avec eſprit, *qu'il en faut pour paſſer du ſoleil à l'ombre.*

La ville eſt bâtie au-milieu d'un grand lac, qu'une langue de terre fort étroite diviſe en deux parties. Celle dont l'eau eſt douce, tranquille & poiſſonneuſe, tombe dans l'autre qui eſt ſalée, communément agitée & ſans poiſſon. La circonférence de tout ce lac, qui eſt inégal dans ſon étendue, eſt d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas ſur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraiſemblable, les fait ſortir d'une grande & haute montagne ſituée au ſud-oueſt de Mexico, avec cette différence que l'eau ſalée coule ſous une terre remplie de mines, qui lui communique ſa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes ſituées ſur les bords du lac étoient expoſées à des inondations qui en rendoient le ſéjour dangereux. Des digues conſtruites avec une dépenſe & des travaux incroyables, ne ſuffiſoient pas toujours pour détourner les torrents qui ſe précipitoient des montagnes. Les Eſpagnols ont auſſi éprouvé ces calamités. La plupart de leurs bâtiments, quoique élevés avec ſoin & ſur pilotis, ſont, après quelques années, enfoncés de quatre, de cinq & de ſix pieds dans un terrein qui n'eſt pas aſſez ſtable pour les ſoutenir.

Ces inconvénients inſpirerent le projet de ménager un écoulement aux eaux. Des relations d'une enflure giganteſ-

que assurent qu'en 1604, quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés à creuser ce canal. Pour trouver les fonds nécessaires, on exigea le centieme du prix des maisons, des terres, des marchandises : impôt inconnu dans le nouveau monde. L'ignorance, le découragement, des intérêts particuliers firent échouer cette noble & sage entreprise.

Le Vice-Roi Ladeyrera pensa en 1635 qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispensable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice, qui ne vouloit rien sacrifier; la volupté, qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse, qui redoutoit les soins : toutes les passions se réunirent pour traverser une idée, qui en elle-même étoit susceptible d'objections raisonnables.

Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux; soit que l'art ait été mal employé, soit que la nature ait opposé au succès des obstacles insurmontables. Mexico reste toujours exposé à la fureur des eaux; & la crainte des débordements a beaucoup diminué sa population. La plupart des Historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cents mille ames : aujourd'hui elle n'est que de cinquante mille. Elle est formée par des Espagnols, des Métis, des Indiens, des negres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi cent visages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, les richesses s'étoient accumulées dans Mexico à un point incroyable. Tout ce qui ailleurs est de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On fit servir ces brillants métaux, ainsi que les perles & les pierres précieuses, à l'ornement des chevaux, des valets,

des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui suivent toujours le cours du luxe, se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réservé, parmi nous, à la majesté du Trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions, des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances, étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste, tout homme qui donneroit beaucoup aux Églises.

Les trésors & le faste qui en est la suite, ont dû nécessairement diminuer à Mexico, à mesure que ceux qui les possédoient ont été chercher un asyle à Angeles, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'a cette capitale d'être au centre de la domination, le siege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le séjour des plus grands propriétaires des terres & des plus riches négociants, a toujours fixé dans ses mains la plupart des grandes affaires de l'Empire.

CHAPITRE XV.

Liaisons du Mexique avec le reste de l'Amérique, avec les Indes Orientales, avec l'Europe.

LEs affaires qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique, sont très-bornées. Par la mer du Nord, il reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort supérieur au sien, & des negres par la voie de la Havane & de Carthagene: il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaisons avec la mer du Sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers temps, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la Nouvelle-Espagne deux vaisseaux, dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus d'un million dix mille livres. Cette navigation fut réduite peu après à la moitié. On la supprima totalement en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole, par l'abondance des marchandises des Indes orientales qu'elle introduisoit. Les négociants de Lima se plaignirent long-temps & inutilement, d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le superflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des restrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faisoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtiments expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonsonate, sur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai,

du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries d'Angeles, & autant qu'ils peuvent, en contrebande, des marchandiſes arrivées des Philippines, ces iſles ſi célebres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à ſon origine.

Lorſque la Cour de Madrid, dont les ſuccès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établiſſement en Aſie, elle s'occupa ſérieuſement des moyens de le faire réuſſir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richeſſes de l'Amérique attiroient ſi puiſſamment les Eſpagnols qui conſentoient à s'expatrier, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne conſentît à leur faire partager ces tréſors. On ſe détermina à ce ſacrifice. La colonie naiſſante fut autoriſée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandiſes de l'Inde, pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des ſuites ſi conſidérables, qu'elle excita la jalouſie de la métropole. On parvint à calmer un peu les eſprits, en réduiſant à 3, 150, 000 livres, le commerce que dans la ſuite il ſeroit permis de faire. Cette ſomme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place, un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuſes furent compriſes dans l'arrangement, ſuivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux Jéſuites, dont les occupations & les entrepriſes paroiſſoient exiger de plus grands moyens.

Ces vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers temps la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient une route au Mexique moins longue de la moitié; & cette branche de commerce se porta sur ses côtes, où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de Juillet, du port de Manille, un galion qui est communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers qui rallentissoient sa marche, il fait route à l'Est vers le Nord, pour trouver à la hauteur de trente degrés de latitude les vents d'Ouest, qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau extrêmement chargé, est six mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Il atteint enfin le Mexique.

Les côtes de ce grand Empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordilieres font régner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmosphere de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuse de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est sûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de Mai; mais durant le reste de l'année, les coups de vent d'ouest, les tourbillons violents, les pluies excessives, les chaleurs étouffantes, les calmes absolus; tous ces obstacles qui se réunissent, ou qui se succedent,

fendent la mer fâcheuſe, dangereuſe même. Dans toute cette étendue de côtes qui eſt de plus de ſix cents lieues, on ne voit pas une ſeule barque, ni le moindre canot, ſoit pour le commerce, ſoit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus, ſont ouverts, ſans défenſe, expoſés aux caprices du premier corſaire qui voudra tourner ſon avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les galions, eſt le ſeul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

On y arrive par deux embouchures, dont une petite iſle forme la ſéparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en ſort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garniſon de ſoixante hommes, le défendent. Il eſt également étendu, sûr, & commode. Le baſſin qui forme ce port, eſt entouré de hautes montagnes ſi arides, qu'elles manquent même d'eau. On y reſpire un air embraſé, lourd & mal-ſain, où perſonne ne peut s'accoutumer que des negres nés ſous un climat à-peu-près ſemblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & malheureuſe population eſt groſſie à l'arrivée des galions, par les négocians de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des bijoux d'Europe, leur cochenille, & environ dix millions d'argent, contre les épiceries, les mouſſelines, les toiles peintes, les ſoieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Aſie. Après un ſéjour d'environ trois mois, le vaiſſeau reprend la route des Philippines avant le premier Avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie deſtinées à recrûter la garniſon de Manille. Une partie des richeſſes dont il eſt chargé, s'arrête dans la colonie, le reſte ſe diſtribue aux nations qui avoient contribué à former ſa cargaiſon.

L'espace immense que les galions ont à parcourir, a fait rechercher des lieux où ils pussent se rafraîchir. Le premier qu'on a rencontré, est sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans les isles connues d'abord sous le nom d'isles des Larrons, & depuis sous celui d'isles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les galions s'aviserent dans la suite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établissement fixe qu'en 1678.

Elles sont situées à l'extrémité de la mer du Sud, près de quatre cents lieues à l'Orient des Philippines. Leur position dans la Zone Torride, n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitants, toujours nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poissons. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'isles, les seules habitées de cet archipel, ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traitements qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit, au nombre de deux mille sept cents personnes, a été concentré dans l'isle de Guam, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garnison de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts situés sur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre est destinée à fournir des rafraîchissements au galion. Cette derniere est si mau-

vaiſe, que le vaiſſeau n'y ſéjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court eſpace, il eſt ſouvent expoſé aux plus grands dangers. Il eſt bien extraordinaire que l'Eſpagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien ſingulier qu'on n'en ait point trouvé dans un ſi grand nombre d'iſles. La Californie préſente un aſyle plus aſſuré aux galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie eſt proprement une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Eſt & le Sud juſqu'à la Zone torride : elle eſt baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette peninſule a trois cents lieues de longueur, ſur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il eſt impoſſible que dans un ſi grand eſpace, la nature du ſol & la température de l'air ſoient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y eſt ſec & chaud à l'excès; le terrein nud, pierreux, montueux, ſablonneux, ſtérile par conſéquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des beſtiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile eſt le pitahaya, dont les productions ſont la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées & perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'eſt des tiges que naît le fruit. Il eſt épineux comme le marron d'Inde; mais ſa chair reſſemble à celle de la figue, avec cet avantage qu'elle eſt encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poiſſons de toutes ſortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce ſont les perles, qui, dans

la saison de la pêche, y attirent les habitants de toutes les provinces de la nouvelle-Espagne. (*)

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, & même l'insensibilité, forment leur caractere. Ce sont des enfants, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société, renverse ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de Religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue. Les hommes n'y connoissoient aucune espece de vêtement, mais les femmes cachoient leur nudité avec un soin extrême.

Soit qu'on eût appris, soit qu'on ignorât ces particularités,

(*) Il est établi en Amérique qu'on regarde comme une même nation tous les peuples qui parlent la même langue, soit qu'ils vivent ensemble, soit qu'ils soient dispersés en différents cantons. Sous ce point de vue, il y a six nations dans la Californie, suivant quelques voyageurs, & trois selon d'autres. Cette diversité d'opinions vient de ce que les uns ont vu des langues primitives, & d'autres, après un examen plus réfléchi, n'ont trouvé que des dialectes de la même langue.

larités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas seulement le temps de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits au soulevement. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les efforts de la Cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de constance qui explique ces revers. Il n'y eut pas une seule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Espagne, fatiguée de ses pertes & de ses defenses, avoit entiérement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les Jésuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractere des habitants, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtements propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol, ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité & leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les Religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leur corps. Ils se firent charpentiers, ma-

çons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la connoissance, & jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrein & la disette d'eau. Cette république augmentera, à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le Nord, où, selon un plan judicieusement arrêté, devoit se faire la jonction des missions de la peninsule avec celles du continent. Elles ne seront séparées que par le fleuve Colorado.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leur Missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déja quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la nouvelle Espagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, suffisent pour conduire cet Etat naissant. Le Missionnaire choisit pour le faire observer, l'homme le plus intelligent du village; & celui-ci peut infliger le fouet & la prison, les seuls châtiments que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de

trente hommes chacune, & un ſoldat auprès de chaque Miſſionnaire. Ces troupes étoient choiſies par les légiſlateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La Cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laiſſer ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis ſa confiance, & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppreſſion de ſes nouveaux ſujets.

Ils ſeront heureux tant qu'on ne connoîtra pas de mines ſur leur territoire. S'il y en a, comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe le fait préſumer, elles ne ſeront pas plutôt découvertes, que l'édifice élevé avec tant de ſoin & d'intelligence ſera renverſé. Ce peuple diſparoîtra comme tant d'autres, de la ſurface de la terre. L'or que le gouvernement d'Eſpagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que ſa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ſes Miſſionnaires. Il faut plutôt les encourager à pouſſer plus loin leurs entrepriſes utiles. Elles mettront peut-être la Cour de Madrid en état de bâtir des forts, qui lui permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-temps par le Nord-Oueſt à la mer Pacifique. On a cru auſſi que ces remparts pourroient être une barriere contre les Ruſſes, qui en 1741, ont pénétré juſqu'à douze degrés du Cap Mendocino, la poſition la plus ſeptentrionale qu'on ait reconnue de la Californie. Mais ſi l'on eût obſervé que cette navigation ne pouvoit être entrepriſe que des mers de Kamſchatka, on auroit ſenti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armements de ſimple curioſité, & hors d'état de cauſer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'eſt la faci-

lité que donne la Californie, pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile, qu'il paroissoit aussi dangereux d'en tenter la conquête, qu'inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réussir, & en assurer le fruit. Les Philosophes eux-mêmes inviteront la Cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solemnellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de sa politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le Cap San-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissements, & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce fut en 1734 que le galion y arriva pour la premiere fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le systême adopté par tous les gouvernements de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols, les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore, qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines sans cette communication, les a seule empêché de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste Empire a été privé par des loix séveres & multipliées, de l'avan-

sage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la Nouvelle-Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité & pour la gloire de la Monarchie qu'il ressuscitoit, il vouloit y retenir les trésors du nouveau monde, auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les Puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruineroit l'industrie, chercheroient à la traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déja donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni, entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haine pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soieries, les toiles arrivées en Espagne par la voie qu'il se proposoit, seroient d'un prix excessif, d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Asie, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les colons seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer des choses de premiere nécessité. Ils seroient plus riches, plus affectionnés à leur patrie principale, plus

en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin, l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas davantage sur le commerce du Mexique avec les Indes orientales; il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du Nord, & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne, fut conquise en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des Lieutenants de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des fontaines, qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre que les habitants attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrents

de souffre, qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Gualaxara, la firent choisir pour être le siege d'une Audience, qui étend sa jurisdiction sur trois cents lieues au Sud, cent au Nord, soixante à l'Est, & douze à l'Ouest vers la mer du Sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formerent de bonne-heure une assez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau-monde, où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air y est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y sont d'une abondance & d'une délicatesse extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer, offrent de tous côtés du poisson exquis. Les bœufs s'y sont tellement multipliés, qu'il faut faire tuer tous ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuisent à la culture par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pourtant pas ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Espagne ne tient proprement à sa colonie, que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On employe à cette culture quelques negres, & une partie des Indiens qui ont survécu à la tyrannie des conquérants. Les travaux de ces esclaves en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cents surrons, qui se vendent l'un dans l'autre à Cadix 1680 liv. Cette riche production est portée à dos de mulet, avec quelques autres objets peu importants, au Bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de Guati-

mala, dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandises y attendent toujours, pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe sur quelques bâtiments médiocres qui arrivent communément dans les mois de Juillet ou d'Août. Leur cargaison en retour est grossie de quelques cuirs, d'un peu de caffé, & de salse-pareille, qui est tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long sur soixante & quatre-vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ses mines d'or ne fut que passager : elles tomberent dans un oubli entier, après avoir servi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient est resté inculte & désert : c'est aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y sont fondus en or, & l'or est devenu à rien.

Guatimala fournit presque toute la valeur des 6,000,000 livres que forment ses productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richesses vont se réunir est tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est retrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite, que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition, resteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes, où ils trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On

arriveroit à Guatimala qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, negres, Métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses immenses qu'ils accumulent depuis deux siecles, & la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtiments avec ce butin; & si elles le vouloient, avec des ôtages, qui assureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion, s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninsule, nommée Yucatan. Quoiqu'elle n'ait ni ruisseau, ni riviere, l'eau est par-tout si près de la terre, & les coquillages sont en si grand nombre, qu'il est visible que cet espace immense a fait autrefois partie de la mer. Lorsque les Espagnols la découvrirent, ils y trouverent peu de population, peu de culture, & n'y trouverent point de métaux. Elle fut méprisée. On s'apperçut dans la suite que les arbres qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuse, & qui lui donna son nom.

Si cet arbre étoit moins gros, il ressembleroit assez à l'aube-épine. Ses feuilles sont petites & d'un verd pâle. Sa partie la plus intérieure, d'abord rouge, devient noire, quelque temps après que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet.

Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-considérable. Elle recevoit tous les ans plusieurs vaisseaux, dont les cargaisons se distribuoient dans l'intérieur des terres, &

qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité alla toujours en augmentant, jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Parmi la foule des Corsaires qui sortoient tous les jours de cette isle devenue célebre, plusieurs allerent croiser dans la baye de Campêche, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorsqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferrements. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course ; & contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les Corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675, ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se rallentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellents tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte ; & leur ancien goût pour

le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courſes dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitants. Les femmes étoient deſtinées à les ſervir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres iſles. L'Eſpagnol tiré de ſa léthargie par ces excès, les ſurprit au milieu de leurs débauches, & les enleva, la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits priſonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, ſe refugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique ſeptentrionale. Ils parvinrent, avec le temps, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchements aſſuroient leur ſort & leurs ſubſiſtances; & ils ſe bornoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémiſſoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, ſans être bien armés.

Leur travail fut ſuivi du plus grand ſuccès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue juſqu'à neuf cents livres, étoit tombée inſenſiblement à très-bas prix; mais on ſe dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit ſur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines, ſoit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, ſoit aux colonies Angloiſes du Nord de l'Amérique qui leur fourniſſoient leur nourriture. Ce commerce, toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de déclamations, eſt devenu licite en 1763. On a aſſuré à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois,

mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La Cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui ayent plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Mais il est possible de rendre cette concession à-peu-près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au Nord de ces montagnes est la baye de Campêche, dont le terrein sec & aride donne un bois d'excellente qualité & qui se vend presque dans tous les marchés à-peu-près le double de celui que coupent les Anglois à la baye méridionale de Honduras, où le sol gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité portent à le penser, la Grande-Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés, l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes, en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere à fournir la consommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la colonie Angloise, & se débarrassera sans violence d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne le lui paroît : alors elle regagnera une branche importante de commerce qui est réduite depuis long-temps à si peu de chose, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas est porté sur des petits bâtiments à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Vieja Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez, dans le lieu même où il prit terre, est

placée sur une riviere qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui, dans la saison pluvieuse, peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr; & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel, qu'un soleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & mal-sain. Des sables arides la bornent au Nord, & des marais infects à l'Ouest. Ses rues sont droites, mais ses maisons bâties de bois. On n'y voit point de noblesse, & les négociants eux-mêmes préferent le séjour d'Angeles. Le petit nombre d'Espagnols, fixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu si triste & si dangereux, vivent dans une retraite & avec une parcimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de distance en distance, & deux bastions qui donnent sur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux-mêmes & mal-entendus, sont dans un désordre inexprimable: aussi ne compte-t-on pour la défense de la place, que sur la forteresse de Saint-Jean-d'Ulloa, bâtie sur un roc, en face & à un mille de la ville.

Ce port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtiments, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer qu'un navire. Les approches mêmes en sont rendues dangereuses par plusieurs petites isles, que les Espagnols

nomment *Cayos*, & par un grand nombre de rochers à fleur d'eau presque imperceptibles. Ces obstacles qu'on croyoit ne pouvoir être surmontés qu'avec des connoissances locales acquises par une expérience de plusieurs années, ayant été vaincus par des corsaires audacieux qui surprirent la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentifs veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans ce mauvais port, le seul proprement qui soit dans le golfe, qu'arrive la flotte destinée à approvisionner le Mexique des marchandises de l'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, suivant les besoins & les circonstances. Elle est ordinairement composée de quinze ou vingt bâtiments marchands, escortée par deux vaisseaux de guerre ou par un plus grand nombre, si la politique l'exige.

Des vins, des eaux-de-vie, des huiles, forment la partie la plus volumineuse de la cargaison. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les soieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamants, les épiceries, en composent la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de Juillet, ou plus tard dans les premiers jours d'Août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du Nord en pleine mer, sur-tout aux attérages, si elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissements à Porto-Rico, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Xalapa. Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne, & commodément bâtie, se tient une foire, que les loix bornent à six semaines, mais qui quelquefois

eſt prolongée, à la priere des négociants du pays ou de ceux d'Eſpagne. C'eſt la proportion des métaux avec les marchandiſes, qui détermine l'avantage ou la perte des échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, il en réſulte de grands dommages pour le vendeur ou pour l'acheteur. Autrefois le tréſor Royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz, pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau-monde fut pillée par des corſaires, en 1683, il attend l'arrivée des vaiſſeaux, & s'arrête à Angeles, qui n'en eſt éloigné que de trente-cinq lieues.

Lorſque les affaires ſont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importants que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaiſſeaux de regiſtres, expédiés pour différents ports, elle ſe rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la Cour d'Eſpagne fait partir deux vaiſſeaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent néceſſaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient ſi incertains, ſi lents, ſi ſouvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Eſtramadoure. Les azogues, auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtiments marchands, qui ne peuvent porter que des fruits d'Eſpagne, ſe chargent en retour du prix des marchandiſes, vendues depuis le

départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en-arriere, il est communément rapporté par les vaisseaux de guerre que l'Espagne fait construire à la Havane, & qui passent toujours à la Vera-Cruz avant de se rendre en Europe. Les affaires se conduisent autrement au Pérou, comme on le verra dans le Livre suivant.

Fin du sixieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Eſpagnols. Changements arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de Domination.

CHAPITRE XVI.

Expéditions qui précéderent la découverte du Pérou.

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu ſolidement établi dans l'iſle de Saint-Domingue, qu'il avoit continué ſes découvertes. Dans un de ſes voyages, il reconnut l'O-

rénoque, & dans l'autre, la baye de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un continent; & son génie lui fit plus que soupçonner, qu'au-delà de ce continent, il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit possible que ces deux mers eussent entr'elles une communication; & il s'occupa du soin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles: & contre l'usage des navigateurs de son siecle, qui se conduisoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une justice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'Isthme de Darien fixa particuliérement son attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent, pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du Sud & du Nord de l'Amérique, & dès-lors sembloit ouvrir à ses vœux le passage & la communication qu'il cherchoit. Lorsqu'après avoir visité ces fleuves avec un soin extrême, il se vit déchu de ses espérances, il se réduisit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ses compagnons révolterent les naturels du pays, qui paroissoient assez disposés à souffrir cet établissement. On fut forcé de se rembarquer, & de s'éloigner avec des vaisseaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-temps la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquises ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Vespuce, Ojeda, Lacosa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Bastidas, Solis, Nicuessa, suivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers qui ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes pour l'agran-

diſſement de ſon vain orgueil, plutôt que de ſa domination, ne ſongeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaiſons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au-deſſus des préjugés de ces temps barbares. Le raiſonnement même qui auroit pu mener à la connoiſſance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux eſprits une impulſion ſuffiſante. Il n'y avoit que l'appat du gain préſent qui pût pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi haſardeuſes que l'étoient celles de ce ſiecle. L'or ſeul les attiroit au continent de l'Amérique, & faiſoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit ſur la route à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juſte vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuiſant à la fois d'habitants les deux hémiſpheres, à la deſtruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Dans la foule de ſcélérats qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruiſoient ces malheureuſes côtes d'un monde auſſi-tôt anéanti que découvert, il ſe trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuſte, une valeur audacieuſe, une éloquence populaire, & dans lequel une éducation honnête avoit fait germer quelques ſentiments. Il ſe nommoit Vaſco-Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien, où les richeſſes abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Eſpagnols, que cet attrait ſeul y avoit fixés, il ſe mit à leur tête, avec le projet de former un établiſſement ſolide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs, dont on retrouve l'eſpece en Afrique, &

dans quelques iſles de l'Aſie. Ils ſont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voyent bien que la nuit. Ils ſont foibles, & leur inſtinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces ſauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva ſur la côte d'une eſpece différente, aſſez forts & aſſez hardis pour oſer défendre leur liberté. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris, ſe coupoient le bout d'un doigt; en ſorte que l'inſpection ſeule de leurs mains, indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit, vraiſemblablement on ne dira jamais rien qui puiſſe expliquer ce renverſement de la raiſon humaine. Si les femmes avoient ſeules été obligées de s'abattre un doigt, lorſqu'elles perdoient leurs maris, il ſeroit naturel de ſoupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit ſe donner pour vierge à un ſecond époux, qui n'auroit aucune connoiſſance de ſon premier engagement; ce qui eſt facile chez des peuples errants. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands inconvénients, pour qu'on ait cherché à le conſtater par des ſignes indélébiles. Cet uſage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorſqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ſes enfants que la foibleſſe de leur âge mettoit dans l'impuiſſance de pourvoir à leur ſubſiſtance. Comme perſonne ne vouloit ſe charger de ces orphelins, on les maſſacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'eſt la plus

grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réussit à disperser les habitants du Darien, à les soumettre ou à les gagner; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses associés, la division se mit entr'eux. Un sauvage indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. *Puisque vous vous brouillez pour si peu de chose*, dit-il aux deux Espagnols, *& que c'est ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous serez contents.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de seize ou dix-sept lieues, Balboa, avec cent cinquante Espagnols, sur les côtes de la mer du Sud.

Panama, qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaste carriere à l'inquiétude & à l'avarice des Castillans. L'Océan, qui baignoit ses murs, conduisoit au Pérou dont on vantoit les richesses dans cette partie du nouveau monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immense Empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ses trésors; & l'on vit sans étonnement trois hommes nés dans l'obscurité, entreprendre de renverser à leurs fraix un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un Gentilhomme d'Estramadoure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa premiere occupation, ne convenant pas à son caractere, il s'embarqua pour le nouveau monde.

Son avarice & son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart, & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; mais sur-tout nécessaire à ceux qui, par leur naissance, ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talents, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté, qui n'y sont que trop communes.

La fortune de ces deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un Prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scene, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut

ſcellé par le fanatiſme. Luques conſacra publiquement une hoſtie dont il conſomma une partie, & partagea le reſte entre ſes deux aſſociés; jurant tous trois par le ſang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée ſous ces horribles auſpices, ne fut pas heureuſe; continuellement traverſée par la famine, par les maladies, par la méſintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courants, par les armes des Indiens, on ſe vit réduit à revenir ſur ſes pas ſans avoir formé aucun établiſſement, ſans avoir rien fait qui fût digne de la poſtérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuſe ſur la fin de 1526, les débris d'un armement qui, deux ans auparavant, avoit excité ſa jalouſie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois aſſociés furent enflammés d'une paſſion plus forte d'acquérir des tréſors qui leur étoient mieux connus. Ils penſerent qu'ils parviendroient ſûrement à les obtenir, s'ils pouvoient ſortir de la dépendance du Gouverneur de Panama, qui les avoit traverſés, tantôt ouvertement, & tantôt ſous main. La Cour d'Eſpagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand eſſor. Ils expédierent, en 1530, trois vaiſſeaux, ſur leſquels on embarqua cent quatre vingts-cinq ſoldats; trente ſept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces, qui furent ſucceſſivement groſſies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui, après d'extrêmes difficultés que ſon intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez ſur les frontieres du Pérou.

CHAPITRE XVII.

Etat du Pérou lorsqu'il fut découvert.

LE Pérou étoit un Empire étendu & policé depuis quatre siecles, si l'on en croit les Espagnols. Il avoit été fondé par Manco-Capac, & par sa femme Mama-Ocello-Huaco. On a soupçonné que ces deux personnages pouvoient être les descendants de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisoient comme nous l'année en trois cents soixante jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes; bornes que les Espagnols détruisirent comme des monuments de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du Souverain avoient de la barbe : or, on sait qu'il y a des traits, soit difformes, soit réguliers, qui se conservent dans certaines races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou, & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos Lecteurs qui voulussent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empê-

cher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de temps entre le naufrage & la fondation de l'Empire du Pérou. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit, quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas su lire? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos méthodes? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa Religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'est sur un terrein montueux que Manco établit d'abord sa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus disposés à recevoir la lumiere, & qui avoient même un commencement de civilisation. Il n'est pas sans vraisemblance que la société se forme plus tard dans les contrées fertiles & riches en végétaux, que dans celles que la nature a traitées moins généreusement. C'est le besoin que les hommes ont les uns des autres, qui les dispose le plus à se réunir; & cette dépendance se fait sentir plutôt sur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux législateurs se déclarerent enfants du soleil. Ils penserent sans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des Péruviens, éleveroit leur courage, leur inspireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de soumission aux loix. Cette fiction étoit-elle plus absurde que celles qui ont été si avidement reçues par des nations célebres qui sont encore nos guides & nos modeles?

Avec le secours de cette illusion, l'Empire des Incas avoit prospéré sous onze Souverains tous prudents, humains & justes, lorsque l'Empereur Huyana Capac s'empara de Quito. Pour s'en assurer la possession, il épousa l'unique hérétiere du Roi détrôné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune Prince, après la mort de son pere, demanda l'héritage de sa mere. Huascar, son aîné, refusa de l'en mettre en possession. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres fut battu, fait prisonnier & enfermé dans Cusco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles qui, pour la premiere fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés, lorsque les Espagnols débarquerent dans l'Empire. Les peuples qui vouloient appaiser le soleil, qu'ils croyoient irrité contr'eux, comblerent ces étrangers de présents, leur rendirent les meilleurs offices, & leur marquerent un respect qui tenoit de l'adoration. Dans la confusion où étoit encore tout l'Etat, personne ne songea à s'opposer à la marche de Pizarre, qui arriva sans le moindre obstacle à la maison Royale de Caxamalca. Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent & d'or. L'accueil que fit la Cour à son frere Fernand, répondit à ces avances. On lui prodigua les caresses, les trésors & les distinctions. Cependant l'Empereur ne dissimula pas qu'il desiroit que les Espagnols sortissent de ses Provinces; & il annonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir la moin-

dre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir le Prince. Il mit ſa cavalerie dans les jardins du Palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la Cour, & ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'Empereur devoit entrer.

Atabalipa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ſes troupes. Il ſe tourna vers les principaux Officiers, & il leur dit : *Ces étrangers ſont les envoyés des Dieux; gardez-vous de les offenſer.*

On étoit aſſez près du palais, occupé par Pizarre, lorſqu'un Dominicain, nommé Vincent de Valverdé, le Crucifix d'une main, ſon bréviaire dans l'autre, pénetre juſqu'à l'Empereur. Il arrête la marche de ce Prince, & lui fait, par la voix de ſon interprete, un long diſcours, dans lequel il lui expoſe la Religion Chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, & lui propoſe de ſe ſoumettre au Roi d'Eſpagne, à qui le Pape avoit donné le Pérou.

L'Empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du Roi d'Eſpagne, mais non ſon tributaire; il faut que le Pape ſoit d'une extravagance extrême, pour donner ſi librement ce qui n'eſt pas à lui. Je ne quitte pas ma Religion pour une autre; & ſi les Chrétiens adorent un Dieu mort ſur une Croix, j'adore le Soleil qui ne meurt jamais. Il demande enſuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le Moine, en préſentant ſon bréviaire à l'Empereur. Atabalipa prend le livre, le regarde de tous les côtés, ſe met à rire, & jettant le bréviaire: *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent ſe tourne alors vers

les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'Evangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la Loi de Dieu.*

Les Espagnols, qui vraisemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette soif du sang que leur inspiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au Dominicain. Qu'on juge de l'impression que dûrent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'Empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le Monarque prisonnier, & poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de Princes de la race des Incas, les Ministres, la fleur de la Noblesse, tout ce qui composoit la Cour d'Atabalipa, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfants, qui étoient venus des environs pour voir leur Empereur & les Espagnols. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passerent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant, Pizarre ne songea qu'à se défaire de son prisonnier. Vincent disoit que c'étoit un Prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la suite du Général Espagnol, un Indien qui avoit embrassé la foi

Chrétienne. Son nom étoit Philipillo, & sa fonction celle d'interprete. On se servit de lui pour accuser l'Empereur d'avoir voulu soulever ses sujets contre les tyrans. Sur cette déposition seule, Atabalipa fut condamné à mort: on osa lui faire son procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, Pizarre pénétra dans l'intérieur de l'Empire. Cusco lui ouvrit ses portes, & lui offrit plus de trésors qu'il n'y en avoit peut-être dans l'Europe entiere, avant la découverte du nouveau monde. Ils furent la proie de deux cents Espagnols, qui, possesseurs de richesses immenses, en cherchoient encore, par une suite de cette soif de l'or, qui s'augmente dans son ivresse même. Les temples & les maisons des particuliers furent également dépouillés d'une extrémité du Royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & par-tout on leur ravissoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples, poussés au désespoir, prirent les armes. Ils assiégerent à la fois Cusco & Lima: mais ces malheureux ne purent tuer en différents combats que six cents de leurs ennemis, qui recevant sans cesse de nouveaux secours, finirent par être victorieux par-tout. En peu de temps, les Espagnols se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, sans compter les piquiers, les arbalêtriers, & la cavalerie. Il fallut que les Péruviens subissent le joug, tel qu'il plût aux tyrans de l'imposer.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer & à repasser perpétuellement des torrents & des rivieres, dont les bords sont toujours escar-

pés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus nombreuses, les plus aguerries. Comment donc est-il arrivé qu'un peuple entier n'ait pas osé même disputer un terrein dont la nature lui étoit si connue, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la premiere idée?

C'est que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste pas à la foudre. Ainsi sans le secours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Espagnols comme les vengeurs des Dieux, le Pérou devoit être asservi, quand même les dissentions domestiques qui le bouleversoient n'auroient pas préparé ses fers.

L'Empire qui recevoit le joug Espagnol avoit été gouverné durant quatre siecles, ou peut-être davantage, par une race de conquérants, qui sembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils descendoient d'un législateur, auquel nul autre peut-être ne pourroit être comparé, si Confucius n'avoit eu sur lui l'avantage de ne pas employer la superstition, pour faire recevoir & observer la morale & les loix.

Manco Capac, qui rassembla les sauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit fils du soleil, envoyé par son pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il persuada un grand nombre de sauvages qui le suivirent, & il fonda la ville de Cusco.

Il apprit à ses nouveaux sujets à cultiver la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à bâtir des maisons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le ſoleil ; il lui bâtit des temples, il abolit les ſacrifices humains, & même ceux des animaux. Ses deſcendants furent les ſeuls Prêtres de ſa nation.

A une Religion pleine d'humanité, ſe joignoient des loix paternelles. Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute, ſeroit légérement puni, mais que ſon pere en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. (*)

La polygamie étoit défendue, l'adultere étoit puni dans les deux ſexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'Empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du ſoleil. Il les choiſiſſoit parmi les vierges conſacrées au temple.

L'oiſiveté étoit punie comme la ſource du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public ; mais à la charge de préſerver du dégât des oiſeaux les terres enſemencées. Cha-

---

(*) La pêche, qui ne pouvoit pas être conſidérable dans un pays où l'on trouve plus de torrents que de rivieres, étoit, comme elle devroit être par-tout, de droit commun. Quoique la chaſſe fût dans le même cas, elle étoit aſſujettie à plus de formalités. Chaque province étoit diviſée par cantons, que tous les habitants réunis parcouroient ſucceſſivement une fois l'an. Le gibier qu'on prenoit étoit également partagé entre tous les citoyens qui le préparoient, de maniere qu'il pût ſe conſerver & leur fournir des viandes pendant l'année. Il étoit défendu à tout le monde, ſans diſtinction de rang, de chaſſer en d'autres temps, de crainte que cet exercice qui a tant d'attraits, ne fît négliger des occupations plus néceſſaires.

cun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue. Les femmes faisoient les habits, & chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours; ces vêtements faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par les Officiers de l'Empereur, aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtiments pour les fautes d'un seul, tomboient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire: tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté, & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talents, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des

des poëmes composés par la famille des Incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux Prêtres, aux guerriers, aux Juges, aux hommes d'Etat, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'Etat entier étoit distribué en décuries, avec un Officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un Officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au Ministre de l'Inca.

Toutes les loix étoient séveres; mais cette sévérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoissoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient censées leur venir par le soleil qui éclairoit leurs actions. Ainsi la violation d'une loi étoit un sacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus secretes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Incas eût mérité d'être puni.

Les terres du Royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'Inca, & celle des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des

vieillards, des infirmes, & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'Empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit, & on le continuoit au son des instruments, & en chantant des cantiques.

L'Empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'Empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des Prêtres, & à la consécration de ces magnifiques temples, lambrissés d'or & couverts d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie: leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'Etat avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errants & nuds, vivant misérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même: le genre-humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le système de quelques spécula-

teurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires, comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve réfuté par le ſort de toutes les inſtitutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miſérablement péri, après avoir langui quelques temps dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou ſeul a proſpéré ſur une baſe ſi fragile.

C'eſt, vraiſemblablement, parce que les Incas ne connoiſſant pas l'uſage des impôts, & n'ayant, pour ſubvenir aux beſoins du gouvernement que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient ſecondés dans l'exécution de ce projet par leurs Miniſtres, par les adminiſtrateurs inférieurs, par les ſoldats même, qui ne recevoient pour ſubſiſter, pour ſoutenir leur rang, que des fruits de la terre. Delà tant de ſoins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du Souverain : mais ſon patrimoine étoit ſi confuſément mêlé avec celui des ſujets, qu'il n'étoit pas poſſible de fertiliſer l'un ſans fertiliſer l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laiſſoient peu de choſe à faire à leur induſtrie, ſe livrerent à des travaux que la nature de leur ſol, de leur climat & de leurs conſommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active du magiſtrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moiſſons ravagées par un voiſin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au-deſſus du plus étroit néceſſaire. On peut aſſurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouiſſances, ſi des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguiſé leur génie.

Les Péruviens à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas même d'hyéroglyphes, qui, chez toutes les nations, ont été la premiere écriture; & leurs *quippos*, qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hyéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens étant sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres, dont la volonté faisoit toutes les loix passageres, qui suppléent aux mœurs, un tel peuple n'avoit guere besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur Religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le Prince toujours juste & infaillible, & les Magistrats integres comme le Prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes, quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage; quand, non-seulement le Monarque, mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un millenaire, pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, les loix les plus sages, sans aucun caractere de précision & de stabilité, s'y doivent altérer insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent; igno-

rance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'Empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du Souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des Incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le Souverain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du Prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque temps jetter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques Philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du nouveau monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'Univers entier? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat? Le témoignage unanime des Écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte

démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Il n'en est pas ainsi des relations exagérées que les conquérants du Pérou publierent sur la grandeur & la magnificence des monuments de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangeres? Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célebre du nouvel hémisphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de si pompeuses descriptions?

Il faut reléguer au rang des fables, ces majestueux palais destinés à loger les Incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Les maisons royales si vantées, n'étoient autre chose que des cailloux placés les uns sur les autres, & revêtus d'une argille rougeâtre.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'Empire. Auroit-il été conquis en si peu de temps, s'il eût eu de si grands moyens de défense? M. de la Condamine qui a visité, avec l'attention scrupuleuse qui lui est propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable, après celui de Cusco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple

qui ne connoiſſoit pas l'uſage des poulies, ne pouvoit guere élever ſes bâtiments plus haut. On n'a pas moins exagéré la grandeur des pierres employées à la conſtruction de ces fortereſſes. Après un examen très réfléchi, il ne s'en eſt trouvé aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit tranſporter ces maſſes, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes pouſſoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une nation qui n'eſt pas plus avancée dans les méchaniques, ne ſauroit faire de très-grandes choſes.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces réſervoirs, ces aqueducs, dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées auſſi ſouvent qu'il ſe pouvoit ſur le penchant des collines, pour raſſembler les eaux des pluies ou des ſources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ſuperbes voies qui rendoient les communications ſi faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre choſe que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement deſtinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des Incas, & qui traverſoit tout l'Empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérants.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts ſi vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la conſtruction des ceintres & des voûtes? Mais euſſent-ils connu cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu preſqu'impraticable?

Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrents si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendoit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies, sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des registres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverses, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le souvenir de ce qui appartenoit essentiellement à l'histoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit consacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonstances moins importantes. Des Officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépositaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne foi. Dans la vérité, ces singulieres annales n'avoient aucun sens suivi, & ne pouvoient servir qu'à quelques calculs, ou à consacrer quelque événement particulier.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or: de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces ha-

billements couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grece seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la science du dessin. Les vases échappés au ravage du temps, pourront bien servir de preuve de l'industrie des Indiens, à suppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne seront jamais des monuments de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, long-temps conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger : elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagene assiégée par les Anglois ; & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux pour acheter une seule piece au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guere avancés dans les sciences un peu compliquées; les mots même leur manquoient, pour exprimer les notions morales ou métaphysiques. La plupart des sciences dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siecles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent; qu'ils possédoient même le secret perdu en Euro-

pe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier; mais que, quoiqu'ils connussent le fer, ils ne s'étoient pas élevés jusqu'à forger ce métal, qui est l'ame des arts. Ils ne s'aviserent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la matiere étoit sous leur main. Cependant ils exécuterent des choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrents qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre sans ciment. Malheureusement ces instruments n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtiments les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage; ils ne prenoient de jour que par la porte, & ils n'avoient que des pieces détachées sans communication.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouverent au pays des Incas, il fallut que l'Empire se soumît à son vainqueur. Encore un moment de résistance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérants avoient à terminer entr'eux des différends, qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

CHAPITRE XVIII.

Guerres civiles des Espagnols, après qu'ils eurent conquis le Pérou.

La premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro, son associé principal, étoit accouru avec de nouveaux aventuriers, pour partager les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une justice, que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées ; & bientôt par un accommodement forcé, deux gouvernements.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité & une liberté sans frein, doivent avoir les mêmes suites. Le Magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple, qui, de son côté, ne voit qu'un usurpateur. La raison est un instrument trop foible pour régler des prétentions si opposées. On remet la décision des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes se trouve avoir la meilleure cause.

Quoique les intérêts qui divisoient les Espagnols dans le Pérou ne fussent pas de cette importance, ils se manifesterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ses partisans n'avoient passé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre se crût nécessaire ailleurs, soit qu'il se sentît de la ré-

pugnance, comme il le disoit, à combattre son ancien ami, il se déchargea sur son frere Fernand du soin de le vaincre. Ses espérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu sur les bords de l'Apurimac le 6 Avril 1538, & fait prisonnier. Le vainqueur, qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime; & ce fut, disoit-il, à la tranquillité publique.

Les partisans d'Almagro dispersés par la mort de leur chef, se conduisirent avec une prudence très réfléchie. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit à la Cour de Madrid, paroissoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de Juin 1541, les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets ou sur la justesse de leurs mesures, & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vastes Etats est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitants sont ses créatures, ses serviteurs, ses parents, ses amis, ou ses soldats. Ceux

qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du Prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absents, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entr'eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent les loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur dans la capitale ; & il va dans l'intérieur de l'Empire, achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talents mili-

taires du Général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui sont tendus par Pedro Alvarés, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd à débrouiller des ruses, le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience, il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chapas le 16 Septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti le plus juste. Les plus coupables des rébelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés : *C'est moi qui ai tué Pizarre*. Leur chef fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Pendant que ces scenes d'horreurs se passoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mesure pour les prévenir. Le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'Audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. On établit pour Lima un tribunal suprême, qui devoit avoir le dé-

pôt des loix, & une autorité suffisante pour arrêter le mal & faire le bien. Blasco Nunnez Vela qui le présidoit comme Vice-Roi, arriva en 1544 avec ses subalternes : il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles, par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succede à cette calamité passagere, est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort; & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marquée la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes ruinés par leurs profusions & leurs débauches, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la mul-

titude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monuments de plusieurs siecles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les Généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paye, le peuple avide de la nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort, ces matieres & ces instruments de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir les mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité insatiable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié jusqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit suivi que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du sein du désordre même, convertir en un mot des monstres en hommes.

Un si grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui se trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des défauts dans la situation où on

se

ſe trouvoit, il commença à remplir ſa miſſion, ſans égard aux lieux, aux perſonnes, aux circonſtances.

Contre l'opinion de tous les gens ſages, qui vouloient qu'on attendît de nouvelles inſtructions d'Europe, il publia les ordonnances, qui portoient que les terres dont les conquérants s'étoient emparés, ne paſſeroient pas à leurs deſcendants, & qui faiſoient décheoir de leurs poſſeſſions ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en ſervitude par les Moines, par les Evêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres, devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppreſſeurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail ſans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Eſpagnols qui voyagoient à pied, étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval, du droit d'en prendre cinq. On déchargea les Caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur ſa nourriture & celle de ſon cortege. D'autres établiſſements tyranniques alloient ſubir la même proſcription, & les peuples conquis ſe voyoient à la veille d'être mis ſous la protection des loix qui modéroient du moins les rigueurs du droit de conquête, ſi elles n'en réparoient pas entiérement l'injuſtice; mais il ſembloit que le gouvernement Eſpagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement ſi peu attendu conſterna ceux qui ſe voyoient arracher leur fortune, ou qui perdoient l'eſpoir flatteur de tranſmettre la leur à leur poſtérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des inſtruments & des vic-

times de leur avarice, ne concevoient point qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement, ils passerent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le Vice-Roi fut dégradé, mis aux fers, relégué dans une isle déserte, jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du Vice-Roi, les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage, & s'égorgeoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette exécrable journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques Officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la maniere des Rois. D'autres, par une

ſlatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maiſons, comme on le pratiquoit à Rome, lorſqu'un Général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale ſe contenta d'entrer à cheval, précédé par ſes Lieutenants qui marchoient à pied. Il avoit à ſes côtés quatre Evêques. Les Magiſtrats le ſuivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & de divers inſtruments de muſique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le deſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes, changerent ces diſpoſitions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gaſca. L'eſcadre & les provinces des montagnes, ſe déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déſerts, des cavernes & des forêts, ſortirent de leurs aſyles, pour ſe joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de reſſource pour ſe ſoutenir que dans un grand ſuccès, prit la route de Cuſco, dans la réſolution de combattre. Il rencontra l'armée Royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ſes Lieutenants le voyant abandonné dès la premiere charge par ſes meilleurs ſoldats, lui conſeilla de ſe précipiter dans

les bataillons ennemis, & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre, & porter sa tête sur un échafaud. Carvajal, plus Capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere scene d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglants. Le gouvernement fut assez modéré pour ne pas continuer les proscriptions; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit soufferts, contint les Espagnols dans les bornes de la soumission. Ce qui restoit de commotion dans les esprits s'appaisa insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier Roi, s'étoit refugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de se rendre. Le Vice-Roi François de Tolede le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendants des Incas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau-monde, que Philippe II crut devoir le désavouer; mais la politique atroce de ce Prince étoit si connue, que personne n'ajouta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de

Xauxa, qui se disoit du sang des Incas, fut proclamé Roi en 1742. Ses compatriotes, qui se flattoient de recouvrer bientôt leur Religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangerent en foule sous ses étendards. Ils furent battus & dispersés, après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot. Exemple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens contre les Espagnols.

CHAPITRE XIX.

Organisation physique du Pérou.

L'Empire du Pérou, lorsqu'il fut subjugué, s'étendoit sur la mer du Sud, depuis la riviere des Emeraudes jusqu'au Chily, & du côté de la terre jusqu'au Popayan, selon quelques Géographes. Il renfermoit dans son sein cette fameuse chaîne de montagnes, qui, sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, pour unir ce semble, les parties méridionales de l'Amérique avec les septentrionales. Son terrein, qui est très-irrégulier, peut être divisé en trois classes.

(*) Les principales Cordillieres forment la premiere :

(*) Les principales Cordillieres forment la premiere. La cime de celle qu'on nomme Cotopaxi, est élevée au-dessus de la superficie de la mer de 3126 toises, qui font un peu plus d'une lieue marine. C'est la plus grande hauteur connue sur la terre. Le sommet de ces montagnes, quoique situées sous

les cimes, dit M. de la Condamine, se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige aussi anciennes que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neiges, on voit encore sortir des tourbillons de fumée & de flamme. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongouragua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique; mais les pierres-ponces, les matieres calcinées dont ils sont parsemés, & les traces visibles qu'a laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrasement : leur élevation est prodigieuse.

Cayambour, situé sous l'équateur même, Antisana qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer; & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le Pic de Teneriffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les Académiciens François firent la plupart de leurs observations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici inaccessibles les sommets d'une plus grande hauteur.

---

les tropiques, est toujours couvert de neige, & pourtant rempli de volcans. Leur pente est plus ou moins rapide, mais toujours d'une stérilité absolue dans la partie qui avoisine le degré de congellation. Au-dessous on trouve quelquefois des plantes médicinales, & plus bas assez constamment des joncs qui ne sont d'aucune utilité.

Depuis ce terme, qui eſt celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guere, en deſcendant juſqu'à cent ou cent-cinquante toiſes au-deſſous, que des rochers nuds ou des ſables arides : plus bas, on commence à voir quelques mouſſes qui tapiſſent les rochers, diverſes eſpeces de bruyeres, qui, quoique vertes & mouillées, font un feu clair; des mottes arrondies de terre ſpongieuſe, où ſont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales ſont ſemblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet eſpace, la neige n'eſt que paſſagere, mais elle s'y conſerve quelquefois des ſemaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrein eſt communément couvert d'une ſorte de *gramen* délié, qui s'éleve juſqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette eſpece de foin, eſt le caractere propre qui diſtingue les montagnes, que les Eſpagnols nomment *Paramos.* Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein aſſez élevé, pour que le bois n'y croiſſe plus, ou que la pluie ne tombe guere autrement que ſous la forme de neige, quoiqu'elle ſe fonde preſque auſſi-tôt. Enfin, en deſcendant encore plus bas, juſqu'à la hauteur d'environ deux mille toiſes au-deſſus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autre fois pleuvoir.

En deſcendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins conſidérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur ſommet eſt communément froid, ſtérile, rempli de mines. Les vallons qui les ſéparent, ſont couverts de nombreux troupeaux, & ſemblent offrir à la culture les moiſſons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hyver; & dans les plus grandes chaleurs, il ſuffit de paſſer du ſoleil à l'ombre, pour ſe ſentir ſous une Zone tempérée. Cette alternative rapide de ſenſation

n'est pourtant pas invariable dans un climat, qui, par la seule disposition du terrein, change souvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il soit, on le trouve toujours sain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturalisent guere. Cependant, un vaisseau d'Europe y apporta en 1719, une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Espagnols & de Métis, & à plus de deux cents mille Indiens. Un présent plus funeste encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'est la petite-vérole. Elle s'y manifesta pour la premiere fois en 1588, & n'a cessé depuis d'y faire par intervalles, des ravages inexprimables.

On n'est pas moins exposé à cet horrible fléau sur les côtes connues sous le nom de vallées. Leur température n'est pas la même que celle qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle est fort agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. L'hyver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais, qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossieres ne s'élevent réguliérement que vers le midi, mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que les rayons du soleil, qui quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légérement.

Quelle que soit la cause d'un hyver si constant sous la Zone Torride, il est certain que ces vallées couvertes de monceaux de sable, sont absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à

Lima. Le reste de la côte est moins sablonneux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appeller féconds, que dans les terres arrosées par les eaux qui tombent des montagnes.

Les pluies pourroient contribuer à donner au sol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomene si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles ? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverte est une simple natte, posée horisontalement, avec un doigt de cendre au-dessus, pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitants qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils voyent hors de leurs pays un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblements de terre,

si rares ailleurs, que des générations entieres passent sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter, comme une suite d'époques d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Il est peu d'endroits sur cette longue côte, qui n'offrent des monuments épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.

Ce phénomene, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie, qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancements. Leur queue ni leurs aîles ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissements, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvements.

A ce fracas des airs, se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général, par des hurlements extraordinaires. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuyent de leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent chercher, dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne, un asyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfants, les lamentations des

femmes, les ténebres subites d'une nuit inattendue : tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

(*) Cependant une terre si peu stable sur ses fondements, étoit habitée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui sembloit ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il s'étoit formé un Empire florissant. On ne sauroit guere révoquer en doute

---

(*) Cependant croiroit-on qu'une terre si peu stable sur ses fondements fût depuis long-temps habitée, & que le Pérou fût même plus peuplé que le Mexique, & son Empire d'une antiquité plus constatée. Au milieu de ces horreurs de la nature qui sembloient ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il fut toujours régi par des Princes qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des modeles de bonté. Ses loix étoient paternelles, & sa Religion pleine d'humanité. Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute seroit légérement puni, mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. L'oisiveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais à la charge de préserver les terres ensemencées du dégât des oiseaux. Les guerres étoient rares, on n'en vit point de meurtrieres ni d'opiniâtres ; & les armées les plus nombreuses ne passoient jamais cinquante mille hommes. Cette conduite qui ne se démentit point dans aucune circonstance, doit faire présumer que les hommes s'étoient prodigieusement multipliés dans le pays des Incas.

ſa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ſes colonies toutes les provinces qu'il avoit conquiſes; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'Etat leur ſubſiſtance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine, ne ſuppoſent-ils pas une population immenſe, pour nourrir, des productions de la terre, une claſſe nombreuſe de ſes habitants qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité le Pérou ſe trouve-t-il donc aujourd'hui ſi déſert? En remontant à l'origine des choſes, on trouve que les conquérants des côtes de la mer du Sud, brigands ſans naiſſance, ſans éducation & ſans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la Nouvelle-Eſpagne. La métropole tarda plus long-temps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui ſuivirent la conquête. Il s'établit depuis un ſyſtême d'oppreſſion dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inſpire.

CHAPITRE XX.

A quel état les Eſpagnols ont réduit les Péruviens.

LEs Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs poſſeſſions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laiſſa ſeulement en commun une partie des terres, qui, du temps des Incas, étoient conſacrées aux beſoins publics. Cette portion a été diminuée ſucceſſivement par les uſurpations des gens puiſſants, & ſur-tout des Moines. Les pro-

ductions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissements, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité, ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie, parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées; ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfants se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves; mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été bien difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la Couronne tomboient

ainſi la plupart dans la ſervitude, ceux qui avoient été réduits en commande au temps de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le fiſc, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut pouſſée ſi loin, qu'elle réveilla le gouvernement. Il a ſucceſſivement ſupprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en reſtoit plus en 1750. Cependant les Indiens que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a deſtinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux, qui ont péri au ſervice de ceux auxquels on les accordoit, & leur condition eſt auſſi miſérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppreſſion méthodique & légale qui porte ſur toute la nation, il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'eſt pas moins révoltée. Il eſt formellement défendu par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines ſouterreines; & il n'y a point de mineur, qui, avec du crédit ou des ſacrifices d'argent, ne puiſſe les y réduire. Ces malheureux ſont condamnés à payer 26 liv. 5 ſols de capitation, depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans, dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorſque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre, qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail ou en le laiſſant manquer du néceſſaire, en doit perdre un autre de ſon privilege; & il n'y a pas peut être deux exemples de cette légere punition, pour un crime qui ſe renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitants d'un village à tour de rôle, pour remplir les obligations impoſées à la

communauté : cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimer de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées : le plus fort méprise ces formalités, & rentre dans sa possession aussi-tôt que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Ils ne sement de maïs que ce qu'il leur en faut, & le cachent dans des cavernes écartées. Les chefs de famille ont seuls le secret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les Corrégidors, enfin, qui se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la Cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès criants, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre, & un Cacique du pays chargé de suivre leurs affaires, elle s'est trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux 13 sols, & le Cacique, 6 sols & demi, dans sa jurisdiction particuliere ; & voilà toute la réforme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à cette oppression.

La Religion n'a pas plus de force que les loix ; elle en a moins encore. Les Curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Il les font travailler sans les payer ;

ils les accablent de coups pour les ſujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux inſtructions, il en eſt puni ſur le champ; & les coups de bâton ſont la correction paternelle qu'infligent ces paſteurs. On n'oſe les aborder ſans quelques préſents. Ils ont laiſſé à leurs paroiſſiens celles de leurs anciennes ſuperſtitions qui ſont utiles à l'Égliſe, comme la coutume de porter beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Les Curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des Moines ſont de véritables exécutions militaires. C'eſt un brigandage autoriſé, preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le Chriſtianiſme odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'Égliſe comme à la corvée, en déteſtant les barbares étrangers qui entaſſent les jougs & les fardeaux ſur leurs corps & ſur leurs ames.

Ils ont généralement conſervé la Religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils ſont ſous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours ſolemnels où ils prennent leurs anciens habillements, où ils portent dans les rues les images du ſoleil & de la lune. Quelques-uns d'entr'eux repréſentent une tragédie dont le ſujet eſt la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre enſuite dans une eſpece de fureur. Il eſt rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque Eſpagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le maſſacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa; & les Prêtres qui le ſacrifierent ſeront à leur tour les victimes de tout le ſang qu'ils ont fait verſer ſur l'autel d'un Dieu de paix.

Les

Les Péruviens ſont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutiſſement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh! que pourroit aimer un peuple dont la Religion élevoit l'ame, & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire! Les richeſſes que leur pays leur a données, ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. Ils ont ſa même inſenſibilité pour les honneurs. Ils ſont ce que l'on veut, ſans chagrin ni préférence, Caciques ou *Mitayos*, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique. Ils ont perdu tous les reſſorts de l'ame. Celui de la crainte même eſt ſouvent ſans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils danſent, voilà tous leurs plaiſirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, diſent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

C'eſt la condition de preſque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds, où l'on ſubſiſte à peu de fraix, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre ſans poſſéder, ſe repoſe & mendie; on ne travaille ni pour le lendemain, ni pour ſa poſtérité. Le vice univerſel des mauvais gouvernements, & ils le ſont preſque tous, eſt dans le code légiſlatif ſur la propriété. Ou il faudroit dire qu'on n'en doit admettre aucune, ou il faut le plus grand équilibre poſſible dans cette balance ſociale. Mais de toutes les légiſlations, la plus deſtructive & la moins durable, eſt celle d'une nation compoſée de grands propriétaires oiſifs, & d'eſclaves pauvres & ſurchargés. Ce n'eſt bientôt qu'une fainéantiſe générale : cruautés, gi-

bers & tortures d'une part; haines, poisons & soulevements de l'autre; ruines & destructions des deux côtés, dépérissement & dissolution de la société.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y suppléer par l'achat d'une race étrangere; mais ce supplément imaginé par le raffinement de la barbarie Européenne, fut plus nuisible à l'Afrique, qu'utile aux pays des Incas. On n'en retire pas tout le profit qu'on s'étoit promis. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout temps sur les vices comme sur les vertus, sur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permission de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou de les éluder. Indépendamment des droits excessifs, mis sur l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangere, les faire arriver à travers des mers immenses, des climats mal-sains, soutenir la dépense de plusieurs débarquements & rembarquements. La nécessité plus forte que les obstacles, a cependant plus multiplié cette espece d'homme au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre, & voici pourquoi.

CHAPITRE XXI.

A quel point les Espagnols se sont multipliés au Pérou. Où, & comment ils ont formé leurs établissements. Quelles cultures & quelle industrie ils ont introduits dans l'Empire.

Au temps des premieres conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, les pays des Incas avoit une plus grande réputation de richesses que la Nouvelle-Espagne, & il en sortit en effet pendant long-temps beaucoup plus de trésors. La passion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'espoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils se fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat, la salubrité de l'air, la bonté des denrées les y attachoit. Le Mexique n'offroit pas les mêmes avantages, & ne permettoit pas d'espérer une aussi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cusco attira les conquérants en foule. Ils trouverent cette capitale bâtie sur un terrein fort irrégulier, & divisée en autant de quartiers qu'il y avoit de provinces dans l'Empire. Chacun des habitants pouvoit suivre les usages du pays de sa naissance, mais tout le monde étoit obligé de pratiquer le culte donné par le fondateur de la Monarchie. Aucun édifice n'avoit de la grandeur, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. La magnificence de ce

qu'on appelloit les palais du Souverain, des Princes de son sang, des Grands de son Empire, consistoit dans l'abondance des métaux prodigués pour leur ornement. On distinguoit sur-tout le temple du soleil, dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les Incas avoient éclairés & soumis.

Des Moines libertins & fainéants, ont prostitué ces riches métaux à d'autres superstitions; remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés destructeurs, les erreurs naturelles & analogues au génie des habitants, par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit humain & contraire à toute société. La même fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les Empires, les nations; qui jette successivement autour du globe, la lumiere des arts & des ténebres de l'ignorance; qui transplante les hommes & les opinions, comme les vents & les courants poussent les poissons & les herbes marines sur les côtes : la destinée a voulu que des Moines bisarrement fastueux, énervés à la fois par la paresse & par la volupté, dormissent insolemment sur les cendres des vertueux Incas, au milieu d'un Empire autrefois si fortuné sous ses législateurs. Une si triste révolution n'empêcha pas que les Péruviens, qui détestent en général le séjour des villes, parce qu'elles sont habitées par les Espagnols, ne se fixent volontiers à Cusco. Ils aiment encore à voir le lieu respectable d'où partoient les saintes loix, qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce souvenir leur inspire de la fierté; & on les trouve moins abrutis sur ce théâtre célebre, que dans le reste de leur Empire.

Sur une colline, au Nord de la capitale, étoit une ci-

tadelle que les Incas avoient fait bâtir avec beaucoup de ſoin, de temps, de travail & de dépenſe. Les Eſpagnols parlerent long-temps de ce monument de l'induſtrie Péruvienne, avec une admiration qui ſubjugua l'Europe entiere. On a vu les ruines de cette forterеſſe; le merveilleux a diſparu, & il n'eſt reſté que l'étonnement que doivent cauſer des maſſes énormes conduites d'aſſez loin, ſans le ſecours des leviers & des autres machines connues des peuples éclairés.

A quatre lieues de cette forteresſe, eſt une vallée délicieuſe, où les Incas & les Grands de l'Empire avoient leurs maiſons de campagne. Ce ſéjour enchanté conſerve ſi bien ſa réputation, que les plus riches habitants de Cuſco croyent qu'il manque quelque choſe à leur bonheur, lorſqu'ils ne peuvent s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la ſanté, & il eſt rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le ſoin de leur conſervation qui occupoit les Eſpagnols dans les premiers temps, ils n'eurens pas plutôt pillé les richeſſes immenſes accumulées à Cuſco depuis quatre ſiecles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534, ſous les ordres de Sébaſtien de Benalcazar, pour la ruine de Quito. Les autres villes ou bourgades de l'Empire furent parcourues avec le même eſprit de ravage; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérants qui ne ſe fixerent pas dans les établiſſements qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes ſur les côtes. Il n'y en avoit point. La ſtérilité du ſol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxil-

lo, Callao, Pisco, Arica, furent les rades que les Espagnols jugerent les plus convenables, pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités prospérerent en raison de leur position.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays, ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellents, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissants, n'attirerent pas un seul regard. Bientôt ils ne présenterent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. Le voyageur, conduit par le hasard ou la curiosité dans ces plaines désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule des établissements nouveaux. Quelques-uns se sont soutenus. Plusieurs sont tombés, & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu jusqu'alors que de maïs, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs li-

queurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du maïs trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie, est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-temps. Le grand inconvénient de cette boisson, qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur. Elle est rafraîchissante, elle est nourrissante, elle est apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens, de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérants ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui se multiplierent bientôt assez dans les sables de la côte, à Ica, à Pisco, à Nasca, à Moquequa, à Truxillo, pour fournir les vins & les eaux-de-vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huile fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit au point qu'il n'y en a pas dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge; enfin, on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturalisés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une subsis-

tance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou six; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé, & les levres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la machoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en-arriere qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime a grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs; ils sont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvements & les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur réproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mammelles, jamais plus de deux petits, & communément un seul qui suit la mere en naissant; son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit jusqu'à quinze, usé par le travail.

On employe les lamas, comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils marchent lentement, d'un pas grave & ferme, mais assuré; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravines, & gravissant des rochers où les hommes ne peuvent les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent; doux & flegmatiques, mesurés & prudents comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relevent avec la même attention, & marchent. Ils brouttent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés, ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler & de les frapper: ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne se défendent ni des pieds ni des dents; & dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espece succursale, plus petite, avec des jambes plus courtes, un musle plus ramassé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait, comme lui, à porter des fardeaux, plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à

l'homme, que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant, suffit à les nourrir, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas, il y en a d'une espece sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe, quelquefois de deux ou de trois cents. S'ils voyent un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, séjournent au dessus de la ligne de neige, craignant la chaleur des terres basses : vigoureux & nombreux dans les sierras, qui sont les hauteurs des Cordelieres; chétifs & rares dans les landes qui sont au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, les chasseurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espece sauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle est d'une couleur de rose seche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Les vigognes sont si timides que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent & les poussent dans des défilés à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de lin-

ge, sur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées & serrées l'une contre l'autre, se laissant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui, plus hardi, saute par-dessus les cordes, elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & sur-tout aux plus hautes Cordelieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe; mais ils y ont tous péri. Les Espagnols, sans penser que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces especes auroient peut-être réussi au pied des Alpes ou des Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'Etat que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas est bonne à manger, quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert aux Indiens de chaussure, aux Espagnols pour des harnois. Les guanacos peuvent aussi se manger; mais les vigognes ne sont recherchées que pour leur toison & pour les bézoards qu'elles produisent.

En général, la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens avant la conquête. Cusco en fabriquoit pour l'usage de la Cour, des tapisseries où l'on voyoit des fleurs, des oiseaux, des arbres assez bien imités. Elle servoit ailleurs à faire des mantes, qui couvroient une chemise

de coton. On les retroussoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraffes d'or & d'argent ; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux, ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton assez fine, & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avoient pour tout vêtement, qu'une ceinture tissue de filaments d'écorce d'arbre, qui couvroit dans les deux sexes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppression sous laquelle ils gémissoient ne leur permettoit pas de suivre leur ancienne industrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe, qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent, qui avoient échappé à la rapacité des conquérants eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque temps après, à cause du vuide qu'elles occasionnoient dans les exportations de la métropole. L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres & de payer leur tribut, fit consentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont perfectionnées autant qu'il étoit possible sous une tyrannie continuelle.

On fabrique à Cusco & sur son territoire, avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Ces ouvrages seroient plus multipliés, si l'esprit de destruction ne s'étoit porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, sert à faire des tapis, & d'assez beaux draps. Les toi-

ſons inférieures ſont employées en ſerges, en droguets, en toutes ſortes d'étoffes groſſieres.

(*) Les manufactures de luxe ſont établies à Arequipa, à Cuſco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaiſſelle pour les particuliers, d'argenterie pour les Egliſes. Tous ces ouvrages ſont groſſiérement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies, qui ſortent des mêmes atteliers. Il n'en eſt pas tout-à-fait ainſi des dentelles, qui, mêlées avec celles de l'Europe, ont aſſez d'éclat.

(*) Cependant les grandes manufactures ſont dans la province de Quito. On y fabrique une grande quantité de draps, de chapeaux, d'étamines, & des bayettes. Elle a dû cet avantage à la perte de ſes mines que leur médiocrité a fait abandonner, & au bas prix de ſes denrées qui ſont d'une abondance extrême. Indépendamment de ſa conſommation, ſon induſtrie lui produiſoit autrefois annuellement un million de piaſtres. Avec ces ſecours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de cultiver; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes; le ſavon qui ſe fait à Truxillo avec de la graiſſe des chevres qui s'y ſont extrêmement multipliées; le fer néceſſaire à ſon agriculture; tous les objets de luxe que lui fourniſſoit l'ancien monde. Ce commerce eſt diminué de plus de moitié. Dans tous les temps, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique ſous le nom de drap de Caſtille. Cette fantaiſie eſt devenue plus générale, depuis que les vaiſſeaux de regiſtre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'eſt trouvé inſenſiblement dans une miſere extrême.

Cette industrie est communément entre les mains des Religieuses : elles y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes métisses des villes, qui, avant de se marier, passent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartements, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer des figures sur du marbre trouvé à Cuença, ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différents ouvrages qui sortent presque tous de Cusco, servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessin n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne sont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellents modeles, on en auroit fait au moins de bon copistes. On porta à Rome sur la fin du dernier siecle, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos Lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, & quelque estime pour une des plus belles institutions qui ayent honoré l'espece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle qui embrasse toutes les nations & tous les âges, auront éprouvé d'autres sentiments. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder avec mépris, tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avarice. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être, s'ils vouloient se retracer souvent ce qu'elle a coûté de barbaries & de crimes.

CHAPITRE XXII.

Des mines du Pérou.

SAns connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On les employoit à différentes especes d'ornements. Indépendamment de ce que les torrents & le hasard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du sein de la terre. Leur orgueil, qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses, leur fit croire, sans doute, que dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, il n'y avoit rien qui méritât d'être conservé.

Cette indifférence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines même. Les conquérants en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funestes en dégoûterent ceux que la passion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'industrie élevoit, il en détruisoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel discrédit, que pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement se vit forcé de se réduire au vingtieme de leur produit, au-lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

(*) Les mines d'argent furent plus communes, plus éga-

(*) Les mines d'argent furent plus communes, plus égales

les & plus riches. Il y en eut même d'une espece singuliere qu'on a vu rarement ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les sables de grands morceaux de ce métal. Les embrasements souterreins, les volcans, les révolutions que l'Amérique a essuyées, & essuye encore, semblent indiquer les causes de la transposition des masses métalliques que l'on rencontre en plusieurs endroits de ce continent.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances. Telle fut en particulier celle d'Ucuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent presque massif, qui rendit d'abord plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée.

D'autres qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoiqu'égal à celui des premiers temps, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses

---

& plus riches; il y en eut même d'une espece singuliere qu'on n'a jamais vu ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les sables de grands morceaux de ce métal. La physique, qui ne pense pas qu'ils ayent pu s'y former, a eu recours aux tremblements de terre si ordinaires dans cette partie de l'Amérique, pour expliquer ce phénomene. Selon ses conjectures, les feux souterreins qui occasionnent ce grand accident dans la nature, ont assez d'activité pour fondre les métaux qui se rencontrent dans leurs foyers, & pour communiquer à la matiere liquéfiée une chaleur qui puisse durer long-temps. Les métaux ainsi fondus doivent nécessairement couler, & s'insinuant dans les plus grandes cavités de la terre, continuer à courir, jusqu'à ce que s'étant refroidis, ils se condensent & reprennent leur premiere consistance, conjointement avec les corps étrangers qu'ils ont rencontrés.

penses d'exploitation, devenues tous les jours plus considérables. Les mines de Quito, de Cusco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution que le temps réserve à beaucoup d'autres.

Il en est un grand nombre de très-riches dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrein, qui du sommet des Cordillieres, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événements plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient, qu'avec plus de soin & d'intelligence, on auroit pu souvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonstances. Un seul exemple suffira pour montrer que l'avarice des humains peut lutter contre celle de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ses trésors.

Joseph Salcedo avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit si abondante, qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du nouveau-monde, de travailler quelques jours pour leur compte, sans peser ni mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils se chargerent; & leur bienfaicteur, qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. Pendant qu'il étoit encore en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'associa

avec d'autres personnes opulentes, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans sa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution. Telle est, en particulier, celle de Potosi, découverte dans la même contrée où les Incas faisoient exploiter celle de Porco.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545 poursuivoit des chevreuils, saisit pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune, fut remarqué par son compatriote Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillerent; l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée. On en trouva un grand nombre dans le voisinage. Les principales sont dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du Nord au Sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la direction des mines les plus riches.

(*) Le bruit de ce qui se passoit au Potosi, ne tarda

(*) Cette premiere mine fut appellée la *découvreuse*, parce qu'elle fut l'occasion de toutes les richesses qui se découvrirent dans la suite. Bientôt après, on en trouva une seconde, à laquelle on donna le nom de mine de l'*étain*; ensuite une troisieme qui fut nommée *la riche*; & enfin une quatrieme qui fut

pas à se répandre ; & bientôt il se forma au bas de la montagne une ville composée de soixante mille Indiens, & de dix mille Espagnols. La stérilité du terroir ne retarda pas d'un instant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'industrie qui suit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à sa source. Il est prouvé qu'en 1738, il étoit sorti par an de ces mines 22, 338, 975 liv., sans compter ce qui n'avoit pas été enrégistré & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ces temps-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potosi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale, employent pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guancavelica.

Le mercure, dit un habile naturaliste, se trouve en deux états différents dans le sein de la terre ; ou il est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine, ou bien il se trouve combiné avec le soufre, & alors il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *cinnabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpellier sous les édifices de la ville

---

appellée *mendicta*. Il y en a beaucoup d'autres moins considérables. Les principales sont dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du Nord au Sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la direction des mines les plus riches.

même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe, que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *Alpes Juliæ*. Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits comme dans toutes les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer; il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante: c'est de ces souterreins que l'on tire le mercure. Quelques pierres en sont tellement remplies, que lorsqu'on les brise, cette substance en sort sous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve aussi dans une espece d'argille; quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes des souterreins, qu'un homme en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux, qui préferent ce mercure à l'autre: c'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la Pharmacie, & dans la Métallurgie, est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu, & y joindre un intermede. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. On tire cette derniere espece de

mercure, de Hongrie, d'Esclavonie, de Boheme, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie; sur-tout d'Almaden en Espagne, mine célebre du temps même des Romains, & qui partage depuis peu le service des colonies Espagnoles avec celle de Guancavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque, toutes les mines du mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celle de Guancavelica dont le Roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste, à soixante lieues de Lima. On voit dans ses abymes, des rues, des places, une chapelle où l'on célebre les mysteres de la Religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent continuellement.

La terre qui contient le vif-argent de cette mine est, selon l'opinion d'un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte, en cul de four un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui est plus propre à cette opération que toute autre matiere combustible, & que pour cette raison il est défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre, échauffe tellement le minéral concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée. Mais comme le chapiteau est exactement bouché, la fumée ne trouve d'issue que par un petit trou qui communique à une

suite de cucurbites de terre, rondes & emboîtées par le col les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & se condense par le moyen du peu d'eau qui est au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en ramasse moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient assez pour se casser, si l'on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs fraix la mine de Guancavelica. Ils sont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu, tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la provision que les besoins d'un an exigent, les travaux sont suspendus. Une partie du mercure se vend sur les lieux; le reste est envoyé dans les magasins Royaux de tout le Pérou, qui le distribuent au même prix qu'il est vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvrissent, est inexcusable dans le systême Espagnol. La Cour de Madrid mérite à ce sujet, les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un Ministere assez aveugle pour mettre des impôts sur les instruments de labourage.

La mine de Guancavelica, qui communique généralement des mouvements convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne sont guere moins malsaines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité insatiable, sont entassées toutes nues dans des abymes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce raffinement de cruauté, pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiete vigilance. S'il se trouve quelques malheu-

ceux qui ſurvivent long-temps à tant de barbaries, c'eſt l'uſage du coca qui les conſerve.

Le coca eſt un arbriſſeau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds; ſon fruit eſt diſpoſé en grappes. Il eſt rouge lorſqu'il commence à mûrir, & noir lorſqu'il a atteint ſa maturité. Sa feuille molle, d'un verd pâle, & aſſez ſemblable à celle du myrte, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambis*; elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur eſtomac; elle ſoutient leur courage. Si ceux qui ſont enterrés dans les mines en manquent, ils ceſſent de travailler, quelques moyens qu'on employe pour les y forcer. Auſſi leurs oppreſſeurs leur en fourniſſent-ils autant qu'ils veulent, en rabattant ſon prix ſur leur ſalaire journalier. Les environs de Cuſco fourniſſent le meilleur coca.

CHAPITRE XXIII.

Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'induſtrie, ſe répandent dans l'Empire par trois voies différentes. Les villes ſituées ſur la côte ſont approviſionnées par des bâtiments convenables à ces mers, toujours paiſibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, ſervent aux liaiſons qu'ont entr'elles pluſieurs provinces. La plus grande circulation ſe fait par le Guayaquil.

Sur les bords de ce fleuve, qui prend ſa ſource dans

les Cordillieres, les Espagnols bâtirent au temps de la conquête une ville assez considérable, à six lieues de la mer. Elle est protégée par trois forts nouvellement élevés, & défendus seulement par une garde bourgeoise. Ils sont composés de grosses pieces de bois, disposées en palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau, convient à l'humidité du sol. (*)

On lit dans les relations d'un Philosophe Espagnol, que sur cette côte, aussi-bien qu'à celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme, est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres; les uns le tuent, après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur, & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, &

(*) Le territoire de Guayaquil offre une laine singuliere. L'arbre appellé *ceibo* qui la produit, est haut & touffu; son tronc est droit, ses feuilles sont rondes & médiocres; elles environnent une petite fleur, dans laquelle se forme un cocon d'environ deux pouces de long sur un pouce de diametre. Dès que ce cocon est mûr & sec, il s'ouvre & laisse voir un flocon de laine un peu rouge, plus fine que le coton, & presqu'autant que la soie. Cette finesse a fait désespérer jusqu'ici de la filer, & on s'est borné à l'employer dans les couchers. Mille expériences toutes heureuses n'ont pas encore dissipé le préjugé où sont une infinité de gens, que cette laine est trop froide pour être saine.

l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille, & en le comprimant, lui font rendre une liqueur qui teint : on répete cette opération jusqu'à quatre fois en différents temps, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt, à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée; elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Outre cet objet de curiosité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'Empire, des bœufs, des mulets, du sel, du poisson salé; il fournit une grande abondance de cacao à l'Europe & au Mexique; mais peu au Pérou, où l'on préfere généralement l'herbe du Paraguay. C'est le chantier universel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la Métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit aussi riche en bois de construction & de mâture, soit pour la qualité, soit pour la quantité. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui seroient aisément fournis par le Chily & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus considérable encore, c'est l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt nécessaire & le lien de communication des montagnes du Pérou avec ses vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandises que ces pays échangent, passent par les mains de ses négociants. Les plus gros vaisseaux s'arrêtent au port de l'isle de Puna, placée à l'entrée du golfe; les au-

tres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies, qu'on y a attribués au mécontentement des negres, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques, n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois, où des inſectes dangereux & dégoûtants ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité, où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées, où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue, un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitants. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien, pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans les délices. Un goût qui eſt général dans l'Empire, conduit les plus opulents à Lima.

Cette capitale du Pérou, ſi renommée dans toutes les parties du monde, eſt ſituée à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuſe, environ à une égale diſtance de l'équateur & du tropique du Sud, comme pour réunir toutes les richeſſes & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vûe ſe promene d'un côté ſur un Océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues juſqu'aux Cordillieres. Le ſol de ſon territoire n'eſt qu'un amas de pierres à fuſil que la mer y a ſans doute entaſſées avec les ſiecles, mais couvertes d'un pied de terre que les eaux de ſource qu'on y trouve par-tout en creuſant, y ont amené des montagnes. En vain les Eſpagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer; la théorie du globe & ſa conſtruction phyſique, dépoſent

contre une opinion que d'ailleurs toutes les expériences démentent.

Des cannes à ſucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de ſel qui donnent au mouton un goût exquis, de menus grains deſtinés à élever des volailles qui ſont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les eſpeces, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poiſſonneuſe, acheve d'y rendre les vivres abondants à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuſe reſſource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un ſiecle, une ſi grande révolution, que les ſemences pourriſſoient ſans germer. Après quarante ans de ſtérilité, le laboureur voyant le ſol s'améliorer, voulut reprendre ſes anciens travaux. Le Chily qui, par un privilege excluſif, approviſionnoit Lima, s'oppoſa à la cultivation de ſon territoire; & la capitale de l'Eſpagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou, de revivre de ſon propre fonds.

Lima, fondé il y a plus de deux ſiecles, & bâti par les deſtructeurs du Pérou, a été renverſé en détail par onze tremblements de terre. Le douzieme, qui arriva le 28 Octobre 1746, engloutit en trois minutes, la ville, ſon port de Callao, tous les vaiſſeaux de la côte, avec quinze cents millions, dit-on, en argent, ſoit monnoyé, ſoit ouvré, ſoit en lingots. Les eſprits tombés depuis long-temps comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente ſecouſſe. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation, ont produit le travail & l'induſtrie. Lima, quoique moins riche, eſt actuellement plus agréable qu'en 1682, lorſque ſes portes offrirent à l'entrée du Duc de Palata, des rues pavées d'argent.

Elles ne sont aujourd'hui que bien alignées, avec des maisons agréables & des édifices publics, où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ses murs, ont été asservies & distribuées pour la commodité des citoyens, pour l'ornement des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Mais ces murs pechent par la solidité même de leurs fondements. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis ou jettés sur la superficie de la terre sans aucun ciment, qui cependant avoient résisté aux assauts & aux convulsions qui ont renversé les édifices profonds des Espagnols. Les naturels du pays, quand ils virent ouvrir des fondements & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit de ses dévastateurs; mais deux siecles de châtiments ne les ont pas corrigés. Le plaisir d'avoir des maisons commodes, ou la vanité d'en élever de spacieuses, l'emporte encore sur le danger d'en être écrasé.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le besoin des arts à Lima, n'y ont produit aucune heureuse révolution dans les mœurs. La superstition qui regne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans ses mains; l'un d'or, pour la nation usurpatrice & triomphante; l'autre de fer, pour ses habitants esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire, sont toutes les marques de Religion que les Moines exigent des Espagnols. C'est sur la forme & la couleur de ces especes de talismans, que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'es-

pérance de leur ſalut. L'habit religieux fait au dernier moment la ſécurité des riches malverſateurs : ils ſont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, il n'oſera deſcendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres repoſent près de l'autel, ils eſperent participer aux ſacrifices & aux prieres des Prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les eſclaves. D'après d'auſſi funeſtes préjugés, que ne ſe permet-on pas pour acquérir des richeſſes qui aſſurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniſer ſon nom, & la promeſſe d'une vie immortelle, tranſmettent à des Moines une fortune dont on ne ſauroit plus jouir; & les familles ſont fruſtrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le ſecret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainſi l'ordre des ſentiments, des idées & des choſes eſt renverſé; & des enfants de parents opulents ſont condamnés à une miſere forcée, par la pieuſe rapacité d'une foule de mendiants volontaires. Le François, le Hollandois, l'Anglois, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant; l'Eſpagnol traîne avec lui les ſiens dans tout l'univers : & telle eſt la manie de léguer à l'Egliſe, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au ſacerdoce, ou en relevent par des redevances. Le monachiſme a fait au Pérou ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Conſtantinople. Ici l'on attache ſa fortune à un *minaret* pour l'aſſurer à ſon héritier; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monaſtere, par la crainte d'être damné. Les moyens ſont un peu divers; mais à la longue, l'effet eſt le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'Egliſe eſt le gouffre où toute

la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves Asiatiques en présence de leur despote.

A juger des créoles d'après ces extravagances, on seroit tenté de les croire entiérement abrutis. On se tromperoit. Les habitants des vallées ont de la pénétration, & ceux des montagnes n'en manquent pas. Les uns & les autres s'estiment fort supérieurs aux Espagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *cavallos*, c'est-à-dire de bêtes.

Ils ont plus d'esprit que de courage. Mécontents du gouvernement, tous ces peuples lui sont également soumis. L'homme par-tout oublie son nombre & sa force. Là, on redoute jusqu'au nom des Officiers royaux, & quatre soldats envoyés par le Vice-Roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien, est le principe ou la suite de sa mollesse. Il est chez des courtisannes, ou il s'occupe dans sa maison à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. La plupart des habitants se marient derriere l'Eglise; c'est leur expression, qui signifie vivre dans le concubinage. Si les enfants issus de ce commerce sont avoués par leurs peres, ils héritent, & leur naissance n'en garde aucune tache. Les Evêques anathématisent tous les ans à Pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites. Mais que peuvent ces vaines foudres contre l'amour, autorisé par l'usage, la tolérance ou l'exemple des Ecclésiastiques du second ordre, & le climat qui lutte sans cesse, & l'emporte à la fin, sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La

plupart, ſur-tout celle de Lima, ont des yeux brillants de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien priſe qui ſemble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'eſt la petiteſſe d'un joli pied, qu'on leur façonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui joint à l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure, qui pourroit ſervir de voile à la pudeur, tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre. Les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter le reſte autour de leurs épaules en forme de cercles, ſans boucles ni friſure. Elles ſont ſi jalouſes de leur conſerver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent pas le moindre ornement. Les perles, les diamants ſont réſervés pour les pendants d'oreilles, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or ſuſpendue au milieu du ſein, par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme ſans titre & ſans nobleſſe ne ſort guere dans toute ſa parure, qu'elle n'étale en pierreries la valeur de cent à cent cinquante mille livres : encore eſt-il du bel air d'affecter de l'indifférence pour ces miſeres-là. Il faut en perdre ou en laiſſer tomber, ſans y prendre garde ; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui ſéduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'eſt un habillement qui, laiſſant à découvert le ſein & les épaules, ne deſcend qu'à mi-jambe. De-là juſqu'à la cheville du pied tombe une dentelle, au travers

de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout est surchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public sans être accompagnée de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtresse.

Ces Dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre; elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il se vend pour quinze ou vingt mille francs de fleurs, les Dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix, & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ces délices qu'au Pérou? c'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs celui de la musique qu'elles portent jusqu'à la passion. De toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix & d'instruments. Les bals sont fréquents. On y danse avec une légéreté surprenante; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, & sur-tout aux inflexions du corps : images des vrais mouvements de la volupté, comme l'expression du visage est le véritable accompagnement de la danse. Si les

bras

bras aident à l'attitude, à l'ensemble, le corps exprime mieux le plaisir. Dans les pays où les sensations sont les plus vives, la danse agitera plus les pieds & le corps que les bras.

Tels sont les plaisirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choses qui relevent & conservent leurs agréments, elles ont un usage auquel on a desiré qu'elles voulussent renoncer; c'est le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long sur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc, d'où le tabac sort par degrés à mesure qu'on en use. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un instant (*).

Cette mastication est sur-tout d'usage dans les lieux d'assemblée, où les femmes reçoivent compagnie. C'est une chambre de parade, où regne d'un côté tout le long du mur, une estrade d'un demi-pied de haut sur cinq ou six pieds de large : c'est-là que nonchalamment assises, & les jambes croisées sur des tapis & des carreaux superbes, elles passent les journées entieres sans changer de posture, même pour manger; on les sert sur des petites tables placées devant elles pour les ouvrages dont elles s'amusent. Les hommes qu'elles admettent à leur conversation

(*) Cette pratique inconnue à Mexico, situé dans le fond des terres sous un ciel humide aux pieds des montagnes, est nécessaire à Lima, pays voisin de la mer, où le sel corrosif d'un air chaud, sec & sans pluie agit sur les dents & les gencives. L'usage du tabac, dont le sel sulphureux provoque une salivation modérée, continuelle, est vraisemblablement utile pour empêcher la déformation de la bouche. Ainsi le *limpion* n'est pas une dépravation de goût au Pérou, comme le croyent trop communément ceux à qui la nature a refusé l'esprit d'observation.

s'asseyent sur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fieres ; & bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitarre, ou chantent & dansent quand on les en prie.

Leurs maris ne sont pas ceux qui ont le plus à se louer de leur complaisance. Comme la plupart des citoyens considérables de Lima se livrent à des courtisannes, les riches héritieres se réservent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire dont elles sont jalouses, & elles seront constamment fidelles. Tant la vertu se joint à une certaine fierté ?

Les mœurs des métis, des mulâtres libres, qui forment la plus grande population de Lima, & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guere des mœurs des Espagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné, & de se reposer une partie de la journée, rend leur industrie plus chere qu'elle ne devroit l'être. Il faut que le temps qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & fournissent à leur luxe, ordinairement porté fort loin. Leurs femmes en particulier, se piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne sortent jamais qu'en voiture, & copient les Dames du plus haut rang jusque dans leur chaussure. Elles se pressent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle, rarement corrigée par l'éducation. Quoiqu'elles portent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent

encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la société ne sont guere poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols, dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y employent sont immenses. Il n'y a pas, à la vérité, plus de dix ou douze maisons dont le fonds excede deux millions; mais celles d'un million sont communes, & celles de cinq cents mille livres beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les Eglises, empêchent les fortunes des créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie, on peut s'enrichir fort vîte. Les négociants qui ont besoin de secours, sont sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérants du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats, & par les seuls revenus de leurs biens-fonds, la plupart ne se sont soutenues qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie, si digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puissance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur noblesse; & sur ce point unique, elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'interieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou ne cessent de faire, soit entr'elles, soit avec le Mexique & le Chily, soit avec la Métropole.

CHAPITRE XXIV.

Communication du Pérou avec l'Europe.

LE détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette derniere liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asyle dans les événements malheureux; d'autres considérations, peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa premiere place. Son port, nommé Périco, est très-sûr. Il est formé par un archipel de quarante-huit petites isles, & peut contenir les plus nombreuses flottes.

La place, peu de temps après sa fondation, devint la capitale du Royaume de Terre-Ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le composoient, donnerent d'abord quelques espérances. Cette prospérité s'évanouit comme un éclair. Les sauvages du Darien recouvrerent leur indépendance; & les mines des deux autres provinces ne se trouverent ni assez abondantes, ni d'assez bon aloi, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou six bourgades, où l'on voit quelques Européens tout nuds, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on est parvenu à fixer, forment tout cet

Etat, que les Espagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de Royaume. Il est généralement stérile, malsain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche se fait dans les isles du golfe. La plupart des habitants y employent ceux de leurs negres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer pour y chercher des perles, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage. (*)

Chaque negre doit rendre un nombre fixe d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entiérement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation commune, lui appartient incontestablement : il peut le vendre à qui bon lui semble : mais pour l'ordinaire, il le cede à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux isles où se trouvent les perles que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire son nom de sa figure, les enveloppe, les roule sous son corps, & les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard : aussi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque

(*) Ces esclaves, après avoir mis autour de leur corps une corde attachée à une chaloupe, & s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aisément, plongent dans la mer. Arrivés au fond, ils arrachent des huîtres qu'ils mettent sous leurs bras, qu'ils tiennent dans leurs mains, ou même dans la bouche. Suivant leur capacité, ils replongent de nouveau : cet exercice violent, continue jusqu'à l'épuisement des forces ou du courage des plongeurs.

avec précaution, le blesse, & le met en fuite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe. Depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamants en a fait tomber ou prodigieusement diminuer l'usage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles sont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-temps, d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Incas, destinées pour l'ancien monde. Ces richesses arrivées par une flottille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet, les autres par le châgre à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre de Dios. Elle est disposée en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des forts que l'Amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises; mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires, ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-Belo est si connue,

qu'on a surnommé cette ville le tombeau des Espagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions, qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726, n'auroient pas eu la force de regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitants eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, & ont tous un tempérament foible. Il est comme honteux d'être réduit à y demeurer. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siecle, aucune femme n'avoit osé y accoucher. Elle auroit cru vouer ses enfants, se vouer elle-même à une mort certaine. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du nouveau monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto Belo; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on seroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée. Les plantes transplantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il seroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les causes, & peut-être impossible d'en indiquer le remede.

Ces inconvénients n'empêcherent pas que Porto-Belo ne devînt d'abord le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du nouveau monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne, & con-

nus sous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces, régloient à bord de l'Amiral le prix des marchandises, sous les yeux du Commandant de l'escadre & du Président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinseque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agents consistoit à si bien former leurs combinaisons, que la cargaison apportée d'Europe, absorbât tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négociants Espagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négociants Péruviens, de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les négociations commençoient. Elles n'étoient ni longues, ni difficiles. La franchise la plus noble en étoit la base. Les échanges se faisoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses de piastres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Cette confiance réciproque ne fut jamais trompée. Il se trouva plus d'une fois des sacs d'or mêlés parmi des sacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés sur les factures. Tout étoit exactement restitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe, que toutes les piastres reçues à la derniere foire, avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut sup-

portée par les commerçants Espagnols; mais comme le trésorier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tenoit réguliérement. On voit, par des actes de 1695, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 Août 1628, jusqu'au 3 Juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, avec cent millions & plus, en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septieme siecle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui, jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama en 1670, par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des suites encore plus funestes. Le Pérou, qui y envoyoit ses fonds d'avance, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les suites de ce changement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Espagne. Les Écossois porterent en 1698, dans le golfe de Darien, douze cents hommes de débarquement. Leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communi-

cation de Carthagene avec Porto-Belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du nouveau monde.

Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV, qui offrit à la Cour de Madrid une flotte pour le faire échouer : aux Hollandois, qui craignoient avec raison que la nouvelle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en possession dans ces parages : à l'Espagne, qui menaça de confisquer les effets des sujets de la Grande-Bretagne, qui négocioient dans ses Royaumes. Il blessa sur-tout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations usées, pour aller se fixer sur un territoire abondant en or; & que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espece de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle, détermina le Roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus à toutes ses possessions du nouveau monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naissante dont la ruine devoit assurer la tranquillité publique. Ainsi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur ne paroissoit pas éloignée, & devoit être un jour très-considérable.

On eut à peine le loisir de se réjouir de cet heureux hasard. L'élévation d'un Prince François sur le Trône de Charles-Quint, alluma une guerre générale; & dès les premieres hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo, fut alors tout-à-fait interrom-

pue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, qui faisoit espérer la fin du désordre, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, se vit réduit à retirer le traité de l'Assiento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient depuis 1702, sans grand avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud, qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au Roi d'Espagne 160 livres par tête de negre. Elle n'étoit obligée d'en donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au-dessus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au-delà de ce qui étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, sur des bâtiments de cent cinquante tonneaux, dans la mer du Nord, des habits, des médicaments, des provisions, des agrêts pour ses esclaves, ses facteurs & ses navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandises aux vaisseaux Espagnols, qui en auroient besoin pour leur retour.

A cause de l'éloignement, la compagnie étoit autorisée à bâtir des maisons sur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voisinage de ses comptoirs, à les faire cultiver par des negres ou par des naturels du pays; c'est-à-dire, à s'emparer, par le moyen de cet entrepôt, de tout le commerce du Chily & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de freter à Panama & dans tous les

autres ports de cette côte, des bâtiments de quatre cents tonneaux, pour transporter ses negres sur toutes les côtes du Pérou, & de les équiper à son gré, d'en nommer les Officiers, de rapporter le produit de ses ventes en denrées, en or, en argent, sans être assujettie à aucun droit d'entrée ou de sortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-Belo, & faire passer de-là à Panama, tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces sacrifices dussent coûter beaucoup à l'Espagne, l'Angleterre, qui savoit profiter de sa supériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la foire de Porto-Belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au-lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre ou cinq bâtiments qui le suivoient, fournissoient à ses besoins, & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient vendues. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoient dans les ports où ils portoient des negres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-temps ce commerce, & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus que de passage aux negres qui sont portés dans la mer du Sud, & à quelques autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

On fait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte fon nom, & qui fépare l'extrémité de l'Amérique méridionale de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-temps le feul paſſage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le firent prefque oublier. La hardieſſe du célebre navigateur Drake, qui porta par cette voie le ravage fur les côtes du Pérou, détermina les Efpagnols à former, en 1582, au détroit de Magellan, un établiſſement deſtiné à devenir la clef de cette partie du nouveau monde. La nouvelle colonie périt toute entiere, faute de vivres. Trois ans après, il n'y reſtoit que Fernando Gomez, que le corfaire Anglois Thomas Cawendish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan ceſſa bientôt d'être la route des pirates, que leur avidité conduifoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la fuite le chemin que fuivirent les ennemis de l'Efpagne, qui vouloient paſſer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaiſſeaux François, durant la guerre qui bouleverfa l'Europe au commencement du fiecle. L'impoſſibilité où fe trouvoit Philippe V d'approvifionner lui-même fes colonies, enhardit les fujets de fon aïeul à aller au Pérou. Le befoin où l'on y étoit de toutes chofes fit recevoir les François avec joie; & ils gagnerent dans les premiers temps jufqu'à huit cents pour cent. Ces profits énormes ne fe foutinrent pas. La concurrence à la fin fut fi confidérable, les marchandifes tomberent dans un tel aviliſſement, qu'il fut impoſſible de les

vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir; & ces négociants étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la Cour de Madrid prit en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du Sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740, avec une utilité médiocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Assiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les suites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit; & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé dix-sept millions. Il n'y a même rien eu dans cette somme pour le gouvernement; parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissements, les frais d'administration ont tout absorbé.

CHAPITRE XXV.

Notions générales sur la nouvelle Grenade, qui a été détachée du Pérou.

Les affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-Royauté de la nouvelle-Grenade, qui est un démembrement de celle

du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend fur la mer du Sud, depuis Panama jufqu'au golfe de Guayaquil; fur la mer du Nord, depuis le Mexique jufqu'à l'Orenoque, & elle s'enfonce fi avant dans les terres, qu'elle embraffe un terrein immenfe.

Les nombreufes provinces qui forment ce grand gouvernement, font couvertes de forêts immenfes, féparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vaftes contrées ne font pas entiérement foumifes. On y voit par-tout des fauvages qui n'ont de paffion que celle de furprendre & de maffacrer des Efpagnols. Ceux même d'entre les Indiens qui ont été forcés de fubir le joug, ont voué à leurs tyrans la haine la plus implacable. Leur foin le plus cher eft de perpétuer cette animofité dans leur famille. Ils rappellent fans ceffe à leurs enfants les calamités qui marquerent les premiers pas des deftructeurs du nouveau monde, & l'efprit fanguinaire qui n'a jamais ceffé d'animer leurs fucceffeurs.

Au temps de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreufes, la plupart errantes, prefque toutes féroces & pareffeufes. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voifins. Loin des grandes rivieres, on faifoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues fans trouver une cabane. Depuis l'invafion, cette foible population n'a guere diminué, parce qu'il ne s'eft point établi de culture meurtriere, & que les peuples foumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre chofe d'eux que le tribut qu'on leur a impofé. Les uns le payent en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrents ou les rivieres. Il y en a même qui rempliffent cette efpece d'obligation avec

les bénéfices qu'ils font fur quelques marchandifes d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été affujettis.

CHAPITRE XXVI.

Notions fur le pays de Quito.

LE pays de Quito, qui a été incorporé à ce qu'on appelle le nouveau-Royaume, en eft la partie la plus connue & la plus agréable. Rien en particulier, ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des Cordillieres. (*)

Au centre de la Zone Torride, fous l'équateur même, on jouit fans ceffe de tous les charmes du printemps. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, font trouver mille délices dans un pays que le foleil embraffe d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des Zones Tempérées, où le changement des faifons occafionne des fenfations trop oppofées, pour n'être pas fâcheufes

---

(*) A l'extrémité de ces immenfes contrées qui ne font ni ne peuvent être pour la plupart fort abondantes en productions précieufes, eft le vafte pays de Quito qui faifoit autrefois une partie très-confidérable de l'Empire des Incas. Sa fituation l'a fait incorporer à ce que les Efpagnols appellent le nouveau-Royaume. L'efpace le mieux peuplé de cette agréable province eft celui que laiffent entr'elles les deux Cordillieres, ces montagnes devenues fi célebres dans l'hiftoire des fciences, depuis qu'elles ont fervi, pour ainfi dire, d'échelles & de théâtre pour obferver la terre, pour mefurer & déterminer fa figure.

cheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre, un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil; l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphere; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses, & toujours couvertes de neiges; des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'Univers entier n'offriroit point de séjour plus agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par quelques inconvénients. (*)

A une ou deux heures après-midi, temps où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Alors tout luit, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas horrible. Il s'y joint de temps en temps d'affreux tremblements. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constants quinze jours de suite; & alors la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse produit des maladies dangereuses.

Mais hormis ces contre-temps, qui sont fort rares, le climat de Quito est un des plus sains. L'air y est généralement si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoû-

---

(*) L'univers entier n'offriroit point de séjour aussi agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoit balancés par des inconvénients, dans un pays où la terre sur son centre de gravité, semble participer également aux torrents de bien &.de mal que la nature verse sur les humains.

tants qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui on hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

La fertilité du terroir répond à la douceur du climat. L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se desseche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies est à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours naissante. On voit d'un seul coup-d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérisser d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir; dans l'enceinte d'un même champ ou du même horison. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du maïs, du sucre, des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oisiveté & dans les plus grands désordres, la province entiere, sur-tout la capitale.

Quito, conquis par les Espagnols en 1534, & bâti sur

le penchant de la célebre montagne de Pitchincha dans les Cordillieres, peut avoir cinquante mille habitants, livrés la plupart à une débauche honteuſe & habituelle. Quoique ces mœurs ſoient aſſez communes dans toutes les colonies Eſpagnoles, elles n'ont été pouſſées nulle part à cet excès de corruption. Entre les paſſions qui y ont franchi toutes les bornes, le jeu a toujours cauſé les plus grands ravages. (*)

Quoique la loi défende de porter des poignards, il eſt rare que les métis, les negres libres ou eſclaves, n'en ſoient pas armés. Auſſi toutes les ſemaines, preſque tous les jours ſont marqués par des aſſaſſinats. L'abus des aſyles qui aſſure l'impunité à ces horreurs, eſt la principale cauſe du déſordre. Il faut eſpérer que l'excès du mal fera ſentir la néceſſité du remede.

La métropole ne ceſſe d'accuſer cette dépravation de mœurs d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on ouvrit au temps de la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes ſucceſſivement. La province

---

(*) Le jeu remplit les intervalles. Cette paſſion eſt ſi générale, que les perſonnes les plus conſidérables y ruinent leurs affaires; que ceux d'un moindre rang y perdent leurs habits, & les habits même de leurs femmes. L'ivrognerie, dont on ne ſoupçonneroit pas une nation naturellement ſi ſobre, comble la meſure du déſordre. Les fortunes n'étoient pas aſſez conſidérables pour permettre les excès du vin qui vient de fort loin; on ſe livre avec fureur au maté, liqueur compoſée de l'herbe du Paraguay, de ſucre, de citrons & de fleurs odoriférentes. On joint avec profuſion à cette boiſſon, l'eau-de-vie de ſucre qui eſt fort commune. Les plus pauvres métis, les Indiens, le peu qu'il y a de noirs dans un pays ſi éloigné des mers, noyent leur raiſon dans le chica.

pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès qu'elle est mieux peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellents vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin, & à très-grands frais. Alors cette contrée, autrefois si opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & ceux qu'on y envoye d'Europe pour le gouverner, trouvent ces reproches mal fondés. Ils pensent généralement que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant pour peu qu'on veuille se rappeller la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richesses, qui, sans aucun travail de sa part, ne lui a coûté que le sang de ceux qui le possédoient, on présumera qu'il n'y a qu'une entiere impossibilité fondée sur l'expérience, qui puisse déterminer cette nation à se refuser à son penchant naturel, & aux pressantes sollicitations de la métropole.

La province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Indépendamment de ce qui s'en consomme dans son sein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-temps, pour cinq ou six millions de livres. Avec ce secours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de son sol; le poisson sec & salé qui lui venoit

des côtes; le savon qui se fait à Truxillo, avec la graisse des chevres qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer nécessaire aux travaux de son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les temps, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue générale, depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'est trouvé réduit à une misere excessive.

Le pays ne sortira pas de cet état de langueur par ses liaisons avec l'Espagne, à laquelle il ne fournit que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede, a rarement plus de deux toises & demi de haut; son tronc & ses branches sont d'une grosseur proportionnée : il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & se reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa seule partie précieuse, c'est son écorce, à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses savantes faites en Angleterre, & des expériences répétées, ayent démontré que la plus mince avoit plus de vertu.

On a cru long-temps que l'arbre du quinquina ne se trouvoit que sur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546, par le Capitaine Alonso de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues au Sud de cette place sur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négociants cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient

venoit de ce lieu renommé. Ce remede a été trouvé dans les derniers temps aux environs de Riobamba, de Cuença, & dans quelques autres campagnes, toutes de la province de Quito.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jésuites qui l'y avoient porté, le distribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, Médecin d'une Vice-Reine du Pérou, qui en avoit ressenti les salutaires effets, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, qui se soutint jusqu'à ce que les habitants de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conséquent son prix. Les mesures que prit la Cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser un jour entier dans l'eau, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols, leurs tyrans, un remede si salutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir, qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures. Jussieu, Botaniste François, leur ouvrit les yeux il y a environ trente ans. Il leur apprit à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes; & les accoutuma à re-

courir, comme nous, à sa vertu spécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été aussi docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, semblable en tout à celle de la Nouvelle-Espagne. Elle est employée dans les manufactures de Loxa & de Cuença; ce qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Quito, où l'on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais sortir de leur inaction pour suivre ce genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira si l'on veut du produit de la cannelle.

Vers le côté oriental des Cordillieres, sont situés le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole; & la seconde a cessé de l'être, depuis que le soulevement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y avoit ouvertes. L'une & l'autre produisent de la cannelle, qui est d'un usage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, si on vouloit donner à sa culture les soins nécessaires.

CHAPITRE XXVII.

Notions sur le Popayan & le Choco.

En attendant que la province de Quito ouvre les yeux sur ses avantages naturels, les richesses de la Nouvelle-Grenade sont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition; mais les découvertes importantes leur donnerent bientôt un prix. On trouva des mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est ni chere, ni difficile, ni dangereuse. (*)

Le minerai est répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier : ce mélange est porté dans un grand réservoir, où il est broyé jusqu'à ce que les parties les plus légeres soient sorties du réservoir par un conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le métal qui sont restés au fond, & les mettent dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer

---

(*) Dans la plupart des mines, le minerai se trouve enveloppé de tant d'autres matieres métalliques, qu'il faut employer le mercure pour faire la séparation. Il en est où l'or est incrusté dans des pierres si dures, que l'enclume & la calcination ne peuvent les briser qu'avec des dépenses extraordinaires; on est réduit à la nécessité de les abandonner. Dans quelques-unes, l'or est si bien mêlé avec le tombac, qu'il est impossible de les séparer.

les matieres les plus légeres des plus pesantes. Enfin, il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération se répete dans un second & troisieme réservoirs, placés au-dessous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils sont le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés sans risque de leur vie, on les préfere à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & sur-tout moins de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Choco, est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une certaine portion d'or; ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils trouvent les jours consacrés à la Religion & au repos, où ils sont les maîtres de leur loisir, mais sous la condition de pourvoir pendant ces fêtes à leur nourriture. Cette convention met les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Alors ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

CHAPITRE XXVIII.

Notions sur Santa-Fé.

LE fruit de son industrie est porté à Santa-Fé de Bogota, bâti en 1536 par Gonsalve Ximenès de Quesada, dans un lieu où il étoit monté de la mer du Nord par la riviere de la Magdelaine, au même temps précisément que Sébastien de Benalcazar y descendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérants, de grands démêlés qui se terminerent à l'avantage de Quesada. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau Royaume de Grenade, où se formerent successivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins considérables.

Cette colonie dut son premier éclat à l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le crystal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'est pour cela qu'on les a nommées orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'est vu dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Il passe aujourd'hui pour constant que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierreries, que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouveau-monde.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérants du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briserent sous des enclumes,

dans la persuasion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas se casser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas avoient tiré tant de trésors. Les montagnes de la Nouvelle-Grenade remplirent enfin le vuide : elles fournirent une grande quantité d'émeraudes qui furent portées en Europe, d'où elles se répandirent dans le monde entier.

Les Historiens Espagnols parlent avec enthousiasme des émeraudes & des métaux que fournissoit dans les premiers temps cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des sommes qui étonnent les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité avoit seulement approché des fables qu'on a débitées, les colons se feroient multipliés en proportion des richesses comme il est arrivé dans tous les établissements dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & l'on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Quoi qu'il en soit, ces contrées qu'on suppose avoir été autrefois si renommées, sont tombées dans l'obscurité la plus profonde : si Santa-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ses productions, qui se réduisent à un peu de tabac de médiocre qualité, qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagene, à un petit nombre d'émeraudes, & quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore, est une suite du bonheur qu'il a d'être le siege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles sont portées à dos de mulet l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la riviere de la Magdelaine, dans des bâtiments légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier siecle, & qui conduit jusqu'à Carthagene. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le fleuve jusqu'à trois journées de cette ville célebre, où l'on se rend par terre.

CHAPITRE XXIX.

Notions sur Carthagene.

LE lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene, fut découvert en 1502 par Bastidas, qui s'y seroit établi s'il n'avoit été repoussé par les sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation, qui suivirent ses traces, éprouverent la même résistance. Héredia parut enfin en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville.

La prospérité de cet établissement y attira, en 1544, des corsaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célebre Drake. Pointis le prit, & le rançonna en 1697. L'Amiral Vernon se vit réduit, en 1741, à en lever le siege, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagene subsiste avec

éclat dans une presqu'isle de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En temps de paix, ces ouvrages sont gardés par une garnison de six à sept cents hommes. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du nouveau monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixieme partie de cette population; les negres, les Indiens, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagene, que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement une foule d'aventuriers sans emploi, sans biens, sans recommandation. Dans un pays où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une Eglise. Si le chagrin d'un si triste état leur cause quelque maladie grave, ils sont communément secourus par des negresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail; ce que la paresse orgueilleuse des habitants regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence est, en effet, poussée si loin, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement, & pour peu de temps.

Le climat a paru, à deux célebres Espagnols, un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & continuelles à Carthagene. Les torrents d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de Mai jusqu'en Novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré dans la saison seche par les vents du Nord-Est. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitants la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvements se ressentent de la mollesse du climat, qui relâche sensiblement leurs fibres. On s'en apperçoit jusques dans leurs paroles, toujours prononcées lentement & à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent ensuite l'une & l'autre, dans des sueurs qui ne sont jamais interrompues.

Cet état est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes, parce qu'elles se sont refroidies, à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il se déclare par un vomissement accompagné d'un si violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers temps, ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagene après une longue absence, l'on n'a rien à craindre.

Cette ville & son territoire présentent le spectacle d'une lepre hideuse, qui attaque indifféremment les nationaux & les étrangers. Les physiciens qui ont voulu attribuer

cette calamité à la chair de porc, n'ont pas fait attention que la maladie n'est pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital à la campagne. Tous ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si sage, est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par les dangers de la communication, permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrein qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si vivement au plaisir, dont l'attrait est le plus impétueux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs remedes, & se reproduisent l'une par l'autre. Le désagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le sang, se perpétuer dans les enfants, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Espagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve, qui vraisemblablement auroit du succès. Il est des peuples en Afrique situés à peu-près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur désagréable, mais elle a la propriété salutaire

de boucher les pores de la peau, & d'arrêter les sueurs que la chaleur du climat rendroit excessives, sur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appésantit sur ces contrées. Qu'on essaye une méthode à-peu-près semblable à Carthagene; peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lepre? On sait que ceux qui en sont attaqués ne transpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuse. S'écarteroit-on des principes d'une saine physique, en l'attribuant à une transpiration trop abondante, qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions? Une huile, une graisse propres à diminuer cette transpiration extrême, à en empêcher en même-temps la suppression totale, ne sont-ce pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons?

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvénients, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagene, à cause de son port, l'un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que sur la riviere la plus tranquille. Le seul canal de Bocachique y conduisoit autrefois. Il étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer à la fois qu'un vaisseau, canonné de près par les batteries croisées des forts établis sur ses deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce passage, il fut fermé par les Espagnols. On rouvrit un ancien canal, disposé de façon qu'il ne sera pas facile aux escadres ennemies de le forcer. C'est par-là que tous les bâtiments entrent aujourd'hui dans le port.

Du temps que le commerce du Pérou se faisoit par la voie des galions, ces vaisseaux se rendoient à Carthagene avant

avant d'aller à Porto-Belo, & y repaſſoient à leur retour. Au premier voyage, ils dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au ſecond. Cet arrangement bleſſa les negocians de Lima, qui prétendirent que lorſqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approviſionné des mêmes choſes qu'ils avoient été chercher fort loin. Ils demanderent, & ils obtinrent, que Carthagene ne fût pourvu qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito, étoient réduites par cette contrainte, ou à tirer à grands frais & avec de grands riſques leurs beſoins de la foire même, ou à ſe contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette diſpoſition qui dura pluſieurs années, les aigrit exceſſivement. On imagina en 1730, un tempérament qui parut propre à concilier les eſprits. Il fut arrêté que les choſes ſeroient rétablies ſur l'ancien pied; mais qu'à l'arrivée des galions, le commerce des marchandiſes d'Europe ceſſeroit entre les deux vice-Royautés. L'Eſpagne n'étoit pas encore aſſez avancée dans la connoiſſance de l'économie politique, pour ſentir à quel point un pareil réglement bleſſoit la raiſon & ſes intérêts.

La ſuppreſſion des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaiſſeaux qui ſe rendent ſucceſſivement à Carthagene, pour l'approviſionnement de la Nouvelle-Grenade, n'en rapportent pas annuellement au-delà de cinq millions. Ceux qui ſont inſtruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la ſeule qui exiſte dans le pays depuis la ſuppreſſion de celle de Popayan, & qui ne peuvent ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut beaucoup que tout l'or qui ſort des mines n'y ſoit fabriqué, ſeront étonnés de la modicité de ces retours. Leur

surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude. La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du Choco s'écoulent principalement par la riviere d'Atrato qui se jette dans le golfe de Darien, & celles de Popayan par les différentes embouchures de la Magdelaine qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réussira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un systême plus raisonnable ne retiendroit pas seulement dans ses mains les trésors qui lui échappent; il donneroit encore une nouvelle valeur aux seules terres de la vice-Royauté qui soient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

CHAPITRE XXX.

Notions sur les contrées situées entre la riviere de la Magdelaine & l'Orénoque.

ENtre la riviere de la Magdelaine & le fleuve Orénoque, est une longue suite de côtes qui occupent un espace immense. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Cosa, & Améric Vespuce, qui aborderent avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les établissements que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne se formerent pas avec autant de facilité que ceux des isles. Les sauvages, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, opposerent de la résistance, quelquefois même une résistance assez opiniâtre. Enfin, ces petites nations

isolées, qui, par caractere ou par leur état de guerre, avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de se soumettre.

On bâtit alors un assez grand nombre de petites villes, dont les plus connues ont été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considérable dans les premiers temps : mais ce succès ne fut que passager, soit qu'elles ne fussent pas abondantes ; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissements qui manquoient de mines, les Espagnols, altérés d'or & de sang, alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivieres, pour en former divers ornements. Enfin, la derniere ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves, pour les transporter aux isles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Casas. En 1519, il proposa pour cette côte une colonie, où personne ne pourroit s'établir que de son aveu. Ses colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue si odieuse. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur, & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il assuroit qu'avec ces especes de Chevaliers, & avec des Missionnaires formés de sa main, il réussiroit sans guerre, sans violence, sans esclavage, à apprivoiser les sauvages, à les civiliser, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition se bornoit à obtenir, pour ses dépenses, le douzieme de

ce que le gouvernement retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité, pour n'être pas rejetté. Les ambitieux qui gouvernent les Etats & les peuples, les consomment comme une denrée, & traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Charles-Quint engagea la province de Venezuela, située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velsers. Ces riches négociants d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cents quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité surpasserent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le nouveau-monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scenes d'horreur qu'avoient données les Allemands, furent renouvellées par Carvajal, qui fut chargé du gouvernement de ce pays infortuné. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaud; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit si entiere, qu'on transporta d'Afrique, en 1550, un grand nombre de negres, sur lesquels on fondoit l'espoir d'une prospérité sans bornes. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté, qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rébellion pour massacrer tous les mâles; & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres des negres, des Espagnols, des Indiens & des Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli, où sont aussi res-

tées les provinces voisines de l'Orénoque & de la Magdelaine, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol dussent solliciter la métropole à en tirer plusieurs productions, la plupart fort riches. Il n'y a que le centre de cette côte prodigieuse qui s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine, qu'on seme de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs, suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches, toujours éloignées les unes des autres, se penchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige, ainsi que des branches, naît une fleur jonquille, dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces, sur quatre ou cinq de large, & renferme vingt à trente petites amendes. Elle est verte pendant qu'elle croît; lorsqu'elle devient jaune, c'est une marque que son fruit commence à prendre de la consistance. Dès qu'elle a une couleur de musc foncé, il faut la cueillir, & la faire sécher sans délai. Chaque grain de cacao se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse. On fait deux récoltes par an : elles sont égales pour la qualité & pour l'abondance,

Le cacaotier qui commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrein humide. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se desseche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil, ne lui est pas moins

néceſſaire. On doit l'entourer d'arbres plus robuſtes, à l'abri deſquels il puiſſe proſpérer. Les ſoins qu'il exige d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui le priveroient de ſa nourriture.

Quoique le cacaotier ſoit cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées de l'Amérique, qu'il croiſſe même naturellement dans quelques-unes, il ne réuſſit nulle part auſſi bien que ſur la côte que nous décrivons. Toutes ſes parties en recueillent un peu; mais il n'eſt devenu un objet important que ſur le territoire de Caraque. On eſtime que la récolte de ce fruit précieux paſſe cent mille fanegues de cent dix livres chacune. Le pays, ou Santa-Fé en conſomment vingt mille; le Mexique un peu plus; les Canaries une petite cargaiſon; & l'Europe cinquante à ſoixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu ſucceſſivement la liberté, ont fondé la petite ville de Nirua où ils ne ſouffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque, auquel la Guayra, qui en eſt à deux lieues, ſert de port, fut long-temps ouvert à tous les ſujets de la Monarchie Eſpagnole, & il l'eſt encore aux Américains. Ceux d'Europe ſont moins bien traités. Il s'eſt formé en 1728 à Saint-Sébaſtien une compagnie, qui a obtenu le droit excluſif d'entretenir des liaiſons avec cette partie du nouveau-monde. Les quatre ou cinq vaiſſeaux qu'elle expédie tous les ans, partent du lieu de ſon origine; mais leur retour ſe fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de 35 livres, payées en marchandiſes, eſt livrée en Eſpagne au prix fixe de 199 livres. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo & de cuirs qui viennent de cette poſſeſſion du nouveau-monde.

Quand on considere que c'est-là tout le produit d'une côte qui a neuf cents lieues de long sur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrein le plus souvent susceptible de culture, il est bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. Que l'Espagne prenne des mesures efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent misérablement de la contrebande à Sainte-Marthe, sur la riviere de la Hache, dans d'autres endroits encore, deviendront cultivateurs. Qu'à cet esprit de destruction qui a fait jusqu'ici la base de sa politique, elle substitue des principes de modération & d'humanité, & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les sauvages qui environnent les derrieres de ses établissements, ou qui en interceptent la communication, s'empresser de former des liaisons qui deviendront nécessairement & réciproquement utiles. Alors les provinces situées entre la Magdelaine & l'Orénoque s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles surpasseront en productions riches & variées, tant de colonies dont on vante depuis si long-temps la fertilité. Ces grands objets sont si sensibles, qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chily.

Fin du septieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chily & du Paraguay par l'Eſpagne. Principes ſur leſquels cette nation conduit ſes colonies.

CHAPITRE XXXI.

Par quels moyens les Eſpagnols ſe ſont rendus maîtres du Chily.

LE pays connu ſous le nom de Chily, eſt borné à l'Orient par d'immenſes déſerts qui aboutiſſent au Paraguay. Du côté de l'Occident, il s'étend ſur la mer du

Sud, des frontieres du Pérou au détroit de Magellan. Les Incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco au commencement de 1535, traversa les Cordillieres; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le suivoient eussent péri dans ce trajet, il fut reçu avec une soumission entiere par les peuples anciennement dépendants du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'Empire où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chily en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie, on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité, quelques cantons, découragés par les pertes continuelles qu'ils faisoient, avoient pris le parti de se soumettre; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continuel.

Un Capitaine Indien, à qui son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit, au-lieu de se re-

plier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidélement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps, sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant égalément besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui crioient des sauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissements Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre leurs postes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne fit jamais un pas sans combattre. De toutes les contrées du nouveau monde où les Espagnols ont voulu établir leur domination, c'est celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande résistance.

Leurs plus irréconciliables ennemis, sont les habitants d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio ou qui s'étendent vers les Cordillieres. Leurs mœurs, qui ressemblent beaucoup plus à celles des sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voisins, les rendent redoutables. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne traînent apres eux ni tentes, ni bagages. Les mêmes arbres dont ils

tirent leur nourriture, leur fourniſſent les lances & les javelots dont ils ſont armés. Aſſurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent ſans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout ſéjour leur eſt égal. Leurs troupes, ſans embarras de vivres ni de munitions, ſe meuvent avec une agilité ſurprenante. Ils expoſent leur vie en hommes qui n'y ſont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magaſins & leurs campements par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voiſins à ſe joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche; parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de ſecret. Le plus ſouvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les eſprits s'échauffent; on choiſit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hoſtilités, on tombe ſur le premier village où il y a des Eſpagnols, & de-là le carnage eſt porté dans d'autres. Tout y eſt maſſacré, excepté les femmes blanches, qu'on ne manque jamais d'emmener. C'eſt-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline, ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportements leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en ſont d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieues, & cinq ou ſix jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont

enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe, les console de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays est si vaste, que lorsqu'ils se voyent trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans les forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'est ce mélange de fuite & de résistance, d'audace & de crainte, qui les rend indomptables.

La guerre est pour eux une espece d'amusement. Comme ils la font sans frais & sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chily & le Général Indien, accompagnés des Capitaines les plus distingués des deux partis, reglent dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques présents aux Espagnols, qui, après cent tentatives inutiles, ont été forcés de renoncer à l'espoir d'étendre leur territoire, & réduits à couvrir leurs frontieres par des forts placés de distance en distance. Ces précautions ont pour objet, d'empêcher les Indiens soumis de se réunir aux sauvages indépendants, & ceux-ci de faire des incursions dans les colonies.

CHAPITRE XXXII.

Etat actuel des Espagnols au Chily.

ELles sont répandues sur les bords de la mer du Sud. Un désert de quatre-vingts lieues les sépare du Pérou, & l'isle de Chiloé les borne du côté du détroit de Magellan. Sur cette grande étendue de côtes, on ne trouve de peuplades que Valdivia, la Conception, Valparayso, Coquimbo, ou la Serena, qui sont en même-temps des ports. Dans l'intérieur des terres soumises, est Saint-Iago, capitale de la colonie. Loin de ces bourgades, il n'y a ni cultures, ni habitations. Les bâtiments sont bas partout, de brique crue, & le plus souvent couverts de paille. Cette maniere de se loger convient également & à la nature du pays, où les tremblements de terre sont fréquents, & à l'indolence des habitants.

Ils sont robustes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établissement, il n'y a pas vingt mille blancs, & pas plus de soixante mille negres ou Indiens, en état de porter les armes. Le militaire de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, on les réduisit à cinq cents au commencement du siecle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y payent point de capitation, & qu'ils y sont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquises. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuses, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indé-

pendantes, a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chily est un désert, ce n'est pas la faute du climat, un des plus sains que l'on connoisse. Le voisinage des Cordillieres lui donne une délicieuse température, que sa position ne permettroit pas d'espérer. Il n'y a point de province dans la métropole, dont le séjour puisse être plus agréable.

(*) On a trop exalté la richesse de ses mines d'or.

(*) On a trop exalté ses mines d'or; celles de Petorca, d'Yapel, de Lumpangui, de Lavin, de Ligua, de Titil, qu'on exploite depuis long-temps, sont des mines ordinaires. Il s'en découvre de temps en temps de nouvelles, mais toutes si superficielles, que la veine se trouve aussi-tôt épuisée qu'entamée. Les *Lavaderos* ou torrents qui entraînent des métaux, sont aussi communs & ne sont pas plus utiles. Ces produits réunis forment la valeur d'un million de piastres. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils sont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Iago. L'excellent cuivre qui se retire des mines de Coquimbo, se répand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins chere à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si on ne lui communiquoit un goût amer, en le déposant dans des vases de terre enduits d'une sorte de résine, & en le transportant dans des peaux de boucs. La récolte des grains passe pour mauvaise, lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un: le bœuf le plus gros, le mieux engraissé se vend à peine quatre piastres. Les chevaux y ont le feu, la fierté des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine; & le climat ou le sol leur donne plus de vitesse & de force.

Leurs produits réunis ne passent pas annuellement cinq millions. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils sont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Iago. L'excellent cuivre qui sort des mines de Coquimbo, se répand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins agréable à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si la nature étoit secondée par l'art. La récolte des grains passe pour mauvaise, lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un.

CHAPITRE XXXIII.

Liaisons du Chily avec les Indiens, avec le Pérou, & avec le Paraguay.

MAlgré ces avantages, le Chily n'a point de liaison directe avec la métropole. Toutes ses opérations de commerce se font avec le Pérou, le Paraguay, & les sauvages de sa propre frontiere.

On vend à ces barbares des marchandises communes & de peu de valeur. Ils donnent en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfants, qu'ils sacrifient aux plus vils objets.

Quelque passion qu'ils ayent pour ces bagatelles quand ils les voyent, ils n'y pensent point lorsqu'elles ne sont pas exposées à leurs regards avides : aussi ne sortent-ils pas de leur désert pour se les procurer ; on est réduit à les leur apporter. L'Espagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls

dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indifféremment ses marchandises à tous ceux qui en demandent. Quand il ne lui reste plus rien, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une escorte, qui l'aide à conduire jusqu'à la frontiere les troupeaux & les esclaves qu'il a reçus en payement.

Jusqu'en 1724, on vendoit à ces sauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse, ils prenoient les armes; ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient, ils fondoient inopinément sur les forts; ils portoient la désolation dans les campagnes de leur voisinage. Ces expériences cent fois répétées, ont fait sévérement proscrire un genre de commerce si dangereux. On recueille tous les jours le fruit de cette politique. Les mouvements de ces peuples sont moins fréquents & moins dangereux. C'est à la faveur de cette tranquillité, que s'accroissent sensiblement les liaisons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'est guere possible qu'elles deviennent jamais aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chily fournit au Pérou chaque année une grande abondance de cuirs, de fruits secs, de cuivre, de viande salée, de chevaux, de chanvre, de sain-doux, de froment & d'or. Il en tire par voie d'échange, du tabac, du sucre, du cacao, de la faïance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est

c'eſt maintenant à Valparayſo qu'abordent les vaiſſeaux expédiés à Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque temps ſi longs, qu'il falloit compter ſur une année entiere pour l'aller & le retour. Jamais on n'avoit oſé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit obſervé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut ſorcier. L'Inquiſition, qui eſt ridicule par ſon ignorance quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrêter. Son journal fut ſa juſtification. On reconnut que pour avoir le même ſuccès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt ſa méthode fut adoptée univerſellement.

Celle que ſuit le Chily dans ſon commerce avec le Paraguay, eſt bien différente. La communication des deux colonies ne ſe fait point par mer. Il faudroit, ou paſſer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn; deux routes que les Eſpagnols ne prennent jamais ſans la plus grande néceſſité. On a trouvé plus court, plus ſûr, & même moins diſpendieux, de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de Sant-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordillieres. (*)

Le Chily envoye au Paraguay des étoffes de laine, appellées *ponchos*, qui ſervent à faire des manteaux. Il envoye des vins, des eaux-de-vie, des huiles, ſur-tout de l'or. Il reçoit en payement de la cire, un ſuif propre

(*) Ceux qui ont entendu parler de la quantité de mulets, de l'abondance du fourrage dont ce grand eſpace eſt couvert, ne jugeront pas cette prédilection auſſi déraiſonnable qu'elle le paroît au premier coup-d'œil.

à faire du savon, l'herbe du Paraguay, des marchandises d'Europe, & autant de negres que Buenos-Ayres peut lui en fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie, par une longue navigation & par des climats diversifiés, sont plus chers & moins robustes.

Le Chily forme un Etat tout-à-fait distinct du Pérou. Son chef, absolu dans les affaires politiques, civiles & militaires, est indépendant du vice-Roi, dont l'autorité se réduit à nommer par provision à ce gouvernement, lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu, avant que la métropole lui ait désigné un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'administration du Chily, il y a été autorisé par une confiance particuliere de la Cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissants ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay y jouit de la même indépendance.

CHAPITRE XXXIV.

Etablissement des Espagnols dans le Paraguay.

LE Paraguay est borné au Nord par la riviere des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Brésil, au couchant par le Chily & le Pérou. Il tire son nom d'un grand fleuve qui sort du lac des Xarayès, qui coule à-peu-près du Nord au Sud, & qui après avoir fait de longs détours dans un cours immense, va se perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région, qui a environ cinq cents lieues de long

sur trois cents de large, présente de grandes variétés. On y trouve de vastes forêts, de longues chaînes de montagnes, des terres basses submergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux corrompent l'air habituellement. Les peuples errants dans ces déserts ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au-dessus de la médiocre, le visage plat. Les hommes, les enfants, vont nuds ordinairement, sur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne sont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuses. Tous les témoignages se réunissent pour assurer qu'elles sont stupides, inconstantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans aucune prévoyance, d'une indolence excessive. Les événements attestent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occasions une espece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage, ou à la passion de la vengeance.

La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le maïs & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croye libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espece de société. Quelques familles se réunissent, sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins

nombreuses, selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut mis à mort avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissements dans le nouveau-monde, porta ses talents en Espagne, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde, le seul de l'escadre de Magellan qui fut revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Rio-tercero, qui sort des montagnes du Tucuman. Tous les événements qui suivirent cet établissement, furent

marqués par des prodiges dans les histoires Espagnoles. Pour en faire voir l'imposture, il suffira d'en conserver le ton & le style.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard, bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre aux mains des Espagnols toutes les richesses d'un monde créé par le Ciel, pour le peuple de la Chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le Gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fût reposé de la conquête du Paraguay sur le sang Espagnol, fécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voisine de son gouvernement. Mangora, leur Cacique, fut charmé du caractere de Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages, destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation maîtresse du nouveau-monde. L'Espagnol reçut avec bonté les visites de son allié. Mais admirez la puissance de l'amour, qui, non content de triompher des Dieux & des Héros, se plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus sûres & plus mortelles, que les dards empoisonnés de l'Indien.

Un de ses traits partit des yeux d'une Espagnole. C'étoit Luce Miranda, épouse de l'invincible Capitaine Sebastien Hurtado. Dès ce moment, le Cacique blessé devint furieux, & sentit qu'en vain l'Amérique espéroit résister à un peuple, dont chaque soldat détruisoit des armées, & dont chaque femme pouvoit mettre à ses pieds tous leurs chefs. Il osa avouer sa défaite à celle qui ne dai-

gnoit pas s'en appercevoir. Mais pour surprendre par la ruse une proie qu'il ne se flattoit pas d'enlever par force, il tendit un piege à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute sa nation, en lui faisant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, acheveroit d'attacher sans retour à l'alliance des Espagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé, quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maîtres de la terre : car le bruit des conquêtes de l'Espagne avoit volé d'un tropique à l'autre sur les aîles de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du Cacique, crut, par pitié, devoir tromper un amour qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit, qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnison, sans la permission du Général ou du Gouverneur, ni demander sans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le Cacique éclairé par l'amour, qui semble ne garder son bandeau que pour les amants heureux, vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion; & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne pouvoit craindre que les lâches.

Le Cacique apprit que ce brave Espagnol étoit sorti de la garnison avec cinquante de ses invincibles soldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce Capitaine. Mangora ne tarde pas à former un

corps de quatre mille Indiens; il les cache, bien armés, dans un marais couvert, voiſin de la citadelle. Enſuite marchant aux portes de la place avec trente des ſiens chargés de ſubſiſtances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Eſpagnols, ſes amis, manquoient de vivres, il s'étoit empreſſé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La générosité du Général étoit trop éloignée de la méfiance, pour ſoupçonner les pieges de la perfidie dans les préſents & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le Cacique avec les témoignages les plus ſinceres de la reconnoiſſance, & voulut le régaler avec ſa troupe, de tout ce qu'il put joindre de proviſions étrangeres de l'Europe, aux mêts naturels du pays. On fit un feſtin de ce mêlange; & de l'ivreſſe de la débauche, on tomba dans les filets du ſommeil, ou plutôt de la mort.

Le Cacique avoit prémuni ſon eſcorte & ſa troupe embuſquées. Tout étoit prévu & concerté pour conſommer la plus lâche des trahiſons. A peine les Eſpagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévoroient le magaſin, avertit les Timbuez de marcher au ſaccagement de la place. Les ſoldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent, encore ivres, pour l'éteindre. Durant ce déſordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous enſemble fondent le poignard à la main ſur les Eſpagnols, qui ne ſavent fuir ni le feu, ni l'ennemi. Lara, mortellement bleſſé, ſonge moins à retirer la fleche de ſes flancs, qu'à enfoncer ſon épée au cœur de Mangora. Le Cacique & lui tombent, en ſe déchirant mutuellement: ils expirent enſemble dans un torrent formé du ſang des Eſpagnols & des ſauvages, de ce ſang

qui ne pouvoit se mêler & se confondre que dans le carnage.

Il ne restoit dans la place que quatre femmes & quatre enfants avec Miranda, cause innocente & malheureuse d'une scene si tragique. Ces tristes victimes furent emmenées à Siripa, frere & successeur du perfide Cacique. L'amour de celui-ci passa dans le cœur de son frere, comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux, sans embraser tout ce qui la voyoit. Mais ses traits portoient dans les ames éprises, tantôt la rage du désespoir, & tantôt les douces foiblesses de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non-seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus sûrement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & sans doute tombé sous les fleches des Indiens conjurés?

Miranda, plus irritée encore de l'amour du nouveau Cacique, qu'elle n'avoit été insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglants de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un sauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux, pour l'abondonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une espece aussi extraordinaire à ses yeux que l'héroïsme des Espagnols, crut que le temps affoibliroit ces sentiments dans un sexe qui n'étoit pas fait pour une longue résistance; ou que du moins tant de fierté ne pouvoit être vaincue que par

la douceur. C'eſt en vain que Miranda repouſſoit opiniâtrément les attentions du Cacique : il n'oppoſa que les ſoins & les reſpects à la conſtance de ſes refus.

Cependant Hurtado revenu de ſon expédition, ne trouva qu'un amas de cendres enſanglantées, à la place où il avoit laiſſé une citadelle. Ses yeux cherchent partout Miranda, ſans découvrir même l'ombre de cette épouſe fidelle, ni les traces de ſes pieds. Il apprend enfin qu'elle eſt chez les perfides Indiens, qui, dans une ſeule nuit, avoient commis tant de crimes. Aucun danger n'arrête la réſolution qu'il prend d'arracher Miranda à ſes raviſſeurs. Sa préſence allume toutes les fureurs de la jalouſie dans l'ame du Cacique. Il ordonne auſſi-tôt la mort de cet Eſpagnol, dont l'aſpect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre ſon époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois; mais à condition que s'ils oſent écouter l'amour & s'abandonner à ſes tranſports, le premier moment de leur félicité ſera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le Roi des enfers accabla le malheureux Orphée? Comment poſſéder une épouſe adorée, & ne pas la voir! Comment la voir long-temps, ſans jouir une fois de ſes embraſſements! Qu'eſpéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux? L'amour ſe nourrit des ſacrifices volontaires & des privations qu'il s'impoſe; mais il s'irrite contre les loix qu'on lui preſcrit. La défenſe éveille ſes deſirs, le danger accroît ſon audace, & la mort même ſemble l'inviter à goûter la vie. Après avoir paſſé des jours heureux à ſe conſoler de leur eſclavage, à ſe baigner de ces larmes qui s'attirent, s'eſſuyent & ſe renouvellent ſans ceſſe dans les tendres embraſſements d'un

amour vertueux & persécuté, les deux époux oserent souhaiter un de ces moments délicieux qui rachetent des années de souffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé, dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits & les serments de l'hymen; enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaisir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs aîles, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le Paradis. Un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirerent lentement à la vue l'un de l'autre, dans les soupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scene se passoit, Moschera, devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré de la nation qui avoit ménacé sa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus considérables parurent sur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se permettoient d'en aller chercher, étoient massacrés par les sauvages; & l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim, sans doute, avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata,

c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa frayeur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi-tremblant, la caresser & lui lécher les mains, avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter! L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissements étoient le langage d'une mere qui réclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata prend courage; elle aide la nature dans ce moment douloureux, où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants, le jour & cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de sa bienfaictrice. Celle-ci partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes, un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; & la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même, & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule, & sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'être vivants, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas long-temps errante, sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie, & des hom-

mes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Ayres. Le Commandant, plus féroce lui seul que les lions & les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants.

Deux jours après, quelques soldats allerent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaictrice : mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer, par des caresses & de doux gémissements, les prodige de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le Commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, & ramené par un monstre des bois aux sentiments d'humanité que son cœur farouche avoit dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le Ciel avoit si visiblement protégée.

Cependant les Indiens qui erroient toujours autour de la colonie Espagnole, avec la résolution de l'affamer, la resserroient de plus en plus dans ses palissades. Le retour en Europe paroissoit le seul remede à de si grands maux; mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent fonder l'Assomption à trois cents lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole : mais dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richesses; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les sauvages habitants d'un pays plus voisin du tropique, étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aisés à policer. Loin de troubler les travaux des Espagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit espérer qu'il seroit possible de se les attacher, si on pouvoit les attirer à la Religion Chrétienne; & l'on pensa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen, que de leur en donner une grande idée. Dans cette persuasion, on imagina pour les jours saints une procession, où, suivant l'usage de la métropole, tous les colons devoient paroître leurs épaules découvertes, avec les instruments de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce, qui respire le fanatisme des Corybantes, & plus propre, sans doute, à faire abhorrer le christianisme qu'à le faire aimer, se trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fleches, qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient résolus de noyer ces étrangers dans leur propre sang, dont leur Religion ne pouvoit être avide, sans les rendre en même-temps féroces & cruels.

Le moment de la cataſtrophe approchoit; lorſqu'Irala fut averti par un Indien qui étoit à ſon ſervice, d'une conſpiration ſi peu ſoupçonnée. Ce Général Eſpagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à ſes troupes de prendre les armes, il appelle les chefs des ſauvages, pour délibérer avec eux ſur un danger commun à leur nation & à la ſienne. Dès que ces hommes ſe ſont livrés à la merci des Eſpagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même traitement. Ces malheureux ſe jettent à ſes genoux, & n'obtiennent leur pardon, qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation, une obéiſſance éternelle & ſans bornes. Cette réconciliation fut ſcellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Eſpagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au Ciel & à la terre, que cette proceſſion de flagellants, qui devoit ſe terminer par un maſſacre. De l'union de deux peuples ſi étrangers l'un à l'autre, ſortit la race des métis, qui eſt ſi commune dans l'Amérique méridionale. Ainſi le ſort des Eſpagnols dans tous les pays du monde, eſt d'être un ſang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des ſauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il eſt vrai que les hommes gagnent comme les animaux, à croiſer leurs races. Et plût au Ciel qu'elles ſe fuſſent déja toutes fondues en une ſeule, qui ne conſervât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éterniſſent les guerres & toutes les paſſions deſtructives! Mais la diſcorde ſemble naître d'elle-même entre des freres. Comment eſpérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfants ſuçant à-peu-près le même lait, ne reſpirent plus la ſoif du

ſang? Elle s'engendre, cette cruelle ſoif, elle croît & ſe perpétue avec la ſoif de l'or.

C'eſt cette paſſion honteuſe, c'eſt cette cruelle avidité, qui engageoit les Eſpagnols à ſe tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voiſins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les ſauvages, en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus ni plus ſages, ni plus humains. Ils ſembloient, par les cruautés qu'ils exerçoient contre le peuple Indien, le punir de leur propre obſtination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de pluſieurs vaiſſeaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée, d'une opiniâtreté funeſte. Il fallut des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entrepriſe ſi néceſſaire, étoit devenue facile. Les Eſpagnols multipliés dans le Paraguay, étoient aſſez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverſer. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obſtacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580, ſur un ſol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voiſinage de la place, ſubirent le joug, ou ſe réfugierent dans des contrées éloignées, pour continuer à jouir de leur liberté.

CHAPITRE XXXV.

Situation actuelle des Espagnols dans le Paraguay.

DÈs que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le temps, on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-Crux de la Sierra, le Paraguay particulier, & Rio de la Plata. Dans cet espace immense sont comme perdues une douzaine de villes, qui seroient en Europe des bourgs médiocres. Elles sont composées d'un petit nombre de maisons ou cabanes disposées sans ordre, & séparées par de petits bois, qui donnent à chaque habitation un air isolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens soumis. Le reste du pays est désert, ou habité par des Indiens indépendants. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à se réfugier dans des montagnes inaccessibles, est inexprimable. Ils en sortent continuellement, dans l'espoir de massacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courses empêchent les établissements Espagnols d'avoir aucune communication entr'eux.

La capitale même de la colonie, a des vices destructeurs de toute industrie. Buenos-Ayres réunit à la vérité quelques avantages. La situation en est saine & agréable. On y respire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aspect riant, & seroient très-fertiles, si l'on daignoit les cultiver. Les bâtiments qui étoient tous de terre il y a quarante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on sait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de seize mille ames,

ames, dont les blancs peuvent former le quart. Une forteresse gardée par une garnison de mille hommes, défend un côté de la ville; & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Tout cela est bien en soi, mais insuffisant pour l'objet qu'on doit s'être proposé.

La place est située à soixante-dix lieues de la mer. Les gros vaisseaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'isles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent dans des chaloupes, la sonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port, situé à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtiments d'y jetter toutes leurs ancres & d'assurer leurs cables avec de grosses chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'être submergés par un vent furieux, qui, parti des frontieres du Chily, n'a rien trouvé dans une plaine de trois cents lieues qui pût modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hasard la plupart de leurs établissements du nouveau-monde, ils auroient occupé le port de l'Insenada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui est sur la même ligne du côté oriental. La Cour de Madrid, à qui des raisons politiques & des naufrages fréquents ont enfin

ouvert les yeux sur les inconvénients de Buenos-Ayres, a bâti, en 1726, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse & par une garnison de deux cents hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est établi à Maldonado, dont les fortifications, ainsi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été construites sans solde par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuses flottes; & son entrée, qui est fort étroite, est très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on aura soumis les naturels du pays qui sont fiers, belliqueux, robustes; & que les familles Canariennes, qu'on y transporte successivement, auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui passeront d'Europe à la mer du Sud, y trouveront un relâche sûr & tous les rafraîchissements dont ils auront besoin. Ce sera, avec le temps, l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissements, lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

CHAPITRE XXXVI.

Commerce du Paraguay.

LA plus riche production, qui soit naturelle à ce continent, est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de

la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La premiere nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres, mais elle ne se conserve pas si long-temps, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde qui s'appelle caamini, est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est la caguazu, qui forme la troisieme espece. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, fournissent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas sur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les séparent. L'Assomption, qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne soit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuse, qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert de quarante lieues; & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

La nouvelle Villa-Rica, qui s'étoit formée dans le voisinage de Maracayu, s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cents lieues pour l'aller & le retour, les tenoit éloignés de leurs habi-

tations une grande partie de l'année. Pendant ce temps-là, ils manquoient d'instruction, ce qui les détachoit de la Religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les peuplades privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvénients, les Missionnaires firent venir de Maracayu, des graines qu'ils semerent dans la partie de leur sol, qui approchoit le plus celui de ces montagnes. Ces arbres se sont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une maniere sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, est fort considérable. Une partie reste dans le Paraguay. Le Chily & le Pérou en consomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raison de 23 livres 12 sols 6 deniers, forment un objet d'exportation de 2, 362, 500 livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols de l'Amérique méridionale croyent trouver un remede ou un préservatif contre la plupart des maladies, est d'un usage général dans cette partie du nouveau-monde. On la jette séchée & presque en poussiere dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron, & des pastilles d'une odeur fort douce. On verse par-dessus de l'eau bouillante, qu'il faut boire sur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir. (*)

(*) Pour ne pas boire l'herbe qui surnage, on se sert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel est une ampoule percée de plusieurs petits trous. Ainsi la liqueur qu'on suce par l'autre

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe; mais cette région l'intéresse par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'elle lui fournit. Lorsque les Espagnols abandonnerent, en 1538, Buenos-Ayres, ils laisserent dans les campagnes voisines quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplierent tellement dans ces pâturages, que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la suite de les assommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, & abandonnent le reste à une nuée de vautours & d'autres oiseaux de proie.

Les cuirs étoient à si bon marché dans les premiers temps, qu'ils coûtoient à peine une livre six sols, quoique ceux qui les achetoient en rebutassent un grand nombre qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur desiroit. Leur

---

bout se dégage entiérement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude sur la même herbe à mesure qu'on boit. La répugnance qu'ont montré quelques personnes de boire après toutes sortes de gens, dans un pays où les maladies vénériennes sont si répandues, a fait adopter quelques autres méthodes.

prix a augmenté à mesure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution est moins l'ouvrage des chasseurs, que des chiens sauvages. Ces animaux destructeurs font un tel ravage, qu'on est menacé de perdre entiérement une branche de commerce assez lucrative. Le gouvernement de Buenos-Ayres a tenté de prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garnison de tuer à coups de fusil ces chiens devenus féroces. Les soldats revenus de cette expédition nécessaire, furent reçus avec des huées si pleines de mépris, qu'ils n'ont pas voulu recommencer des courses qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laissera la diminution des cuirs, sera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec succès dans le Paraguay. Il en arrive déja tous les ans une assez grande quantité avec la laine de vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, productions tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Espagnols qui arriverent au Paraguay, ne douterent pas qu'un pays si voisin du Pérou, ne renfermât de grandes richesses. Leur conduite se régla sur ces espérances, qui furent soutenues pendant un siecle par divers incidents plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-temps après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce qui lui en vient du Chily & du Potosi. Une partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissements Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres environ cinq millions pour la métropole.

CHAPITRE XXXVII.

Le Paraguay doit sa célébrité aux établissements que les Jésuites y ont formés. Idée de ces établissements.

Ce que nous avons dit du physique, du moral, des richesses du Paraguay, n'étoit guere propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, qu'à un établissement formé dans son centre, qui, après avoir long-temps partagé les esprits, a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on en doit porter, paroît désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les Jésuites, chargés des missions du Pérou, instruits de la maniere dont les Incas gouvernoient leur Empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendants de Manco-Capac se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées, composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur Empire, d'adopter leur Religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter les forêts & de vivre en société. Ils trouverent souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient long-temps leurs préjugés & leur liberté. Les Incas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nou-

veaux députés, qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quelquefois les sauvages venoient fondre sur l'armée de l'Inca. Elle combattoit avec courage, & toujours avec succès. Elle s'arrêtoit à l'instant de la victoire. Si l'on faisoit quelques prisonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient les faire aimer à leur nation. Il n'est guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere; & il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les forêts pour chercher des sauvages; & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une Religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur Religion qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même son culte aux hommes, que de leur persuader nos dogmes & nos mysteres inconcevables. Aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des Chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le Christianisme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour la Religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; les prix accordés aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs, le ressort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la subordination, les précautions contre l'oisiveté, le respect pour la Religion & les Loix, l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains: tout ce qu'on admiroit dans la législation des Incas, se retrouve au Paraguay, ou même y est perfectionné.

Les Incas & les Jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient séveres dans cet Empire; elles ne le sont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtiments, on n'y craint que sa conscience.

A l'exemple des Incas, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la Religion Chrétienne, qui en fait la base: c'est la pratique de la Confession infiniment utile, tant que ses instituteurs n'en abuseront pas. Elle seule tient lieu de loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la Religion qui commande par l'opinion plus puissante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du Magistrat. C'est-là, que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au-lieu d'éluder sa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle est sévere & publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment, qui, par-tout ailleurs, effraye les coupables, fait ici leur consolation, en

étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété; ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuse & se punit volontairement: toutes leurs loix sont des préceptes de Religion. Le meilleur de tous les gouvernements, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit celui de la théocratie: mais il faudroit qu'il fût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ses vrais principes; il faudroit que la Religion n'inspirât que les devoirs de la société, n'appellât crime que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité, ne substituât pas dans ses préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés.

Mais peut-on se flatter que des Jésuites Espagnols ou Italiens, n'ayent pas fait passer au Paraguay des idées & des usages monastiques de Rome ou de Madrid? Cependant s'ils y ont transporté des abus, il faut convenir que c'est avec des avantages si supérieurs, qu'il est peut-être impossible de faire nulle part autant de bien aux hommes, avec si peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jésuites, qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y est même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur déposent leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donne tout ce qui leur est nécessaire: le laboureur a cultivé pour eux. Les Jésuites veillent sur les besoins de tous, avec des Magistrats qui sont élus par le peuple même.

Il n'y a point de distinction entre les états; & c'est la

ſeule ſociété ſur la terre où les hommes jouiſſent de cette égalité qui eſt le ſecond des biens, car la liberté eſt le premier.

Les Incas & les Jéſuites ont fait également reſpecter la Religion par la pompe & l'appareil impoſant du culte public. Rien de ſi magnifique, de ſi grand que l'étoient les temples du ſoleil; & les Egliſes du Paraguay ſont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jéſuites ont rendu le culte agréable, ſans en faire une comédie indécente. Une muſique qui plaît au cœur, des cantiques touchants, des peintures qui parlent aux yeux, la majeſté des cérémonies, attirent les Indiens dans les Egliſes où le plaiſir ſe confond pour eux avec la piété. C'eſt-là que la Religion eſt aimable, & c'eſt d'abord dans ſes Miniſtres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs; le zele doux & tendre, les ſoins paternels des Jéſuites du Paraguay. Chaque Paſteur eſt véritablement le pere, comme le guide de ſes paroiſſiens. On n'y ſent point ſon autorité; parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la Religion qu'ils adorent & chériſſent tous comme lui-même.

Il ſemble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés ſous un gouvernement où perſonne n'eſt oiſif, où perſonne n'eſt excédé de travail, où la nourriture eſt ſaine, abondante, égale pour tous les citoyens qui ſont commodément logés, commodément vêtus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre; où tout le monde ſe marie par choix, ſans intérêt, & où la multitude des enfants eſt une conſolation ſans pouvoir être une charge; où la débauche inſépa-

rable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence & la misere, ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine ; où rien n'irrite les passions factices, & ne contrarie les passions réglées par la nature & la raison ; où l'on jouit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe ; où des magasins abondants, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même Religion, font une ressource assurée contre la disette qu'amenent l'inconstance ou l'intempérie des saisons ; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée ; où l'on ignore jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'espece humaine : un tel pays devroit être, ce semble, le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'est pas.

Cette domination commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay, sous le vingt-septieme degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivieres qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines fertiles qui séparent ces rivieres, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf, composé en total de vingt-deux mille sept cents soixante-une familles, qui formoient quatre-vingts-neuf mille quatre cents quatre-vingts-onze têtes. Les habitations & les habitants ont augmenté depuis, & l'État peut avoir aujourd'hui deux cents mille ames.

On a long-temps ſoupçonné les Religieux légiſlateurs de diminuer la liſte de leurs ſujets, pour priver l'Eſpagne du tribut auquel on s'étoit ſoumis; & la Cour de Madrid a montré ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont diſſipé ce ſoupçon auſſi injurieux que peu fondé. Étoit-il vraiſemblable qu'une compagnie qui a toujours été ſenſible à la gloire, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas, un ſentiment de grandeur proportionné à la majeſté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de ſoins & de travaux?

Ceux qui connoiſſoient aſſez le génie de la ſociété pour ne pas la calomnier ſi groſſiérement, répandoient que les Guaranis ne ſe multiplioient pas, parce qu'on les faiſoit périr dans les travaux des mines. Cette accuſation intentée il y a plus d'un ſiecle, s'eſt perpétuée par une ſuite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le Miniſtere Eſpagnol a fait chercher cette ſource de richeſſes, plus il s'eſt convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jéſuites avoient trouvé des mines, ils ſe feroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt déſolé leur Empire & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion du gouvernement monacal a dû, ſelon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement exceſſif qu'on reproche aux Guaranis pour les Miſſionnaires qui les gouvernent? L'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour compoſer des armées & des flottes deſtinées à périr; dans l'exécution violente des loix, impoſées ſans le conſentement des peuples & contre la réclamation des Magiſ-

trats; dans la violation des privileges publics & l'établissement des privileges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre; s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la Religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Mais elle n'est jamais dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opere & précede l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes; parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entieres sont venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on n'a pas vu une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante Jésuites ont pu forcer à l'esclavage deux cents mille Indiens, qui pouvoient ou massacrer leurs Pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits les plus foibles & les plus audacieux.

Il s'est trouvé des hommes qui ont soupçonné, que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siecles de barbarie avoient attaché parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Ces Missionnaires n'ont pas seulement donné à leurs néophites l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Enfin, nos politiques ont cru voir dans le défaut de propriété, un obſtacle inſurmontable à la population des Guaranis. On ne ſauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la ſource de la multiplication des hommes & des ſubſiſtances, ne ſoit une vérité inconteſtable. Mais tel eſt le ſort des meilleures inſtitutions, que nos erreurs politiques parviennent preſque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle eſt jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de beſoins factices, à mille autres déſordres qui prennent naiſſance dans les vices de nos gouvernements; les bornes de nos poſſeſſions, tantôt beaucoup trop reſſerrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres, & celle de notre eſpece. Ces inconvénients n'exiſtent point dans le Paraguay. Tous y ont une ſubſiſtance aſſurée; tous y jouiſſent par conſéquent des grands avantages du droit de propriété, ſans pourtant avoir proprement ce droit. Ce n'eſt donc pas préciſément parce qu'ils en ſont privés que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut aſſigner d'autres cauſes.

En premier lieu, les Portugais de Saint-Paul détruiſirent, en 1631, douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voiſine du Bréſil. Le plus grand nombre des quatre-vingts-dix-ſept mille Indiens qui les habitoient, périt par le fer ou dans l'eſclavage, de faim & de miſere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un aſyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette deſtruction, qui ne pouvoit être réparée que par des ſiecles, a été ſuivie de pertes lentes & continuelles. Les nations ſauvages qui erroient autour des habitations

des Guaranis pour enlever leurs provisions, massacroient sans pitié tout ce qui s'opposoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont cessé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite-vérole, plus meurtriere sur les bords du Paraguay, qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de temps, presque tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les Jésuites, qui ne pouvoient ignorer les salutaires effets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, ayent toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophites. Ces législateurs éclairés, auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques Ecclésiastiques ignorants, contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences ?

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui produit des maladies contagieuses, sur-tout aux bords du Parana, où des brouillards épais & continuels, sous un ciel embrasé, rendent l'air humide & mal-sain. Les Guaranis résistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes presque crues. Delà les mauvaises digestions, les humeurs corrompues, & les infirmités qui passent des peres aux enfants. Ainsi la masse du sang altérée par l'air & les aliments, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la Zone Torride, sont beaucoup plus robustes que les Guaranis qui sortent & s'éloignent du Tropique. Sous le nom de Chiquites, on comprend plusieurs petites nations semées dans

dans un espace qui s'étend depuis le quatorzieme degré de latitude australe, jusqu'au vingt & unieme. Ce pays est, chaud, montueux, fertile, traversé à l'Occident par trois rivieres, qui, jointes ensemble, vont sous le nom de la Madere, se perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérants du Pérou connurent les Chiquites, & ne purent les subjuguer. Leurs successeurs ne furent pas plus heureux. Les Jésuites entreprirent en 1692, ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet allarma les Espagnols de Santa-Cruz de la Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courses dans ces contrées, & à y enlever des esclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potosi & pour d'autres usages. On n'ignoroit pas que les Missionnaires, qui, soit Religion, soit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne souffriroient pas l'oppression de leurs néophites, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traversés par la ruse, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inspirer. Leur constance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva sur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726, on comptoit chez les Chiquites six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrein, & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a toujours été en augmentant; & il étoit presque doublé, lorsque la nouvelle République reconnut, en 1746, la domination de l'Espagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient servi en tout de modele.

Les deux Etats ont également élevé entr'eux & les Ef-

pagnols, une barriere inſurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'eſt la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures ſont les mêmes, ainſi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le ſucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y ſont multipliés ; les bœufs & les chevaux ne ſont pas dégénérés. La ſeule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'eſt que les Chiquites ſont plus forts, plus ſobres, plus conſtants, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis. Ces mêmes qualités ne les rendent pas moins ſupérieurs aux Moxes.

Les Moxes habitent ſous le douzieme degré de latitude méridionale. A l'orient, leur pays eſt ſéparé du Pérou par les Cordillieres. Du côté du Midi, il n'eſt pas éloigné du Paraguay. Au Nord & à l'Occident, ſont des terres inconnues. L'état de ces ſauvages ſans culture, ſans religion, ſans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame ſenſible, noble & courageuſe d'un Jéſuite Eſpagnol, nommé Baraze. Il fixa ces hommes errants ; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux, & ceux de ſes ſucceſſeurs, avoient raſſemblé trente mille ames au commencement du ſiecle. Nous ignorons les progrès que cet établiſſement a fait depuis ; mais ſi l'on en juge par le temps & par les ſoins, il doit être aujourd'hui très-conſidérable.

Les Jéſuites travailloient ſans relâche à réunir les trois Républiques, en civiliſant les peuples vagabonds diſperſés dans les déſerts qui ſéparoient ces ſociétés. Mais leur projet dont l'exécution étoit douteuſe ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Eſpagnols. Ces barbares uſurpateurs du nouveau

monde, avoient très-bien servi la Religion, tant qu'il n'avoit fallu que verser du sang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus, depuis qu'elle ne parloit que d'humaniser des sauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains, qui avoient échappé à leur férocité, que des instruments de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs possessions, ils les réduisirent à l'esclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites, qui obtinrent du gouvernement la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'asyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas suffisante aux législateurs, pour assurer le sort de leur République. Sa stabilité parut exiger que les conquérants en fussent exclus, sous quelque dénomination qu'ils voulussent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négociants ou même comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse; ils exciteroient des orages; ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux les blesserent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses, que de légeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les Missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut de 5 l. 5 s., que chaque citoyen, au-dessus de dix-huit ans, & au-dessous

de cinquante, payoit au Roi. Le reste s'employoit en marchandises d'Europe, nécessaires aux commodités de la colonie. Telle fut la base des principales accusations qu'on forma contre les Jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde, comme une société de marchands, qui, sous le voile de la Religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

On avouera, du-moins, que les fondateurs des premieres institutions du Paraguay, ne mériterent pas un pareil reproche. Les déserts qu'ils parcouroient, ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpents, des marais; quelquefois la mort ou des tourments horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience, pour aborder les sauvages, & les faire passer d'une vie errante à l'état social, étoit fort au-dessus de ce que les hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre, qui, cependant, sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs successeurs auront eu des motifs moins purs & moins désintéressés; mais s'ils ont eu la bassesse de chercher un accroissement de richesses où ils ne devoient voir que la gloire de la Religion & de l'humanité; s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & augmenter leur influence dans le monde entier, c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophites. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le desir, ni le superflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé d'avarice les Jésuites du Paraguay, ont censuré leurs établissements, comme l'ouvrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population ; elle consacre à des pratiques inutiles, le temps destiné aux travaux de la société ; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif & dangereux ; elle arme les citoyens les uns contre les autres, pour des sujets frivoles ; elle donne au nom du Ciel, le signal de la révolte ; elle soustrait ses Ministres aux loix, aux devoirs de la société : en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-ce-là ce qu'on voit au Paraguay ? Si c'est la superstition qui a créé les heureuses institutions de ces Chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiete, parce qu'elle est ambitieuse, qui craint tout, parce qu'elle veut tout ; la politique soupçonnoit avec plus de vraisemblance que les républiques fondées par les Jésuites pourroient bien aspirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverser l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes si doux, si parfaitement unis entr'eux, si attachés à leurs occupations, étoient en même-temps les meilleurs soldats du nouveau monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéissoient par principe de Religion. Ils combattoient avec le fanatisme, qui conduisit les martyrs du Christianisme sur l'échafaud, & qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naïs-

ſantes; tandis que les Eſpagnols de l'Amérique, énervés par la molleſſe qui ſuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au temps de leurs conquêtes. Ainſi la défiance qu'on avoit conçue, offroit plus que de vains ſoupçons & de fauſſes allarmes.

Dans les gouvernements qui précéderent l'origine du Chriſtianiſme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a conſtamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuſe ſe réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même ſource pour un ſeul but; ou l'une tellement ſubordonnée à l'autre, que le peuple n'oſoit l'en ſéparer dans ſes idées & dans ſes craintes. Les légiſlateurs les plus ſages ont toujours ſenti que la Religion qui préparoit les ames à l'obéiſſance, devoit les y tenir aſſervies. Mais en Europe, où le Chriſtianiſme vint s'établir ſur les ruines d'une Religion barbare & d'un grand Empire, il ſe forma dès l'origine une rivalité entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même-temps à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du Nord fondirent ſur les terres de la domination Romaine, les Chrétiens, perſécutés par les Empereurs Payens, ne manquerent pas d'implorer le ſecours des ennemis du dehors, contre l'Etat qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une Religion nouvelle, qui leur impoſoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les décombres des temples, pour bâtir des Egliſes. Les ſauvages donnerent ſans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils firent tomber aux pieds du Chriſtianiſme tous leurs ennemis & les ſiens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'Egliſe. Ils exigerent

des tributs, & en exempterent le Clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des Seigneurs se firent Prêtres, des Prêtres devinrent Seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les Évêques imprimerent le sceau de la Religion aux terres qu'ils possédoient. De ce mélange & de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux dès sa naissance, & qui devint énorme avec le temps; un pouvoir qui se distingua d'abord du seul & véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur le plus fort; & qui depuis se sentant le plus foible, s'est contenté de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs sont tellement discordants par leur nature, qu'ils troublent sans cesse l'harmonie des Etats.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, ont profité du mal que leur Société avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un seul, subordonnant tout à la Religion; ce qui leur donnoit la disposition entiere des pensées, des affections & des forces de leurs néophites. Etoit-ce pour eux-mêmes, ou pour leurs sujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces Missionnaires proscrits par la Cour de Madrid ont évacué un Empire qu'il leur étoit si aisé de défendre, les a justifiés aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philosophie, qui voit autrement que le vulgaire, attend, pour juger ces législateurs, que la conduite des

habitants du Paraguay parle & dépoſe en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples ſe ſoumettent à l'Eſpagne, qui n'a ni droit, ni forces à leur oppoſer, on dira que les Jéſuites ſe ſont plus occupés d'inſpirer l'obéiſſance aux hommes, que de les éclairer ſur les principes d'équité naturelle dont ces ſauvages étoient ſi près; & qu'en les pliant à la ſoumiſſion par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'eſt en ſe réſervant le droit d'en faire un jour les inſtruments de leurs volontés arbitraires. Mais ſi ces peuples armés & diſciplinés, repouſſent les barbares oppreſſeurs de leur patrie, s'ils vengent ces immenſes contrées de l'effuſion du ſang dont l'Eſpagne s'eſt enivrée, les Philoſophes diront que les Jéſuites ont travaillé au bonheur du genre-humain avec le déſintéreſſement de la vertu; qu'ils n'ont dominé les habitants du Paraguay que pour les inſtruire; qu'en leur donnant une Religion, ils leur ont laiſſé les notions fondamentales de la juſtice, qui ſont les premieres loix de la vraie Religion; & qu'ils ont ſur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute ſociété légitime & durable : que c'eſt un crime à des hommes raſſemblés, de conſentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée, peut un jour mettre des crimes au nombre de leurs devoirs. Ainſi la tranquillité de l'Amérique Eſpagnole dépend des opinions qui ſont établies dans le Paraguay.

CHAPITRE XXXVIII.

A quelles invaſions eſt expoſée l'Amérique Eſpagnole. Expédients convenables pour les empêcher.

INdépendamment de ce danger, qu'on peut regarder comme domeſtique, elle reſte toujours expoſée aux invaſions étrangeres, ſur-tout dans la mer du Sud. On l'a crue long-temps inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet Océan. Les Hollandois, qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique ſi inacceſſible, y envoyerent en 1643 une foible eſcadre, qui s'empara ſans peine de Baldivia, le premier port du Chily, le ſeul fortifié, & la clef de ces mers paiſibles. Ils dévoroient dans leur cœur les tréſors de ces riches contrées, lorſque la diſette & les maladies commencerent à ébranler leurs eſpérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya du Pérou contre eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie ; & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la haine, les détermina à ſe rembarquer. Avec plus de conſtance, ils ſe feroient vraiſemblablement maintenus dans leurs conquêtes juſqu'à l'arrivée des ſecours qui ſeroient partis du Zuyderzée, lorſqu'on y auroit appris leurs premiers ſuccès.

Ainſi le penſoient ceux des François qui, en 1698, unirent leurs richeſſes & leur audace pour former un établiſſement dans le détroit de Magellan & ſur la par-

tie de la côte du Chily, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de temps après entre ce Prince & les maîtres du nouveau monde, empêcherent l'exécution d'un projet, qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrissent les yeux sur la mer du Sud, pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624; mais la foiblesse du Prince qui gouvernoit alors la nation, fit tomber une association considérable qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante; il fit partir le Chevalier Norborough pour observer ces parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chily. Ce Monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il se jetta dans sa berge, & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le Ministere ne se découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du Sud, qui trouva plus commode, ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les trésors des pays commis à son privilege, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichissoit assez paisiblement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre, commandée par Anson, remplaça ces négociants avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangements vicieux, à doubler le Cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis 1764, l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établissement dans la mer du Sud. Ses Amiraux y ont déjà découverts plusieurs isles bien peuplées. Le temps nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels secours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce sont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais si le desir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Espagnols, & l'émulation d'en partager les richesses par le commerce & l'industrie; si des vues aussi élevées se mêloient à l'intérêt qui divise les nations & allume la guerre, il seroit aisé, en suivant le plan d'attaque tracé par Anson, d'enlever, d'un seul coup, à l'Espagne tout ce qu'elle possede en Amérique au-delà du tropique du Sud. Douze vaisseaux de guerre, partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient sans risque cette entreprise. D'abord ils trouveroient des rafraîchissements au Brésil, à Rio Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tous les établissements Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaissement des Espagnols. Si dans la suite ces vaisseaux avoient besoin de quelques réparations, elles pourroient se faire avec sûreté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans le mois de Décembre & de Janvier, temps de l'année où ces mers ne sont pas plus orageuses que les autres. En cas de séparation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elles sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affûts qui puissent

servir. On n'y a jamais des munitions de guerre & de bouche, pour soutenir un siege. Quand même une administration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison composée d'Officiers & de soldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils sont condamnés, manqueroit toujours des principes d'honneur, de l'expérience, de la capacité nécessaires pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port sûr, d'excellents bois de construction, du chanvre, des grains, toutes les commodités desirables après une longue navigation. Les troupes, aisément rétablies dans un pays si sain & si abondant, attaqueroient le reste du Chily avec une grande supériorité.

Ce Royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille soldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols, en état de porter les armes, & distribués par compagnies, sont obligés de se joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion, que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leur cruauté est si connue, que tous les efforts des Espagnols se tourneroient contre ces barbares, & qu'on ne songeroit guere à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao, le seul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une garnison de six cents hommes. La prise de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, & qui est sans défense. Les se-

cours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroient pas; & l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur, sans fossé & sans ouvrages extérieurs, seroit bientôt obligé de se rendre : sa garnison, continuellement affoiblie par les détachements qu'elle envoye pour la garde du Darien, du Châgre & de Porto-Belo, seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le seroit pas pour cela du Pérou. Il y a sans doute fort loin de la prise de deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste Empire. Qu'on fasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des Créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes, & peut-être qu'une si grande révolution ne sera pas jugée aussi chimérique qu'elle le paroît au premier coup-d'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols, n'auroit guere moins d'avantage sur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains lorsqu'ils les découvrirent. Que seroit-ce si les Jésuites, avec l'esprit d'ambition qu'on leur suppose, & le ressentiment que la Religion n'aura pas éteint dans leur ame, se livroient aux ennemis de leurs persécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les habitants du Paraguay dans un soulevement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Espagne! Quelle jouissance pour cette société qu'on nous peint si raffinée & si ardente dans tous ses mouvements cachés, de chasser à son tour, du nouveau

monde, une nation qui l'a expulsée elle-même de tous ses Etats !

Quand même les succès du vainqueur se borneroient à la prise de Callao & de Panama, l'Espagne ne se trouveroit-elle pas privée des trésors qu'elle reçoit de la mer du Sud ? Il faudroit, pour s'ouvrir la communication, qu'elle fît des armements considérables ; qu'ils ne fussent pas interceptés ; qu'ils franchissent le cap de Horn, ou le détroit de Magellan. Il faudroit que, sans ports, pour se refaire & pour se recrûter, les Espagnols pussent battre une escadre qui auroit reçu par l'isthme de Panama tous ses besoins ; & qu'après leur victoire, ils fussent encore en état de former deux sieges & de forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés sont-elles faciles à surmonter ?

Sans exécuter dans toute son étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il suffit pour cela que deux vaisseaux de force y arrivent sans être découverts. En établissant leur croisiere au Sud & au Nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce qui y arrive, ne peut échapper. Les bâtiments, qui, à raison des vents & des courants, suivent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce, averti par ses malheurs, suspend ses armements, on cesse à la vérité de faire des prises : mais si des Officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt personnel, perséverent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs, que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découvertes ré-

tentes des Anglois dans la mer du Sud, rendent tous les jours plus prochains, ne sauroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La Puissance qui a besoin de ce soutien, en a tous les matériaux sous sa main. Ils se trouvent dans la mer du Sud, & sont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut se dissimuler que les équipages, composés en grande partie d'Indiens ou de negres, ne seront jamais comparables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec soin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline, & ils seront suffisants pour arrêter des hommes, qui, fatigués par une longue traversée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaise nourriture, n'auroient aucun asyle sur cette plage éloignée. Nous oserons même ajouter, que si l'Espagne pouvoit faire aimer sa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la proposer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple sur la terre qui osât y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine, il n'en faudroit pas moins construire & tenir dans une activité continuelle, une escadre, que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loisir seroit utilement employé à ramasser sur les côtes des denrées, qui périssent faute d'occasions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraisemblablement les colons de la léthargie où ils sont ensevelis depuis deux siecles. Assurés que leurs produits arriveroient sans frais à Panama, & qu'ils seroient embarqués sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils seroient sûrs de recueillir

les fruits. Peut-être avec le temps leur émulation deviendroit-elle assez vive, pour déterminer le Ministere à creuser un canal de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déja si avancée par un fleuve navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet; si cependant les Espagnols ne se croyent pas intéressés à tenir l'isthme de Panama fermé, comme autrefois les Califes à ne pas ouvrir l'isthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce, demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir l'autre périr dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers exposeroit la Cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chily envahis par la mer du Nord : c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette derniere mer, s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orénoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici comme importants, tels que la Vera-Cruz, Châgre, Porto-Bélo, Carthagene, sont fortifiés, & quelques-uns le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé, qu'aucune de ces places n'étoit imprénable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y a-t-il quelque Puissance qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux, pour les prendre toutes successivement; &, ce qui est bien plus difficile, pour les garder. Qu'est-ce qui arriveroit? L'air de ces riches contrées, presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérants en foule. Ce climat, dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux isles de l'Amérique, à trois dixiemes; & celle des Anglois, à quatre; tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-sain, au-delà d'un dixieme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les forteresses qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources s'y prendroient, pour pénétrer sans aucune ressource pour les vivres, dans un pays qui n'est point cultivé? Pour se présenter avec de l'infanterie seulement, devant une cavalerie nombreuse & impétueuse; pour avancer à travers des précipices, dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre; pour forcer des défilés, que cinq cents

poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes.

Admettons tous ces prodiges opérés : peut-on croire que les Espagnols Américains subiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puisse être ? Idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur Religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes suffisantes pour chasser leur vainqueur, de même que les Portugais poussés dans un coin de terre, chasserent autrefois du Brésil les Hollandois qui l'avoient envahi presqu'entiérement.

Il ne resteroit pour assurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y sont établis : car telle est la malheureuse destinée des conquérants, qu'après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitants. Mais outre qu'il seroit odieux & injuste de soupçonner une nation policée de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Espagnols à l'exécration de tous les siecles, cet expédient ne seroit pas moins insensé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple seroit forcé, pour tirer parti de ses nouvelles possessions, de leur sacrifier sa population, son activité, son industrie, & avec elles toute sa puissance. Il n'y en a point d'assez peu éclairé, pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les Etats qui ont tourné leur administration du côté des mines, ont péri misérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthousiasme pourroit aveugler quelque Puissance maritime, au point qu'elle formât le projet de s'approprier exclusivement des avantages qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivresse lui feroit

voir les mines pouſſées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles ſont; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation, pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des ſubſiſtances & des vêtements au nouveau monde; les vaiſſeaux qui portoient aux extrémités de la terre le fruit de leur induſtrie, pourriſſant dans des ports où la ceſſation du travail anéantiroit la navigation; toutes les branches de commerce tombant néceſſairement dans les ſeules mains par qui découleroient tous les tréſors; l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richeſſes.

Cette erreur brillante entraîneroit ſûrement la ruine de la Puiſſance qui en feroit la baſe de ſa conduite; mais elle engageroit l'Eſpagne dans des guerres longues & ruineuſes, qu'il lui eſt aiſé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une eſcadre qu'on conſtruiroit dans l'iſle de Cuba. Ses atteliers ſont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ſes vaiſſeaux, ſe trouvent la plupart ſituées ſous la Zone Torride. Les bois d'Europe, trop tendres pour réſiſter aux chaleurs exceſſives de ces régions, s'y deſſechent, tandis que ceux du pays élevés & durcis ſous les rayons d'un ſoleil brûlant, s'y conſervent, avec quelques ſoins, durant les ſiecles.

Ce ſeroit un grand déſordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres déſordres, ſi l'utilité de cette marine ſe bornoit à défendre les côtes Eſpagnoles. Elle doit reſſuſciter la communication entre les colonies nationales, interrompue autrefois par les corſaires, & qui depuis a toujours été languiſſante. Elle doit prévenir les verſements frauduleux, & les brouilleries qui en ſont

trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation qui se trouve plus en danger que jamais, depuis que le traité de 1763 a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets, qui voyent souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courants si rapides, ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croisiere. Un malheur plus réel pour l'Espagne, seroit que les côtes de la Floride situées dans le golfe du Mexique, & jusqu'ici assez peu connues, offrissent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il est possible que cela ne soit pas; mais comme la Cour de Madrid n'en a pas la certitude, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile, par la formation d'une bonne escadre.

Cette force auroit encore une destination non moins importante. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale, prennent tous les jours des accroissements qui étonnent l'univers. Elles peuvent rester asservies à leur métropole; elles peuvent en secouer le joug. Quoiqu'il arrive, leurs besoins augmenteront avec leur population. Déjà elle est si considérable, que les anciens débouchés ne suffisent plus à l'extraction de leurs denrées; que les anciens retours ne suffisent plus à leurs consom-

mations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation, qui s'eſt manifeſtée depuis peu par de grands éclats. La Grande-Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jusqu'ici les cauſes d'une inquiétude qui lui cauſe de ſi vives allarmes, s'éclairera tôt ou tard. Elle ſentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ſes poſſeſſions éloignées, qu'en donnant plus d'extenſion à leur commerce. La néceſſité, autant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique; & il eſt vraiſemblable que l'orage fondra d'abord ſur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Eſpagne qui puiſſent prévenir ou détourner la révolution dont elle eſt menacée.

L'entrepôt de ces forces ſeroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo, & à Carthagene, lieux tous mal-ſains & ſous le vent. Qu'elles ſe concentrent à Bayahonda, ſitué entre Sainte-Marthe & Maracaybo. Cette poſition quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut deſirer; un port excellent, d'un accès facile, & qu'il eſt aiſé de rendre imprénable; une grande abondance de bois de conſtruction, un air très-ſalutaire, un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les ſauvages qui habitent cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paiſibles, ſi on les traitoit avec humanité. De cet aſyle les vaiſſeaux Eſpagnols menaceroient les établiſſements ennemis, & protégeroient les poſſeſſions de leur nation.

Il eſt vrai que lorſqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers ſituées ſous le vent, leur retour ſeroit difficile. Les vents réguliers du Sud-Eſt au Nord-Eſt, les courants toujours dirigés vers l'Oueſt, rendroient

nécessairement leur marche pesante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet, dont tout démontre la nécessité. Ce seroit un grand avantage, si cette force pouvoit au besoin, se porter dans la mer du Sud. Par malheur, la nature des choses s'oppose invinciblement à cet objet d'utilité. L'escadre, avant de faire route vers l'Equateur, seroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar ; ce qui l'exposeroit aux mêmes inconvénients que si elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce seroit de faire passer par terre des matelots tout formés, aux bâtiments qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défense que nous venons de tracer à l'Espagne, est susceptible de grandes difficultés. Peut-être cette Monarchie n'est-elle pas en état de faire les avances nécessaires, pour fonder la marine dont elle doit sentir le besoin. Peut-être ne peut-elle pas assigner les fonds indispensables pour son entretien. Peut-être n'a-t-elle pas assez de confiance en ses administrateurs du nouveau monde, pour leur confier des soins aussi importants. Ces objections, que nous n'avons pu nous dissimuler, semblent en effet insolubles, dans l'état d'épuisement, d'inaction, d'ignorance, de découragement où se trouve aujourd'hui cette Puissance, autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, fera disparoître en peu de temps une foule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéressés de ces abus énormes, croiseront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils seront bientôt

dissipés, si on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

CHAPITRE XXXIX.

Causes de la décadence de l'Espagne.

LEs Ecrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Espagne est depuis si long-temps affligée, ont tous répété, que se voyant maîtresse des trésors du nouveau monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée n'a jamais pu entrer dans le système d'aucun peuple. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événements, qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique ayent anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du Royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures; mais il en avoit considérablement diminué la vente par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-Quint, & même sous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce Prince, la seule ville de Séville contenoit soixante mille métiers en soie. Les draps de Ségovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. L'armement contre l'Angleterre, connu dans l'histoire sous le

nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conséquent un commerce de mer très-étendu. Elle fit, dans l'espace d'un siecle, des entreprises immenses & très-dispendieuses. Les seules guerres des Pays-Bas & de la ligue, lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elles jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers, qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette Puissance avoit été obligée d'acheter dans ces temps-là les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique, comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armements de terre & de mer, de soudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la division dans les Etats voisins, de tout bouleverser par ses intrigues, de donner le branle à tous les événements politiques, d'être le premiere & presque la seule Puissance de l'univers.

L'expulsion totale, & la proscription des Maures & des Juifs en 1611, fut la premiere époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide, qu'on vit des Ecrivains Espagnols former, dès l'an 1619, des projets pour le rétablissement politique de leur Empire. On imaginera sans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un temps où la noblesse, retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Visigoths, dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus méprisée, quoique la plus utile. La guerre qui détruit tout, étoit alors la seule profession distinguée; & les arts, qui créent, conservent

ou réparent, déshonoroient, pour ainsi dire, tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il y avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin; si l'Espagne avoit des manufactures, elle les devoit aux Maures qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette Puissance ne sentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les trésors du nouveau monde, étoit de favoriser l'industrie qui les y attiroit. La seule partie de la nation qui eût de l'activité, la seule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieusement proscrite. En vain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à vivre où ils étoient nés; la superstition qui avoit prononcé l'arrêt de leur destruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne se trouva même aucune Puissance en Europe assez éclairée pour leur offrir un asyle; & ils furent réduits à se disperser en Afrique & en Asie.

Tandis que le désespoir conduisoit ces malheureux sur des côtes barbares, l'Espagne s'applaudissoit de son fanatisme aveugle. Elle se croyoit toujours la plus riche Puissance de l'univers, parce qu'elle ne soupçonnoit pas que les vaisseaux qui remplissoient ses ports, étoient des éponges qui commençoient à boire sa substance. Lorsqu'elle s'apperçut de la diminution de son numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtiments qui revenoient des Indes, à l'enlevement de ses galions par les Hollandois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits sur les manufactures & sur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop pesant, même pour un grand nombre,

fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoient. Ils se refugierent en Flandre & en Italie, ou sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille, cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leur excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance, affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens, imposition, qui, sans aider l'Etat, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgents du gouvernement, on exigea des Financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'Etat : ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les Commis, les gênes & les vexations, se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne foi. Avec le temps, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les Tribunaux du Prince, à se choisir des Juges particuliers, & à les payer. Ils devinrent Juges & parties.

Les propriétaires des terres écrasés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitants avant la découverte du nouveau monde, & qui avoit été plus anciennement

le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité. D'ailleurs, que peut on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les fraix des substances, pour les rendre moins cheres; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un Etat a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivieres, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtiments mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jus-

qu'aux *aviso* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la Monarchie. L'Espagne remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siecle de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillants. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractere.

L'Inquisition, cet effroyable tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & du mahométisme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux sciences, à toutes les connoissances utiles. L'Espagne ne fut, il est vrai, ni troublée, ni dévastée par les querelles de Religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matieres de Religion ressemblent à ces parties acides & volatiles, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la masse. Dans ce mouvement, elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il surnage un fluide doux, agréable &

vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matieres resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'Etat s'applaudissoit de son aveuglement.

Au-lieu de cette activité qui auroit été nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensuite les provinces commises à leur défense.

Une solde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaire à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'Officiers inutiles, qui, par leurs appointements & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la Couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les Etats. Il

auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du Prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernements, les prélatures, les principaux emplois de la Magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillants, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la Cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les Ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses, en les employant à des travaux paisibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers, qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitants, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus utile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-temps un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfants à l'éducation superstitieuse des colleges; & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisanes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infame, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre poussé jusqu'aux derniers excès, fut la premiere & la seule cause de la stérilité des femmes Espagnoles, autrefois aussi fécondes que celles des Etats les plus peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentiments de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les Etats unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la

Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Arragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les isles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la Monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une Cour avide & épuisée par ses folles largesses.

Pendant que tout tomboit ainsi dans la confusion en Espagne, les trésors de l'Amérique, qui n'avoient d'abord passé aux autres Etats de l'Europe que par des combinaisons destructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuse & paisible. L'impossibilité où se trouvoit la métropole de fournir aux besoins de ses colonies, anima l'industrie des autres peuples, qui jusqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richesses du nouveau monde, ne purent guere retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commission : droits qui ont ajouté aux marchandises une valeur qui ne prend sur les négocians étrangers, que parce qu'elle resserre les consommations; mais qui sont payés par les Péruviens & les Méxicains, qui les consomment. C'est par cette voie que l'or & l'argent, dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont passé dans plus de mains & se sont distribués plus également.

En vain une loi sévere, portée par Ferdinand & Isabelle, & confirmée par leurs successeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faisoient. L'impérieuse loi de la nécessité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandises qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme

tieme partie appartient à peine à la métropole. Le reste est fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Espagne, sous le nom des Espagnols même, toujours fideles aux particuliers, & toujours infideles à la loi. La bonne foi des Espagnols, qui n'a jamais reçu d'atteinte, fait dans ce commerce la sûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant se dissimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus absurde. Il défendit, sous des peines capitales, l'exportation de l'or & de l'argent; comme si les Espagnols eussent pu se dispenser de payer les marchandises qu'ils avoient besoin d'acheter. Lorsqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Espagnol, qui est à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des Braves, appellés *Météores*, qui, bien armés, alloient porter les lingots numérotés au rempart, & les jettoient à d'autres météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes ne les troubloient jamais: tous avoient leur droit sur cette fraude, justifiée par l'iniquité de la loi; & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandises un nouveau prix, que le consommateur étoit obligé de payer. La défense de sortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le Royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises, par la difficulté d'en retenir la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confisqué ses biens, cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent, l'auroit augmentée; parce

que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage. .

La Cour de Madrid a enfin senti le vice de cette tyrannie. Les Gouvernements anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une, dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les Empires sont plus conduits par les caprices des administrateurs, que sur des principes raisonnés, l'Espagne s'est contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit, en payant trois pour cent, la valeur des marchandises qu'il auroit fait passer dans le nouveau monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers, qu'on eut soin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du Ministere étoit de se rendre maître du commerce des piastres, & par conséquent du change. Ce plan, qui peut-être étoit plus vaste que juste, n'a pas réussi. Les agents qu'on avoit choisis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La Cour d'Espagne ne s'est pas obstiné à soutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers sont maintenant autorisés à extraire directement leurs fonds, en se soumettant aux droits établis, & qui, en 1768, ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des temps où les fraudeurs Espagnols peuvent fournir les piastres à bord des vaisseaux, au-dessous de l'imposition; & on sent bien que ces facilités momentanées, sont saisies avec une avidité extrême.

CHAPITRE XL.

Causes de la décadence des colonies Espagnoles.

PEndant que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'ancien monde, eussent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eut été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se feroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des Empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens, l'ascendant que Charles-Quint prit sur toute l'Europe, l'orgueil si ordinaire aux conquérants, le caractere particulier des Espagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce : toutes ces raisons, & plusieurs autres, empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau monde, des loix sages, une bonne administration, une consistance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérants fu-

rent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre, à l'arrivée de ces barbares; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on a accusés jusqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtiments, ni par aucune espece de honte, ni par la présence des témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols, l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale; & ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphere? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontieres de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers moments pour des Dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés? Ne se défierent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La premiere goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandît à grands flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les usages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'allarmes & de terreurs bien ou mal fondées? Mais le phénomene incompréhensible, c'est la stupide barbarie du gouvernement qui approuvoit

tant d'horreurs, & qui stipendioit des chiens exercés à poursuivre & à dévorer des hommes.

Semblables aux Visigots, dont ils étoient les descendants ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappés à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un Monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du nouveau monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentiments des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siecle, leur crioient : Laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite; pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toiles ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or? Les Espagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jetter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, de la

douceur de reſpirer un air libre & ſain, des principaux ſoutiens de la vie, de la conſolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches; ces infortunés creuſoient leur tombeau ſous des voûtes ténébreuſes, qui recelent aujourd'hui plus de cendre de morts, que de pouſſiere ou de grains d'or. Quand on jette les yeux ſur des traitements ſi barbares, on eſt bien étonné d'entendre l'avare & ſtupide Eſpagnol, ſe plaindre de ce que les Indiens lui refuſent la connoiſſance de pluſieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahiſſant le ſecret qu'ils ont reçu de leurs peres, ou que le haſard leur a donné, que feroient-ils autre choſe que multiplier les moyens de les détruire?

Auſſi voit-on ceux même que la deſtinée avoit ſoumis au joug, déſerter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, & ſe réfugier en grand nombre parmi les ſauvages qui errent dans les forêts ou les déſerts des Cordillieres. Ces lieux impénétrables, ſont devenus l'aſyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Eſpagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invaſion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient expoſées à leurs incurſions. Ce que la ſtérilité du ſol, le défaut de prévoyance, & le manque des reſſources de la ſociété fait perdre de population à ces ſauvages, eſt continuellement réparé par les eſclaves fugitifs, qui ſe dérobent à la tyrannie Européenne. C'eſt dans ces montagnes que ſe régénere en ſecret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, retirer ſes biens, ſes droits & ſa liberté des mains avides & cruelles de l'uſurpateur du nouveau monde.

Il ſe dépeuple encore, par les beſoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y ſubvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui ſervoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes : c'étoit une occupation & une ſorte de métier. Leurs ſoins ſe réduiſoient à la culture d'un champ de maïs. L'argent n'étoit point une richeſſe. Toutes choſes s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Eſpagnol, vit en ſociété, il eſt dans la néceſſité de ſe loger, de ſe nourrir, de ſe vêtir le plus ſouvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne ſauroit pourvoir à ces nouveaux beſoins. Quand même il ne ſeroit pas tombé dans un découragement exceſſif, ſon travail ſuffiroit à peine aux dépenſes de premiere néceſſité. Ainſi le luxe & l'indigence qui le preſſent, l'on réduit à cacher à l'écart ſa nudité, à vivre ſeul, & à renoncer à ſa poſtérité.

De cette cauſe de dépopulation en naît une autre plus affreuſe encore, & dont la ſeule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célebre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces inſulaires, les hommes en étoient venus à ce point de déſeſpoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfants qui fuſſent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement réſolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triſte conjuration contre la nature & contre le plus doux de ſes plaiſirs, l'unique événement de cette eſpece que l'hiſtoire ait tranſmis à la mémoire des hommes, ſemble avoir été réſervée à l'époque de la découverte du nouveau monde, pour caractériſer à jamais la tyrannie Eſpagnole. Que pouvoient oppoſer les Américains à la ſoif de détruire,

que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée du sang des peres, & du germe des enfants.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérants. L'Empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux éléments de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instruments propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du Souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers Magistrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les Etats mal administrés; des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. „ J'ai „ vu, disoit un voyageur célebre, porter dans le même „ tribunal, & presqu'à la même heure, une même sentence sur deux cas directement opposés. En vain s'efforça-t-on d'en faire comprendre la différence aux ju-

„ ges. Cependant le Chef sortant enfin des ténebres, se „ leva sur son siege, retroussa sa moustache, & jura par „ la Sainte Vierge & par tous les Saints, que les Luthé- „ riens Anglois lui avoient enlevé parmi ses livres ceux „ *du Pape Justinien*, dont il se servoit pour juger les „ causes équivoques; mais que si ces chiens reparois- „ soient, il les feroit brûler tous. „

„ Le hasard, dit le même voyageur, fit tomber un „ jour les métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un „ créole. Il remit ce livre à un Religieux qui ne l'enten- „ doit pas mieux que lui, & qui fit croire aux habitants „ de la ville que c'étoit une bible Angloise. Sa preuve „ étoit les figures de chaque métamorphose qu'il leur „ montroit, en disant : Voilà comme ces chiens adorent „ le diable, qui les change en bêtes. Ensuite la préten- „ due bible fut jettée dans un feu qu'on alluma exprès; „ & le Religieux fit un grand discours qui consistoit à „ remercier Saint François de cette heureuse décou- „ verte. „

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les Ministres de la Religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce ; les autres abusoient de leur ministere & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un Moine Espagnol passoit pour mal-adroit, lorsqu'un court voyage dans le nouveau monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On auroit cru que ce n'étoit que

pour embellir des Eglises, & pour enrichir le Clergé que l'Amérique avoit été conquise.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La Cour avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs, & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle s'est manifestée par des éclats, qui ont plus d'une fois ébranlé l'Empire de la métropole dans le nouveau monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroissent d'autant plus sûres & plus prochaines, que le Clergé créole & le Clergé Européen, qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces divisions, ne se rapprocheront jamais, & travailleront, selon l'esprit dont ils ne se sont jamais écarté, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le Trône de Charles-Quint, les désordres qu'on vient de voir, & les maux qui naissent de tant de maux, ont un peu diminué. La noblesse n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la Royauté, & qui embarrassoient souvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a cessé d'être l'appanage de la seule naissance : il a passé à des

gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Espagne, qu'une administration détestable avoit fait tomber au-dessous de huit millions sur la fin du dernier siecle, monte aujourd'hui à soixante-douze millions six cents cinquante-six mille huit cents cinq livres. Cette heureuse révolution qui a commencé par la métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui sembloit y présider. Le Conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La Contractation, transportée de Seville à Cadix en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le Consulat qui juge des différends survenus entre les négociants mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de leurs privileges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

CHAPITRE XLI.

Moyens que l'Espagne doit employer pour son rétablissement.

CEs premiers pas vers le bien, doivent faire espérer au Ministere Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il employera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le

penſe. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établiſſoit, on verra que cet engourdiſſement ne s'étendoit pas à tout; & que ſi l'Eſpagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit ſon inquiétude chez ſes voiſins, dont elle troubloit ſans ceſſe la tranquillité. Son oiſiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la nobleſſe ne faiſoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de ſi noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Eſpagnol décharné, demi-nud, nonchalamment aſſis à terre, regarde avec pitié ſes voiſins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de ſa folie. L'un mépriſe par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſprit monacal, qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne deſire rien, mais il mépriſe encore moins les richeſſes qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere, il n'eſt reſté à ce peuple, pauvre & ſuperbe, qu'un penchant démeſuré pour tout ce qui a l'air d'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des Grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la Cour avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce puiſſant reſſort : qu'on cherche les moyens, plus aiſés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable, & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau monde, dans ces temps brillants, où, ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'Etat, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établissements du nouveau monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son système avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitants n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le temps, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui, en 1747, n'avoit que sept millions quatre cents vingt-trois mille cinq cents quatre-vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt-mille quarante-six Ecclésiastiques, & qui ne compte guere dans ses colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au temps de la conquête, ne peut ni se repeupler, ni les repeupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue son Clergé qui énerve & dévore également l'Etat. Il faut qu'elle renvoye aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puisque son revenu net est de cent douze millions, & que ses dépenses ordinaires n'en absorbent que quatre-

vingt-seize, qu'elle s'occupe du soulagement des peuples, aussi-tôt que les possessions de l'ancien & du nouveau monde auront été tirées du cahos où deux siecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées.

Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infame Tribunal de l'Inquisition, qui semble érigé contre le Monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre sous le joug d'une superstition stupide.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes, & de ses remedes. C'est est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidents imprévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les temps & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi, à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élements qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit vénimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérants, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparents bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instruments du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au théisme; mais cette

derniere idée ſimple & ſublime, ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une Religion plus épurée, ſi les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'Empire Romain, n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le Chriſtianiſme vint ſe préſenter malheureuſement à des eſprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance eſt toujours avide. L'intérêt le changea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés, qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze ſiecles à ſe partager, à ſe diſputer les provinces de la Monarchie univerſelle, qu'une ſeule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent ſans examen toutes les erreurs que les Prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enſeigner à la multitude. Mais le Clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans ſon ſein un germe de diviſion, qui devoit, tôt ou tard, ſe communiquer au peuple. Le moment vint où l'eſprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'Egliſe, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animoſité, un grand nombre de ſuperſtitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laiſſé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raiſonnement, ni par eſprit de parti, ceux qui avoient le plus d'intérêt à les ſoutenir, ſe trouverent hors d'état de les défendre, lorſqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention

publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands & de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le Magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la Religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondements antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les Réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les Rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres Souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis, dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles Monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser; que la Société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espece de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet fidele; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables, ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux

rieux d'une foule de Prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le Prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le Monarque fut subordonnée à la volonté du Prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai Souverain de l'Etat.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur Religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs Dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'Inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la Cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition, que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles de l'ancien & du nouveau monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la Monarchie, n'est pas suffisant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en

auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles sont si profondes & si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'un & l'autre hémisphere, remplies de nouveaux habitants, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulieres. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément & de distinction, pour perdre le souvenir de leur pays natal.

Si l'Espagne veut porter rapidement ce grand ouvrage à sa perfection, il ne suffit pas qu'elle ouvre son sein aux peuples de sa communion; il faut que toutes les sectes, sans distinction, y soient admises. Elle a cru trop long-temps que la liberté de conscience ne pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester, & de déchirer tôt ou tard les gouvernements où elles se multiplioient. Si les Payens avoient raisonné ainsi, jamais le Christianisme ne se fût établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre Religion n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du nouveau monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures

qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses Ecrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre; mais il faudra des siecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporteroit en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste. On en a fait une expérience bien instructive, lorsqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défense de sortir les soies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit sensiblement, & seroit entiérement tombée, si le gouvernement n'avoit eu la sagesse de rendre au commerce son ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entiere. Qu'on suppose que cette Monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de

métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitants, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même-temps son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du nouveau monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanents. La pratique des arts de premiere nécessité, l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le Ministere Espagnol qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les fraix de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, pour plus de trente millions. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont

susceptibles d'une grande augmentation, & vraisemblablement peuvent être plus que doublées. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'Etat pourra consommer de marchandises étrangeres. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

CHAPITRE XLII.

Moyens que l'Espagne doit employer pour le rétablissement de ses colonies.

SUivant les calculs les plus modérés, ces précieuses colonies ont versé dans la métropole, depuis 1492 jusqu'en 1740, c'est-à-dire dans l'espace de 248 années, plus de neuf milliards de piastres, dont la moindre partie est restée à ses maîtres naturels; le reste s'est répandu en Europe, ou a été porté en Asie. Depuis le premier Janvier 1754 jusqu'au dernier Décembre 1764, on n'est pas réduit aux conjectures. L'Espagne a reçu dans ce période,

De la Vera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piastres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piastres, 2 réaux.

De Lima, en or, 10, 942, 846 piaſtres, 3 réaux; en argent, 24, 868, 745 piaſtres, 3 réaux.

De Buenos-Ayres, en or, 2, 142, 626 piaſtres, 3 réaux; en argent, 10, 326, 090 piaſtres, 8 réaux.

De Carthagene, en or, 10, 045, 188 piaſtres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piaſtres, 3 réaux.

De Honduras, en or, 37, 254 piaſtres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piaſtres, 7 réaux.

De la Havane, en or, 656, 064 piaſtres, 3 réaux; en argent, 2, 639, 408 piaſtres, 2 réaux.

De Caraque, en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux; en argent, 276, 002 piaſtres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Porto-Rico, en or, 526 piaſtres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal.

De Campêche, Cumana, Maracaïbo, en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux.

C'eſt en tout, vingt-ſept millions vingt-ſept mille huit cents quatre-vingt ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions, ſept cents quatre-vingt-dix huit mille deux cents cinquante-huit piaſtres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maſſe de cent cinquante-trois millions huit cents vingt-ſix mille cent cinquante-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions neuf cents quatre-vingt-quatre mille cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richeſſes, celles que, pour éviter de payer les droits, on n'enregiſtre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eſt enregiſtré; & il ſe trouvera que la métropole reçoit annuellement de ſes colonies environ dix-ſept millions de piaſtres, ou 89, 250, 000 livres.

Il feroit poffible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire paffer dans le nouveau monde des gens plus habiles dans la métallurgie, & fe relâcher fur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce fuccès ne feroit jamais que paffager. La raifon en eft fenfible. L'or & l'argent ne font pas des richeffes; ils repréfentent feulement des richeffes. Ces fignes font très-durables, comme il convient à leur deftination. Plus il fe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréfentent moins de chofes. A mefure qu'ils font devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eft arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépenfe, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette fource d'opulence. Mais ce feroit toujours un grand bien que de fimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reffources de la phyfique à rendre ce travail moins deftructeur qu'il ne l'a été. Il eft un autre moyen de profpérité pour l'Efpagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'eft le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établiffement des manufactures dans leurs poffeffions du nouveau monde; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens poffibles. Si l'Efpagne adopte un principe fi raifonnable, elle parviendra vraifemblablement à retenir dans fon fein douze à treize millions, qu'en font fortir tous les ans les épiceries. Il n'eft guere poffible que dans cette étendue de terres, dans

cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la cannelle, le girofle, la muscade, les autres aromates de l'Asie. Il est certain qu'on trouve de la cannelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réussissent; soit qu'elles ne réussissent pas, on peut toujours cultiver le café dont l'usage s'étend tous les jours en Europe; le coton, qui manque souvent à nos manufactures; le sucre, dont l'Espagne achete tous les ans pour plus de cinq millions, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Plusieurs provinces du Mexique produisoient autrefois des soies excellentes, qu'on employoit avec succès à Séville. Cette production s'est perdue, par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de chose, en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile même, de multiplier dans le climat convenable, l'espece de brebis qui donne cette laine précieuse.

L'excessive cherté de la cochenille, & l'empressement de tous les peuples pour s'en procurer, avertissent continuellement l'Espagne de l'intérêt qu'elle a de la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit sur-tout encourager, ce seroit les vignes & les oliviers, dont la culture n'est permise que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes, seroient fixées par ce genre de travail. Distribuées avec intelligence, elles serviroient à établir des communications entre les différentes colonies maintenant séparées par des terreins immenses & inhabités. Les loix,

qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du Magiſtrat, ſeroient obſervées. Le commerce ne ſeroit pas continuellement interrompu, par l'impoſſibilité de faire arriver, même avec de grands fraix, les marchandiſes au lieu de leur deſtination. En cas de guerre, on ſeroit averti à temps du danger, & l'on ſe donneroit des ſecours prompts & efficaces. Si l'Eſpagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger ſacrifice ſeroit compenſé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, ſeroient le partage des naturels du pays, que leur indolence & peut-être leur foibleſſe, rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations ſeroient réſervées pour les eſclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce ſecours étranger, dans les premieres années qui ſuivirent la découverte du nouveau monde. Il fut bientôt proſcrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les pouſſaſſent à la révolte. Las Caſas, qui s'occupoit ſans ceſſe du ſoulagement des Indiens, obtint en 1517 la révocation de cette loi, qu'il croyoit nuiſible à leur conſervation. A cette époque, un favori obtint le privilege excluſif de porter quatre mille negres dans les Antilles. Il vendit ſon droit aux Génois, qui abuſerent de leur monopole. Cet odieux commerce paſſa ſucceſſivement aux Caſtillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Il eſt enfin rentré dans les mains des Eſpagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuiſible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agents. Toutes leurs liaiſons ſe forment avec des ſujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Espagne de se passer des secours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Elle surmontera cet obstacle, en recevant directement des Indes Orientales les marchandises propres à ces contrées barbares ; en excitant par des gratifications l'introduction des negres dans ses colonies, au-lieu de l'arrêter par des impôts. Tout alors s'animera dans des contrées depuis si long-temps languissantes. Leurs productions, qui ne passent pas annuellement vingt-sept à vingt-huit millions de livres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la consommation de l'Espagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement se sera occupé avec succès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ses provinces du nouveau monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richesses dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris, que la vigilance de ses garde-côtes, que la fidélité de ses Commandants, sont des barrieres que le commerce interlope franchit souvent & facilement.

Tous les peuples que leurs possessions mettent à portée des colonies Espagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleusement les trésors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François, les Hollandois, sur la côte de Carthagene & de Porto-Belo. Les sujets de la Grande-Bretagne, qui connoissoient toutes ces voies, ont trouvé dans les cessions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche

dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les garde-côtes; mais les Anglois assurés de n'être pas désavoués par leur gouvernement, ont soutenu par la violence en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandestin, qui chez eux est puni de mort. Leur marine militaire l'autorise si ouvertement, qu'il existe entr'elle & les négociants de la nation, un contrat public, en vertu duquel le vaisseau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de sa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les Gouverneurs font encore plus mal leurs devoirs que les garde-côtes. Quoique la corruption ait passé toutes les bornes en Espagne, elle est poussée encore plus loin aux Indes. Depuis les vice-Rois jusqu'aux derniers commis, personne ne porte aucun principe de patriotisme dans le nouveau monde. Tous ont acheté leur poste; tous prétendent être dédommagés des sacrifices qu'ils ont faits; tous sont pressés d'élever la fortune qu'ils poursuivent; tous veulent être dédommagés des dangers qu'ils ont courus en changeant de climat. Il n'y a pas un moment à perdre, parce qu'il est rare qu'on soit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans sa place. On diroit que la Cour de Madrid, ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu qu'il fût moins odieux, en le rendant plus universel.

Tous les moyens de s'enrichir sont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, est de favoriser le commerce interlope, ou de le faire soi-même. Il est facile, il est rapide, il est doux. Personne en Amérique ne réclame contre cette conduite, parce qu'elle convient à tous. Si les cris de quelques négociants Européens arrivent à la Cour, ils sont aisément étouffés par des largef-

les versées à propos sur les Ministres, les Confesseurs, les maîtresses ou les favoris. Le coupable est non-seulement à l'abri de la punition, mais encore récompensé. Rien n'est si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du nouveau monde, où il avoit occupé une place importante, se plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de son administration. *Si l'on vous calomnie*, lui dit son ami, *vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagere pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie: vous jouirez paisiblement & même glorieusement du reste.*

Comment parvenir à détruire des abus si enracinés? Tandis que les arrangements qui ont donné naissance au désordre subsisteront, le contrebandier fera son commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne réussira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette Puissance, à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Afrique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux, comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premieres; il faut qu'elle leur paye convenablement les valeurs nouvelles, que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles; il faut qu'elle répande tout chez les consommateurs de la maniere qui lui sera la plus avantageuse.

Ces maximes sont trop simples pour lui avoir échappé; mais elle en a fait une mauvaise application. Ses besoins ou son avidité l'ont continuellement égarée. Sé-

parant toujours les intérêts de la Couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcharger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse des peuples, étoit la seule vraie richesse de l'Etat. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été assez grand, pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qu'on a faites pour la modération des droits, ont été rejettées comme ruineuses pour la Monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a rallenti les expéditions qui se faisoient directement de la métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue en proportion des droits. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de sortie avec plus de modération; dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pesante.

Ceux qui pensent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions est la plus convenable, ont été séduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par sa nature, devoit tout ruiner nécessairement. Le commerce illicite averti par ses émissaires des besoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaisseaux Espagnols, qui, trouvant les magasins remplis, sont forcés de vendre à perte; ou ce qui est souvent plus fâcheux, se trouvent dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel

encouragement pour la contrebande, dont les dépôts sans cesse renouvellés, sont intarissables.

Pour écarter cette concurrence ruineuse, on a souvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La Cour de Madrid a toujours rejetté ce projet comme un monopole destructeur, & plus destructeur peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance des bons principes ne l'a pas empêchée de sentir que les privileges exclusifs, toujours nuisibles aux peuples même les plus actifs, sont nécessairement ruineux pour une nation dont l'industrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix, qui puisse sapper la contrebande, & donner au commerce l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau monde, est d'y porter beaucoup de denrées & de marchandises d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations sont inséparablement liées. L'une sans l'autre est impossible, & toutes deux proscrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans ce systême, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs, a toujours été, sera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera, par cet heureux moyen, des esprits qui sont aigris, ou parce qu'on les a laissés manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle fera tomber par le bon marché, des manufactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'industrie vers

l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin, elle doublera, triplera peut-être sa navigation, dont les opérations languissantes exposent toujours la fortune publique, & la livrent si souvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le système des flottes, qui fixe la quantité des marchandises qu'on peut embarquer à Cadix, est plus favorable au petit nombre des négociants livrés à ces spéculations, la liberté d'envoyer, en payant les droits, autant de marchandises qu'on voudra, baissera le prix & augmentera la consommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation sera plus considérable, quoique celui de chaque particulier le soit moins. Cet avantage est infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté, qui nous paroît absolument nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négociants doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions, aura reçu des retours plus riches. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront, par conséquent, à de nouveaux travaux. Le commerce, averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ses expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de toute li-

berté, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion perpétuelle. Dès que l'Eſpagne aura ouvert les yeux, le commerce de ſes colonies ceſſera d'être un pur monopole, leur Religion ceſſera d'être une pure ſuperſtition, leur gouvernement ceſſera d'être une pure tyrannie. Par une ſuite des progrès du bon exemple & d'une heureuſe rivalité, le Portugal qui, juſqu'à préſent, n'a guere été plus éclairé que l'Eſpagne, adoptera peut-être, pour le Bréſil, ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE NEUVIEME.

Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

CHAPITRE XLIII.

Découverte du Brésil par les Portugais.

Le Brésil est un continent immense de l'Amérique méridionale. Il est borné au Nord par la riviere des Amazones, au Sud par le Paraguay, au Couchant par une longue chaîne de montagnes qui le séparent du Pérou, au

Levant par la mer du Nord. On donne à ses côtes douze cents lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puisse déterminer la profondeur, est coupé du Nord au Sud par des hauteurs d'où sortent plusieurs grandes rivieres, dont les unes se jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, dans son troisieme voyage en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établissements déja faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes Orientales : tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hasard procura l'année suivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet Amiral Portugais conduisoit une flotte au-delà du cap de Bonne-Espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzieme degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua depuis celui du Brésil; parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on la comprit d'abord sous la même dénomination, mais on la distingua par le surnom d'Indes Occidentales,

parce qu'on prenoit la route de l'Orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'Occident pour aller au Brésil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses, assignés au hasard par des ignorants, ont toujours embarrassé les Philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires, & souvent étrangeres aux qualités physiques des objets désignés & nommés. Rien de plus bisarre que de voir l'Europe transportée & reproduite, pour ainsi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes, par les loix, les mœurs & la Religion de notre continent. Mais tôt ou tard, le climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour les habitants, que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la République Romaine? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvements de la nature entiere, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son

aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la Cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or, ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues par leurs débauches.

CHAPITRE XLIV.

Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Brésil.

TOus les ans il partoit de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le nouveau monde tous les scélérats du Royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatants qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaicteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'Inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde

& plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'Inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatisme, sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie; désordre nouveau dans l'Etat, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui, dans ces temps d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les Mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'Empire; les Juifs sur-tout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, long-temps concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se refugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnols. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce

pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les Rois Catholiques les condamnerent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asyle en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée. Ce Prince en exigea vingt mille écus, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit en 1496, ceux qui refuserent de se faire Chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'Inquisition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de temps en temps, augmentoit la défiance. Ils espérerent que deux cents cinquante mille livres qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce Monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux Chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en

Portugal, & priva les deux Etats des avantages que l'un tiroit des Indes orientales, & l'autre des Indes occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'Inquiſition, exilés dans le Bréſil, ne furent pas entiérement abandonnés. Pluſieurs trouverent des parents tendres, des amis fideles; les autres dont l'intelligence & la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négociants de différentes nations, avec leſquels ils avoient eu des liaiſons d'affaires. Ces ſecours mirent des hommes entreprenants en état de cultiver des cannes à ſucre, dont les premieres leur vinrent de l'iſle de Madere.

Cette production, bornée juſqu'alors par ſa rareté aux uſage de la médecine, devint un objet de luxe. Les Princes, les Grands, les gens opulents, voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Bréſil, qui étendit de plus en plus ſa culture. Malgré ſes préventions, la Cour de Lisbonne commença à ſentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole, autrement que par des métaux. Elle jetta des regards moins dédaigneux ſur une contrée immenſe, que le haſard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutiſſoient toutes les immondices de la Monarchie. Cet établiſſement abandonné aux ſeuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque adminiſtration. Thomas de Souſa y fut envoyé en 1549, pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce Gouverneur éclairé eut aſſujetti à l'ordre, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie; dès qu'il eut mis un peu d'enſemble entre des plantations qui, juſqu'alors, avoient été entiérement iſolées,

il chercha à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à combattre. Il n'étoit pas aisé d'acquérir ces lumieres.

Le Brésil étoit rempli de petites nations, dont les unes habitoient au milieu des forêts, & les autres dans des plaines ou sur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui eussent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas divisées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines ou des jalousies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chasse & de leur pêche; d'autres qui subsistoient par l'agriculture. Toutes ces causes devoient avoir introduit des différences marquées dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Cependant le fond de leur caractere étoit à-peu-près le même.

CHAPITRE XLV.

Caractere & usages des Brésiliens.

LES Brésiliens sont en général de la taille des Européens, mais ils sont moins robustes. Ils ont aussi moins de maladies. Il n'est pas rare de leur voir pousser leur carriere au-delà d'un siecle. Autrefois ils ne connoissoient aucune espece de vêtement. (*) Depuis notre invasion, ils

(*) Les cheveux ne blanchissent que rarement. Avant d'avoir vu des Européens, ils ne connoissoient aucune espece de vêtement. Ils ont commencé depuis à se couvrir le milieu du corps, & à porter dans leurs fêtes, de la ceinture en-bas,

ſe couvrent communément le milieu du corps. La parure des femmes differe de celle des hommes, en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts ; qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier, & qu'elles peignent leur viſage, au lieu qu'ils peignent leur corps.

Quoique la langue des Topinamboux ſoit aſſez répandue ſur les côtes, on peut dire en général que chaque peuplade de ce vaſte continent a ſon idiôme particulier. Quelques-uns de ces langages ont, dit-on, de l'énergie, mais ils ſont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un ſeul qui ait des termes pour exprimer des idées abſtraites & univerſelles. Cette pénurie de langage, qui eſt commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, eſt la preuve la plus ſenſible du peu de progrès qu'y a fait l'eſprit humain. La reſſemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages, ont été fréquentes. Peut-être par la comparaiſon qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui

---

une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os ou des ſonnettes lorſqu'ils peuvent s'en procurer. Les plus conſidérables même d'entr'eux portent des manteaux dans les occaſions brillantes ; mais on s'apperçoit aiſément que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nuds. Hors les cheveux qui couvrent leur tête, ils ne ſouffrent point le moindre poil ſur le reſte du corps, où il ne leur en vient pas avant cinquante ans.

juſqu'ici a occupé ſans fruit, les veilles de tant de ſavants.

La nourriture des Bréſiliens étoit anciennement peu variée. Elle devoit devenir meilleure lorſqu'ils ont connu nos animaux domeſtiques. Cependant ceux qui habitent ſur les côtes, continuent à vivre des coquillages que la mer y jette. Sur les rivières, on ſe nourrit toujours de pêche, & dans les forêts, de chaſſe. Le vuide que laiſſent trop ſouvent des reſſources ſi fort incertaines, eſt rempli par quelques racines qui peuvent ſe paſſer de culture, ou qui n'exigent que des ſoins bornés. (*).

Le travail eſt inſupportable à ces ſauvages. L'inaction, la table, la danſe partagent leur vie. Leurs chanſons ne ſont qu'une longue tenue, ſans aucune variété de tons : elles roulent ordinairement ſur leurs amours ou ſur leurs exploits guerriers.

Leurs amuſements ne ſont pas interrompus par l'obli-

(*) Elles ſervent à la fois de pain & de boiſſon; on ne craint pas d'en manquer dans un pays où le ſol eſt communément ſi fertile, qu'un homme un peu laborieux peut, dans peu de jours, cultiver de quoi vivre une année. Le maïs d'ailleurs n'eſt pas fort rare, & il deviendroit aiſément commun ſi on le vouloit.

C'eſt un uſage particulier aux Bréſiliens de boire & de manger à des heures différentes; jamais ils ne boivent quand ils mangent, & jamais ils ne mangent quand ils boivent. Ces occupations, qu'ils regardent comme les plus importantes de leur vie, ne ſont mêlées d'aucuns entretiens. Ce n'eſt qu'après avoir ſatiſfait leurs beſoins qu'ils parlent d'affaires, de leurs projets & de leurs vengeances.

Tandis qu'ils danſent, leurs femmes leur ſervent à boire; & dès qu'ils ſont ivres, ils tombent par terre.

gation d'honorer un Être ſuprême qu'ils ignorent, ni leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future, dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui, par des contorſions extraordinaires, ſurprennent ſouvent leur crédulité, au point de cauſer parmi eux des mouvements violents. Ces fourbes finiſſent par être maſſacrés, ſi l'on parvient à démêler leurs impoſtures; ce qui arrête un peu l'eſprit de menſonge.

Les idées de dépendance & de ſoumiſſion qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un Être ſuprême, ſont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il exiſte des hommes aſſez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en ait d'aſſez foux pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'eſtime, à ceux qui ont maſſacré le plus d'ennemis.

Les Bréſiliens vivent tous ſelon leurs deſirs. De même que la plupart des peuples ſauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie, qui eſt une affection dominante dans les Etats policés; qui, dans les bons gouvernements, va juſqu'au fanatiſme; dans les mauvais, paſſe en habitude; qui conſerve à chaque nation pendant des ſiecles entiers, ſon caractere, ſes uſages & ſes goûts: cet amour n'eſt qu'un ſentiment factice qui naît dans la ſociété, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du ſauvage, eſt entiérement oppoſé à celle de l'homme ſocial. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature, que dans ſon enfance. A meſure que ſes forces & ſa raiſon ſe développent, il perd de vue le préſent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainſi l'âge des paſſions & des plaiſirs, le temps ſacré que la nature deſti-

noit à la jouiſſance, ſe paſſe dans la ſpéculation & dans l'amertume. Le cœur ſe refuſe ce qu'il deſire, ſe reproche ce qu'il s'eſt permis, également tourmenté par l'uſage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant ſans ceſſe la liberté qu'il a toujours ſacrifiée, l'homme revient en ſoupirant ſur ſes premieres années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un ſentiment continuel de curioſité & d'eſpérance. Il ſe rappelle avec attendriſſement le ſéjour de ſon enfance. Le ſouvenir de ſes innocents plaiſirs embellit ſans ceſſe l'image de ſon berceau, & le retient ou le ramene dans ſa patrie : tandis que le ſauvage, qui jouit à chaque époque de ſa vie des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au deſir qu'il éprouve; ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même, & que ſa patrie eſt par-tout.

Quoique la tranquillité des Bréſiliens n'ait pour baſe des loix d'aucune eſpece, rien, dans leurs petites ſociétés, n'eſt ſi rare que les diſſentions. Si l'ivreſſe, ou un malheureux haſard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périſſe, le meurtrier eſt livré aux parents du mort, qui l'immolent à leur vengeance, ſans délibérer. Les deux familles s'aſſemblent enſuite, & ſe réconcilient dans la joie d'un feſtin bruyant.

Tout Bréſilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont jurée, ſont punies du dernier ſupplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leurs couches, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus, & portent leur enfant pendu au cou dans une écharpe de

coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger. (*)

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyent entourés de femmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter : mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractere des peuples sauvages; celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Brésiliens s'assistent avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un d'entr'eux a-t-il une plaie, son voisin se présente aussi-tôt pour la sucer; & tous les services de l'hmanité sont rendus avec un zele digne de ce premier soin. Ils ne négligent pas les plantes salutaires que leur fournissent leurs forêts; mais ils jugent l'abstinence plus utile que tous les remedes : jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage

---

(*) Les filles sont plus heureuses que les femmes, en ce sens qu'elles peuvent se livrer sans honte à tout homme libre qui leur plaît. Leurs peres & leurs meres n'ont aucun pouvoir sur elles, mais elles dépendent de leurs freres, à qui l'usage, qui tient lieu de loi, donne le droit de les marier ou de les vendre.

d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, ces ſauvages regardent les leurs avec attendriſſement, racontent leurs exploits avec complaiſance, louent leurs vertus avec tranſport. On les enterre debout, dans une foſſe ronde. Si c'eſt un chef de famille, on enſevelit avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſes armes. Lorſqu'une peuplade change de demeure, ce qui arrive ſouvent, ſans autre raiſon que de changer, chaque famille met des pierres remarquables ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés. Jamais on n'approche de ces monuments de douleur, ſans pouſſer des cris effrayants, aſſez ſemblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va combattre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Bréſiliens à la guerre. Le deſir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs diviſions les plus ſanglantes. Ils ont pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décident les hoſtilités, qui donnent le ſignal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnent aux expreſſions d'une haine implacable. On s'arrête même quelquefois pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'eſt ce qui rend vraiſemblables toutes celles qu'on lit dans Homere & dans les Hiſtoriens Romains; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des Généraux.

Les combattants ſont armés d'une maſſue de bois d'ébene, qui a ſix pieds de long, un de large, & un pouce d'épaiſſeur. Leurs arcs & leurs fleches ſont du même bois. Ils ont pour inſtruments de muſique guerriere, des flûtes faites avec les oſſements de leurs ennemis. Elles valent bien, pour inſpirer le courage, nos tambours, qui étourdiſſent ſur le danger, & nos trompettes, qui don-

nent le ſignal & peut-être la peur de la mort. Leurs Généraux ſont les meilleurs ſoldats des guerres précédentes.

Lorſque l'aggreſſeur eſt arrivé ſur les frontieres ennemies, les femmes chargées des proviſions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénetrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne ſe fait jamais à découvert. Ils ſe cachent à quelque diſtance des habitations, pour ſe ménager les avantages d'une ſurpriſe. Dans les ténebres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confuſion, pour aſſouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui ſont réduits à faire la guerre de campagne, ſe diviſent par pelotons, & ſe mettent en embuſcade. S'ils ſont découverts & vaincus par des forces ſupérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on conſiſter le courage à combattre de pied ferme.

L'ambition des Bréſiliens eſt de faire des priſonniers. Ceux-ci ſont conduits dans le village du vainqueur, où ils ſont égorgés & mangés avec appareil. Le feſtin eſt long; & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour ſe régaler ſouvent d'un mêts ſi honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action : les Bréſiliens ſe bornent à ceux qui ſont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il ſemble que la vengeance ſeule aſſaiſonne un aliment que l'humanité repouſſe.

Le ſort des priſonniers de guerre a ſuivi les différents âges de la raiſon. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les reſtituent, lorſque la paix a ſuccédé aux hoſtilités. Les peuples à demi-barbares ſe les approprient, & les réduiſent en eſclavage. Les ſauva-

ges ordinaires les maſſacrent, ſans les tourmenter. Les plus ſauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'eſt leur droit des gens.

Cependant l'antropophagie eſt quelquefois le penchant ou la maladie, dont quelques individus biſarres ſont attaqués, même parmi les ſauvages les plus doux. Ces eſpeces d'aſſaſſins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, ſe retirent de leur horde, ſe cantonnent ſeuls dans un coin de forêt, attendent les paſſants, comme le chaſſeur ou le ſauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affût, le tirent, le tuent, ſe jettent ſur le cadavre & le dévorent.

Lorſque ce penchant n'eſt pas une maladie, l'eſſai de la chair humaine dans les ſacrifices des priſonniers, & la pareſſe, peuvent être comptés parmi les cauſes de cette antropophagie particuliere. L'homme policé vit de ſon travail; l'homme ſauvage vit de ſa chaſſe. Voler parmi nous, eſt la maniere la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer ſon ſemblable, & le manger quand on le trouve bon, eſt la chaſſe la moins pénible d'un ſauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un pareſſeux veut avoir, parmi nous, de l'argent, ſans prendre la fatigue de le gagner. Chez les ſauvages, un pareſſeux veut manger, ſans ſe donner la peine de chaſſer; & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime : car par-tout la pareſſe eſt une antropophagie; & ſous ce point de vue, l'antropophagie eſt encore plus commune dans la ſociété qu'au fond des forêts. S'il eſt jamais poſſible d'examiner ceux d'entre les ſauvages qui ſe livrent à l'antropophagie, on les trouvera foibles, lâches, pareſſeux, dominés des vices de nos aſſaſſins & de nos mendiants.

Nous

Nous savons que si l'opulence est la mere des vices, la misere est la mere des crimes; & ce principe n'est pas moins vrai dans les bois que dans les cités. Quelle est l'opulence du sauvage? L'abondance de gibier autour de sa retraite. Quelle est sa misere? La disette de gibier. Quels sont les crimes inspirés par la disette? Le vol & l'assassinat. L'homme policé vole & tue pour vivre; le sauvage tue pour manger.

Lorsque ce goût est une maladie, interrogez le Médecin; il vous dira qu'un sauvage peut être attaqué d'une faim canine, ainsi que l'homme policé. Si ce sauvage est foible, & si ses forces ne peuvent suffire à la fatigue que son besoin continu de manger exigeroit, que fera-t-il? Il tuera & mangera son semblable; il ne peut chasser qu'un instant, & il veut toujours manger.

Il est une infinité de maladies & de vices de conformation naturelle, qui n'ont aucune suite fâcheuse, ou qui ont des suites toutes différentes dans la société, & qui ne peuvent conduire le sauvage qu'à l'antropophagie, parce que la vie est le seul bien du sauvage.

Tous les vices moraux, qui conduisent l'homme policé au vol, doivent conduire le sauvage au même résultat, le vol: or le seul qu'un sauvage soit tenté de faire, c'est la vie d'un sauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Brésil, les têtes de morts sont conservées très-précieusement. On les montre avec ostentation à tous les étrangers, comme un monument de valeur & de victoire. Les héros de ces nations sauvages portent leurs exploits gravés sur leurs membres, par des incisions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne sont pas des ornements d'or ou de soie, que l'ennemi puisse leur enlever. Il est beau pour eux d'avoir été défigurés dans les

combats. Dans ces régions, un homme qui cherche à plaire, doit être couvert de sang.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à subir le joug que le Portugais voulut leur imposer à son arrivée. Ils se contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parents, les amis des sauvages prisonniers, s'enhardissoient à les délivrer. Ils y réussissoient quelquefois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais, qui, tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de se battre de l'autre.

CHAPITRE XLVI.

Succès des Portugais au Brésil.

Sousa n'amena pas des forces suffisantes, pour changer la situation des choses. En bâtissant San-Salvador, il donna, à la vérité, un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réservée aux Jésuites, qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la Religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses, se disperserent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des bar-

bares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les Missionnaires devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux Mysteres de la Religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces Missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus intelligents d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs, aux sauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisants. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez

eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présents qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits, en très-peu de temps, dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siecles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands Empires policés en déserts de sauvages errants, quelques Missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux, avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si formés en société dans la Cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres Cours pour influer sur tous les événements politiques; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus même de la plupart des membres, l'ancien & le nouveau monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire; le dix-huitieme siecle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement; la capitale du monde Chrétien ne seroit pas occupée en ce moment à plonger des mains bassement avides, dans les entrailles de ses Martyrs & de ses Apôtres. (*)

(*) Si les Chefs n'avoient pas abusé des vertus même de leurs membres, on ne seroit point réduit à douter, à balancer aujourd'hui entre le fanatisme d'une société qu'on accuse de politique, & la politique des Cours, qui, de tout temps, eut une ambition exclusive.

Les Bréfiliens avoient eu trop fujet de haïr les Européens, pour ne pas fe défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de juftice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiffement de Saint-Vincent fur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude auftrale. Là, ils commerçoient paifiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bréfil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaifon, n'empêcha pas qu'on n'enlevât foixante-dix hommes pour en faire des efclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prifonniers où il les avoit pris, & à faire les excufes qu'exigeoit une fi grande infulte. Deux Jéfuites chargés de faire recevoir les réparations, que fans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de fa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embraffant avec des larmes de joie : „ Mes peres, „ leur dit-il, nous confentons à oublier le paffé, & à „ faire une nouvelle alliance avec les Portugais; mais „ qu'ils foient déformais plus modérés & plus fideles „ aux droits des nations, qu'ils ne l'ont été. Notre „ attachement mérite au moins de l'équité. On nous „ traite de barbares, cependant nous refpectons la juf- „ tice & nos amis ". Les Miffionnaires ayant promis que leur nation obferveroit déformais plus religieufement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : „ Si vous doutez de la bonne foi des Cariges, je vais „ vous en donner une preuve. J'ai un neveu que j'ai- „ me tendrement; il eft l'efpérance de ma maifon, & „ fait les délices de fa mere : elle mourroit de dou- „ leur, fi elle perdoit fon fils. Je veux cependant vous

„ le donner en ôtage. Emmenez-le avec vous, cultivez
„ sa jeunesse, prenez soin de son éducation, instruisez-
„ le de votre Religion. Que ses mœurs soient douces,
„ qu'elles soient pures. J'espere qu'à votre retour, vous
„ m'instruirez aussi, & que vous me rendrez à la lu-
„ miere". Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfants à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop adroits pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ; mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces Missionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la Cour, les faisoit assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de sucre furent vivement poussées avec les instruments que fournissoit l'Afrique. Cette vaste région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie subjuguée par les Portugais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'esclaves, que la métropole employoit au service domestique & à l'exploitation des terres. Cet usage, l'un de ceux qui ont le plus corrompu le caractere national, s'introduisit plus tard dans les possessions du nouveau monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les negres s'y multiplierent prodigieusement, au temps dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais ils ne les traverserent plus : ils les encouragerent même, en se vouant à des occupations moins rudes, & en fournissant à la colonie quelques subsistances. Un accord si heureux produisit les plus grands avantages.

CHAPITRE XLVII.

Entreprises des François sur le Brésil.

CEtte prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former successivement des établissements à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'isle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent, par inconstance & par habitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit il y a deux siecles la langue Françoise, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

„ Les Brésiliens, dit Lery, l'un des interlocuteurs, „ fort ébahis de voir les François prendre tant de peine „ d'aller quérir leurs bois, il y eut une fois un de leurs „ vieillards qui me fit cette demande : Que veut dire, „ que vous autres François venez de si loin quérir du „ bois pour vous chauffer? N'y en a-t-il point en votre „ terre? A quoi lui ayant répondu qu'oui, & en gran- „ de quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, „ lequel nous ne brûlions pas comme il pensoit; ainsi „ comme eux-mêmes en usoient pour teindre leurs cor- „ dons & plumages, les nôtres l'amenoient pour faire

„ la teinture. Il me repliqua : Voire, mais vous en faut-il
„ tant ? Oui, lui dis-je ; car y ayant tel marchand en
„ notre pays qui a plus de frises & de draps rouges que
„ vous n'en ayez jamais vu par-deçà, un seul achetera
„ tout le bois dont plusieurs navires s'en retournent
„ chargés. Ha, ha ! dit le sauvage, tu me contes mer-
„ veilles ! Puis pensant bien à ce que je lui venois de di-
„ re, plus outre dit : Mais cet homme tant riche dont
„ tu parles, ne meurt-il point ? Si fait, si fait, lui dis-
„ je, aussi-bien que les autres. Sur quoi, comme ils
„ sont grands discoureurs, il me demande derechef :
„ Et quand doncques il est mort, à qui est tout le bien
„ qu'il laisse ? A ses enfants, lui dis-je, s'il en a ; & à
„ défaut d'iceux, à ses freres, sœurs, ou plus prochains.
„ Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette heure co-
„ gnois-je que vous autres François êtes de grands fols ;
„ car vous faut-il tant travailler à passer la mer pour
„ amasser des richesses à ceux qui survivent après vous,
„ comme si la terre qui vous a nourris n'étoit point
„ suffisante aussi pour les nourrir ? Nous avons des en-
„ fants & des parents, lesquels, comme tu vois, nous
„ aimons ; mais parce que nous sommes assurés qu'après
„ notre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira,
„ certes, nous nous reposons sur cela. "

Cette philosophie, si naturelle à des peuples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus Républicains par hasard, & commerçants par nécessité, furent

plus constants & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient à faire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la Royauté.

CHAPITRE XLVIII.

Les Hollandois s'établissent dans le Brésil, & en sont chassés, après y avoir remporté de grands avantages.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui souleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches, furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse République, le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilege exclusif, qu'avoit eu en Asie celle des Indes orientales.

Les fonds de la nouvelle société furent de douze millions. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la

Zélande pour deux ; la Meuse & la Westfrise pour un chacune ; la Frise & Groningue ensemble, pour un neuvieme. L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Middelbourg. La compagnie occidentale, mécontente que son privilege fût moins étendu que celui de la compagnie orientale, ne se pressa pas d'agir. Les Etats établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie ; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie ; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits ; que les soldats étoient devenus marchands ; qu'on avoit oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province ou de la capitainerie, qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie, ne fit guere plus de résistance.

Cette nouvelle causa plus de joie que de douleur au Conseil d'Espagne. Les Ministres qui le composoient,

furent consolés du triomphe des plus opiniâtres ennemis de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuse, ils éprouvoient une résistance qui blessoit l'orgueil de leur despotisme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus souple, leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'aussi vils sentiments, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans, tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'Archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce Prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur Gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer la dé-

dommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphants & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux Puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ses flottes. Ses Amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les Officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur & l'intelligence de leurs Chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout sembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de temps, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montoit à quatre-vingt-dix millions. Ils en prirent cinq cents quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Aussi le dividende ne fût-il jamais au-dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son Amiral, Henri Lonk, arriva au commencement

de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande, dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans, ainsi que Fernambuc, une grande quantité de sucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce Général arriva à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se mit en campagne. On lui opposa successivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manqua pour être Général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différents chefs se donnerent de grands mouvements, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Siriga, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déja sept des quatorze Provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorsqu'ils se virent arrêtés au milieu de leurs succès, par une ré-

volution que l'Europe desiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol en 1581, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, Prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un Etat ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitants de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible Prince, plus imbécille encore que son pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le Duc de Bragance fut placé sur le Trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du Royaume, & tout ce qui restoit des établissements formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau Roi lia ses intérêts, ses ressentiments à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier le 23 de Juin 1641,

avec les Provinces-Unies, une alliance offenſive & défenſive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Naſſau fut auſſi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des poſſeſſions Hollandoiſes dans le Bréſil fut confié à Hamel, marchand d'Amſterdam; à Baſſis, orfevre de Harlem; à Bulleſtraat, charpentier de Middelbourg. Ce conſeil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit déſormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux adminiſtrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations leur firent paſſer le but. Ils laiſſoient écrouler les fortifications, déja trop négligées; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher; ils permettoient le retour en Europe, à tous les ſoldats qui le deſiroient. Leur ambition étoit de ſupprimer toutes les dépenſes, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils repréſentoient. Les éloges que leur attiroit la richeſſe des cargaiſons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de les égarer. Pour groſſir encore les profits de la compagnie, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes poſſeſſions ou des circonſtances particulieres, avoient retenus ſous ſa domination. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès, qui juſtifie toutes les révolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime ne perdirent pas leur temps à ſe plaindre. Les plus hardis s'unirent en 1645 pour ſe venger. Leur projet étoit de maſſacrer dans une fête, au-milieu de la capitale de Fernambuc, tous les

Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés, eurent le temps de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats, on se presse autour de sa personne, on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractere. Il montre un front menaçant même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opi-

niâtrément refusé de restituer. La Cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice; mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la République attaquée dans le Brésil; elle avoit même favorisé sous main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répandre en Amérique, & de répandre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire longtemps à la compagnie que ces mouvements n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-temps amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armements considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. „ Si le Roi, dit-il, étoit „ instruit de notre zele, de ses intérêts & de nos succès, „ bien-loin de chercher à nous arracher les armes, il „ nous encourageroit à poursuivre notre entreprise, il „ nous appuyeroit de toute sa puissance. " Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événements. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces Républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La République & la compagnie tromperent l'attente des nations. (*) Le traité, qui, en 1661, termina les divisions des deux Puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois, une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du nouveau monde, & donner à la République une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre ter-

(*) Effrayées l'une & l'autre des dépenses qu'il y auroit à faire, des difficultés qu'il faudroit surmonter, de l'impossibilité morale qu'il y auroit de réussir avec les plus grands efforts, on donna une autre direction à la guerre, à laquelle le gouvernement se portoit avec répugnance. Si on se flatta d'arriver au but par des voies détournées, l'événement prouva qu'on s'étoit mépris. Le traité, qui, en 1661, termina les divisions des deux Puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugais, qui s'engagea de son côté à payer aux Provinces-Unies, quatre millions de florins en argent ou en marchandises. Un article du traité portoit que les Hollandois pourroient commercer au Brésil, aussi librement que les Portugais même. Nous ignorons si cette stipulation étoit sérieuse, ou seulement convenue pour ménager la fierté républicaine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'a jamais eu d'exécution, & qu'elle ne pouvoit en avoir. Ou la compagnie auroit éprouvé trop de vexations pour soutenir ce commerce, ou si elle avoit pu l'y continuer, elle auroit repris à la longue son ascendant & son empire dans le Brésil.

ritoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'État se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Brésil eut été conservé, & auroit enrichi la nation, au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

CHAPITRE XLIX.

Situation des Portugais dans le Brésil, après qu'ils se furent débarrassés des Hollandois.

LEs Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut de régler le sort des Brésiliens qui s'étoient soumis, ou qu'on espéroit de soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, les avoient calomniés. La premiere impression que firent les Européens sur de petites nations divisées par des guerres continuelles, fut un sentiment de défiance; & comme il est assez naturel à des hommes suspects de craindre des hommes soupçonneux, ils se crurent en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement

les rendit féroces. La difficulté de s'entendre, multiplia de part & d'autre les ſujets d'animoſité. Si dans la ſuite les naturels du pays renouvellerent les hoſtilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaiſe foi, les vexations de la puiſſance inquiete & ambitieuſe qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau monde. Dans quelques occaſions, on put les accuſer d'erreur d'avoir pris les armes par des précautions prématurées; mais jamais d'injuſtice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promeſſes, à la foi des traités, aux droits ſacrés de l'hoſpitalité.

Cette opinion qu'on avoit enfin de leur caractere, fit prendre le parti de les raſſembler dans des villages qu'on diſtribua ſur les côtes, ou peu avant dans des terres. Par cet arrangement, on aſſuroit la communication des établiſſements Portugais, & on éloignoit les ſauvages qui en infeſtoient les intervalles par leurs brigandages. Des Miſſionnaires, la plupart Jéſuites, furent chargés du gouvernement ſpirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches auſſi exactes qu'il eſt poſſible de les faire, dans un pays où tout eſt myſtere, nous ont appris que ces Eccléſiaſtiques agiſſoient en vrais deſpotes. Ceux qui avoient conſervé quelques principes de douceur & d'humanité, ſoit pareſſe, ſoit fanatiſme, entretenoient ces petites ſociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raiſon, ni juſqu'à un certain point leur induſtrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernements qui ſont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaiſe

administration corrompt tous les germes de vertu & de prospérité. La Cour de Lisbonne, en dispensant les Indiens de tout tribut, les avoit assujettis à des corvées. Cette loi funeste les mettoit dans la dépendance des Commandants & des Magistrats voisins, qui, sous le prétexte si familier aux gens en place, de les employer pour les besoins publics, les sacrifioient trop souvent à leur service. Ceux que cette tyrannie ou celle de leurs conducteurs n'occupoit pas, étoient ordinairement sans rien faire. S'ils sortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher, pour cultiver un peu le manioc, autant seulement que le soin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton, pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages, pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures, de quoi se procurer des clinquailleries, & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais, pour le service domestique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de temps, parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Brésiliens soumis, dont le nombre ne passa jamais deux cents mille. Les indépendants n'eurent guere de rapport avec les Européens, que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les actes d'hostilité entre les deux nations, devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la Cour de Lisbonne s'occupoit du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses

sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au Midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'Empire.

CHAPITRE L.

Etablissement des Portugais sur la riviere des Amazones.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrents, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrein spacieux, pour en composer cette riviere immense. (*) Cependant l'opinion la plus commune la

(*) Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordillieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Il tombe & s'avance vers le cinquieme jusqu'à Jaen de Bracamoros. Delà il tourne à l'Est, & coule parallélement à la ligne équinoxiale jusqu'au cap du Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues, après avoir parcouru depuis Jaen, où il commence à être navigable, trente degrés en longitude, qui font sept cents cinquante lieues communes, mais qui sont évaluées par ses détours à mille ou onze cents lieues, selon les observations de MM. de la Condamine & de Maldonado, les seules qui mé-

fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordillieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude Australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pisarre. Son Lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'Officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

---

ritent d'être crues. Il reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours, & sont larges & profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. La plus considérable est celle de Joannes, à laquelle on donne quarante lieues de circonférence, & qui est peuplée de nombreux & maigres troupeaux dont les cuirs sont peu estimés.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valoient des massacres inouis, n'avoient détruit un pays si propre à seconder leur penchant pour le merveilleux. C'est-là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimeres. Ce peuple, qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, sans y trouver une foule de merveilles, avoit, du temps même d'Hercule & de Thésée, donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de tous ses héros, jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe de l'antiquité profane, en furent-ils plus disposés à réaliser cette fiction, en transportant dans le nouveau monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Telle fut vraisemblablement l'origine de l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en société avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publierent, avec raison, que dans le nouveau monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chasses, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée

pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses enfants, sous prétexte que ces enfants n'étoient pas des filles; & commettre de sang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir? Mais une république aristocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes; quoiqu'un Etat monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme?

Si quelques préjugés bisarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre sexe, qui vivent séparés, sans ce besoin & ce desir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherché. Il en sera donc de ce prodige singulier, comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit

au Vice-Roi en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces monstres nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de Roi, un Basque féroce, nommé Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les trésors du nouveau monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendirent dans l'Océan par l'Amazone, & aborderent à la Trinité. Le Gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénetre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. „ Mon „ enfant, dit-il à sa fille unique, qui le suivoit dans ses „ voyages, j'espérois te placer sur le trône; les événe- „ ments trompent mon attente. Mon honneur & le tien „ ne permettent pas que tu vives pour devenir esclave „ de mes ennemis : meurs de la main d'un pere ". A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'acheve tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il est pris, & écartelé.

Ces événements malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-siecle. Quelques tentatives qu'on fît dans la suite pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui

s'oppofoient à une connoiffance utile de ce grand fleuve, étoit réfervé aux Portugais.

Cette nation, qui confervoit encore un refte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jufqu'à l'embouchure du Napo, & enfuite le Napo même qui le conduifit affez près de Quito, où il fe rendit par terre. La haine qui divifoit les Efpagnols & les Portugais, quoique foumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'eftime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un fervice fignalé. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artiéda, deux Jéfuites éclairés, qu'on chargea de vérifier fes obfervations, & d'en faire d'autres. Le réfultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la Cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies Efpagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corfaires ennemis, qui infeftoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaiffeaux qui étoient parvenus à fe réunir à la Havane, n'étoient pas fans danger. Les galions étoient fouvent attaqués par des efcadres qui les enlevoient, & toujours fuivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtiments écartés du convoi par le gros temps, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvénients. On crut poffible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de fraix, par terre, les tréfors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chily même. Def-

cendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Bréſil auroit fortifié la flotte Eſpagnole, en ſe joignant à elle. On ſeroit parti en toute ſûreté de ces parages peu connus & peu fréquentés, & on ſeroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en impoſer, ou avec des moyens de ſurmonter les obſtacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le Duc de Bragance ſur le Trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne ſongea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à ſa ſituation.

Les Jéſuites Eſpagnols entreprirent de former une miſſion dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, juſqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque Miſſionnaire, accompagné d'un ſeul homme de ſa nation, ſe chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes ſortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il paſſoit les mois entiers à grimper ſur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le ſon de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit aſſuré qu'il y avoit des ſauvages au voiſinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, ſur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, ſe laiſſoient ſéduire par les ſeuls préſents dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le Miſſionnaire pût employer, & dont il eût beſoin.

Lorſqu'il avoit raſſemblé quelques familles, il les conduiſoit dans des lieux qu'il avoit choiſis pour former une bourgade. Il réuſſiſſoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient inſupporta-

ble de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroiſſoit préférable à l'eſprit de ſociété qu'on vouloit qu'ils priſſent, & une averſion inſurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient paſſé leur vie ſans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les ſoins paternels de leur légiſlateur, ne manquoient guere de ſe diſperſer à la moindre abſence qu'il faiſoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établiſſement.

La conſtance des Jéſuites a ſurmonté ces obſtacles, qui paroiſſoient inſurmontables. Leur miſſion commencée en 1637, a pris par degrés quelque conſiſtance. On y compte aujourd'hui trente-ſix peuplades, dont douze ſont ſituées ſur le Napo, & vingt-quatre ſur l'Amazone. La plus nombreuſe n'a pas plus de douze cents habitants, & les autres en ont beaucoup moins. Les accroiſſements de la miſſion doivent être lents, & ne peuvent jamais être conſidérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas fécondes, & leur ſtérilité augmente lorſqu'on les fait changer de demeure. Les hommes ſont foibles; & l'habitude où ils ſont de ſe baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'eſt pas ſain, & les maladies contagieuſes y ſont fréquentes. On n'a pas encore réuſſi, & il eſt vraiſemblable qu'on ne réuſſira jamais, à tourner l'inclination de ces ſauvages vers la culture. Ils ſe plaiſent à la pêche & à la chaſſe, qui ne ſont pas favorables à la population. Dans un pays preſque entiérement ſubmergé, il y a peu de poſitions favorables pour des établiſſements. Ils ſont, la plupart, ſi éloignés les uns des autres, qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſecourir. Les

nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont trop isolées; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque Missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoye tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contents de ce qu'ils possedent, qu'ils ne souhaitent rien de plus; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la Religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du nouveau monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité;

mais les sauvages voisins viennent de temps en temps s'y mêler.

Tandis que des Missionnaires établissoient l'autorité de la Cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres Missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul, la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent, à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable, des Eglises & des maisons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtiments, pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par les Cordillieres, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la Province de Quito lang[illegible] dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux Provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleve-

roient à un degré de prospérité, où sans ce concours elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le temps, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire; puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'ancien monde dans le nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des Couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts, que l'avarice & la méfiance des conquérants du Brésil ont élevés depuis la peuplade de Coari, jusqu'aux bords de l'Océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du nouveau monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils ayent peu d'ouvrages, que les garnisons en soient très-foibles, les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont refusées au joug, ont disparu, & elles sont allées chercher un asyle dans ces contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrein qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé,

comme

comme l'intérêt de la métropole sembloit l'exiger. Ainsi les Portugais & les Espagnols ont recueilli jusqu'à présent de leurs conquêtes, plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la salsepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de construction, & beaucoup de cacao, qui, jusques dans les derniers temps, a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie; tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve, & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce, ne sont pas même les seuls que cette partie du nouveau monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait passer en divers temps dans leurs colonies. Le hasard seul a fait découvrir le Cucheris & le Pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muscade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie conduiroit vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais, qui, sur l'Amazone, n'employent à leurs travaux, que des sauvages, n'ont cherché qu'à faire des esclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfants étoient saintement réduits en servitude, pour cette

horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les Chrétiens, devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la suite, les forts qu'on avoit élevés servirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Para firent des courses de cinq à six cents lieues, pour grossir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733, dans les missions du Napo; en 1741, jusqu'à la source de la Madere, & dans les différents temps sur des rivieres moins éloignées. Rio-Negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déja, depuis long-temps, un fort considérable. Sur ses bords, campe & veille sans cesse un détachement de la garnison de Para, pour contenir & pour rassurer les peuples soumis. Ses rives sont couvertes de missions, dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voisines pour faire des esclaves. Enfin, une troupe militaire, chargée en 1754 de pousser les découvertes, est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orénoque. Ce dernier succès, en dissipant tous les doutes sur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-Negro, a étendu les vues des Portugais. C'est à la Cour de Madrid à voir si elles sont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des mesures pour les rendre vaines. Nous oserons l'assurer, au moins, que les projets de la Cour de Lisbonne sur la riviere de la Plata, méritent une attention sérieuse.

CHAPITRE LI.

Établissement des Portugais sur la riviere de la Plata.

Les Portugais, qui s'y étoient montrés peu de temps après les Espagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le desir de s'y fixer, leur revint en 1679. Leur activité, qui étoit alors plus grande dans le nouveau monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déja formé la colonie du Saint-Sacrement, auprès des isles Saint-Gabriel, situées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorsque le hasard fit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent sans délibérer les fortifications qui venoient, pour ainsi dire, de sortir de dessous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La Cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes espérances sur cet établissement, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda, qu'en attendant que ses droits fussent éclaircis, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, dans lequel, s'ils étoient obligés, par les vents, d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les pirates.

Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foiblesse d'accorder ce qu'on demandoit. Il stipula seulement que la propriété de l'asyle, qu'il permettoit, continueroit de lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portugaises; que

les maisons y seroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort; & que le Gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de visiter, & la colonie, & les vaisseaux qui y arriveroient.

Si les Jésuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient sûrement prévu les conséquences d'une pareille complaisance. Il étoit impossible qu'un établissement fixe, quel qu'il fût, dans une position si importante, ne devînt une source féconde de contestations avec un voisin entreprenant, qui formoit des prétentions immenses, qui étoit assuré de l'appui de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Brésil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'aggrandir & se fortifier. Les événements ne tarderent pas à montrer le danger qu'on avoit dû prévoir.

Dans les premiers moments qui suivirent l'élévation d'un Prince François sur le Trône d'Espagne, lorsque tout étoit encore dans la confusion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec la plus grande célérité. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même temps de l'inquiétude aux Guaranis, en faisant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les efforts de cet ennemi. Ils se tromperent. Les Jésuites ayant démêlé la ruse, menerent en 1705 leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le siege étoit déja formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'assaut, quoiqu'ils n'ignorassent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commençoient à

ſe mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils eſſuyerent le feu ſans quitter leurs rangs. La mouſqueterie, qui leur tua auſſi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils ſe précipiterent dans leurs vaiſſeaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce ſuccès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une exiſtence ſolide à Utrecht. La Reine Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit ni ſes intérêts, ni ceux de ſes alliés, exigea de l'Eſpagne ce grand ſacrifice.

A cette époque, le nouvel établiſſement, qui n'avoit plus rien à ménager, ſe livra à un commerce immenſe avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-temps. Rio-Janeiro étoit en poſſeſſion de fournir du ſucre, du tabac, du vin, des eaux-de-vie, des négres, des étoffes, à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biſcuit, des viandes ſéchées ou ſalées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt ſûr & commode, leurs liaiſons n'eurent plus de bornes. La Cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les tréſors du Pérou, en témoigna beaucoup de chagrin. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle ſe plaignoit. C'étoit entre les deux nations une ſource perpétuelle de diviſion, qui paroiſſoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation que la politique ouvroit de temps en temps, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on ſe rapprocha.

Il fut convenu à Madrid le 13 Janvier 1750, que le

Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata, avec le village de Saint-Christophe & les terres adjaçentes, situées entre les rivieres Japura & Isa, qui se jettent dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit, de son côté, toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui du côté du Nord, le village de Sainte-Rose, & tous les autres établissements sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les deux Cours. On osa dire à Lisbonne, qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrifier une colonie, dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement huit ou dix millions dans la métropole, à des possessions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus universelles à Madrid. Déja l'on croyoit voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, remplissant de leurs marchandises les peuplades répandues sur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chily, jusqu'au Potosi; s'emparant peu-à-peu de toutes les richesses du Pérou. Il paroissoit incroyable que les mêmes administrateurs, qui regardoient comme impossible d'arrêter la contrebande qui ne se pouvoit faire que par un seul point, se flattassent de l'empêcher lorsqu'elle auroit cent voies pour se faire jour. C'étoit, disoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maison.

Ces dispositions firent naître une infinité de cabales, dont les Jésuites furent regardés comme les auteurs. On savoit qu'ils étoient mécontents d'un arrangement qui démembroit leur république, & l'on crut pouvoir les soupçonner, sans témérité, de faire jouer toutes

ſortes de reſſorts pour empêcher que cet accord ne ſe terminât. On les chaſſa des deux Cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agiſſoit d'en procurer l'exécution en Amérique : la choſe ne paroiſſoit pas aiſée. Les Guaranis n'avoient pas été ſubjugués; ils s'étoient librement ſoumis à l'Eſpagne. Il étoit poſſible qu'ils cruſſent n'avoir pas donné à cette Couronne le droit de diſpoſer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité ſur les ſubtilités des droits des nations, ils pouvoient penſer qu'eux ſeuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoiſſoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur ſimplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulſions étrangeres. Une ſituation ſi critique exigeoit les plus grandes précautions : on les prit.

Les forces que les deux Puiſſances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put raſſembler dans le nouveau monde, ſe réunirent, pour prévenir ou pour ſurmonter les obſtacles qu'on enviſageoit. Cet appareil n'en impoſa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les ſept peuplades qu'on avoit cédées ne fuſſent pas ſecourues par les autres peuplades, ou ne le fuſſent pas ouvertement; quoiqu'elles ne viſſent plus à leur tête les guides qui, juſqu'alors, les avoient menés au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défenſe de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au-lieu de ſe borner à fatiguer l'ennemi, & à lui couper les ſubſiſtances, qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oſerent l'attendre en raſe campagne : ils eſſuyerent pluſieurs petits échecs. Si l'on eût remporté ſur eux des

avantages déciſifs, ils étoient réſolus à abandonner leur pays; à emporter tout ce qu'ils pourroient; à brûler le reſte, & à ne laiſſer qu'un déſert au vainqueur. Soit que cette fierté en impoſât, ſoit qu'une des deux Puiſſances contractantes, toutes les deux peut-être, cruſſent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé en 1761, & les choſes reſterent en Amérique ſur l'ancien pied; mais on conſerva dans les deux Cours un vif reſſentiment contre les Jéſuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accuſation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un Ecrivain réduit aux conjectures peut ſe permettre de dire, c'eſt qu'elle a une grande vraiſemblance. Il n'étoit guere poſſible que des hommes qui avoient élevé un vaſte édifice par des grands travaux, en viſſent tranquillement la chûte. Indépendamment de l'intérêt perſonnel qui devoit agir puiſſamment ſur une ſociété, qui, dès ſa naiſſance, s'ouvrit une route ſecrete à la domination, elle devoit ſe croire chargée de la félicité des peuples humains & ſimples, qui, en ſe jettant dans ſon ſein, s'étoient repoſés ſur elle du ſoin de leurs deſtinées. Quoi qu'il en ſoit, il faut parler d'un nouveau moyen, imaginé par les Portugais, pour étendre leurs poſſeſſions.

CHAPITRE LII.

Etablissement des Portugais à Saint-Paul.

DAns la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Bréſil, & la plus voiſine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, eſt une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais, qui la fonderent, furent ces malfaicteurs qu'on avoit, dès le commencement, envoyés dans le nouveau monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les aſſujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épouſerent des femmes du pays, & devinrent en peu de temps ſi corrompus, que leurs concitoyens rompirent tout commerce avec eux. Ces mépris, la crainte d'être troublés dans leurs déſordres, l'amour de la liberté, leur firent deſirer d'être indépendants. La ſituation de leur ville, qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre des armées plus nombreuſes qu'on n'en pouvoit aſſembler contr'eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes; & le ſuccès couronna leur ambition. Des bandits de toutes les nations accoururent pour ſe joindre à eux. L'entrée étoit ſévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle République. Pour y être reçu, il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient aſſujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne ſoutenoient pas cette eſpece de noviciat, ou qu'on pouvoit ſoupçonner de perfidie, étoient maſſacrés ſans miſéricorde: c'étoit auſſi le ſort de ceux qui paroiſſoient avoir du penchant à ſe retirer.

Un air pur, un ciel toujours ferein, un climat très-tempéré, quoique par les vingt-quatre degrés de latitude australe, une terre abondante en bled, en sucre, en pâturages excellents, tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer, qui suit de près l'amour de l'indépendance; les progrès de la liberté, qui menent au desir d'un nom, d'une gloire quelconque, peut-être tous ces motifs réunis les pousserent à sacrifier un genre de vie commode, à des courses pénibles & périlleuses.

Le premier objet de ces courses, fut de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra, où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux Chrétiens essuyoient tant d'enlevements ou de massacres, qu'ils se laisserent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parama & de l'Uruguay, où ils sont encore. Cette docilité ne leur procura pas de grands avantages : ils ne pouvoient se promettre quelque tranquillité, qu'autant qu'ils auroient des armes pareilles à celles de leurs aggresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens; elle craignoit que ces infortunées victimes de son insatiable avidité, ne se servissent un jour de ces foudres, pour rompre les fers qui les écrasoient. Les législateurs des Guaranis applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des esclaves, dont la soumission étoit forcée : mais ils la jugeoient inutile, avec des hommes librement atta-

chés aux Rois Catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes, que, malgré les oppositions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien, pour devenir le boulevard du Paraguay, & pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse, ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils se transportoient dans les lieux où les Missionnaires faisoient ordinairement leurs courses; ils y plantoient des croix. Quelques-uns des plus intelligents, faisoient, sous l'habit de Jésuite, de petits présents aux sauvages qu'ils rencontroient, & leur persuadoient de les suivre dans une demeure, où tout étoit disposé pour les rendre heureux. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un certain nombre, les troupes qu'on tenoit cachées se jettoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, & les emmenoient. Quelques-uns, qui s'échapperent, répandirent l'allarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons, & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusques sur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'espace de trois ou quatre cents lieues, ont échappé à leur fureur, sont devenus encore plus sauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres des montagnes, ou se sont dispersés au hasard dans les forêts les plus sombres. La destinée des destructeurs n'a pas été plus heureuse; ils se sont insensiblement anéantis dans ces excursions périlleuses. Mais le

malheur du nouveau monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur République, par des Brésiliens vagabonds, par des negres qui avoient brisé leur chaîne, par des Européens, pour qui cette vie errante avoit des attraits.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, depuis même qu'il s'est déterminé, par des circonstances particulieres, à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitants ont pris une direction, qui, loin de contrarier les vues de la métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du cours de plusieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay. Le voisinage du lac des Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto-Grosso, qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne, qui croyoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entreprit de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites. (*)

CHAPITRE LIII.

Productions du Brésil.

PEndant que des hommes inquiets & entreprenants désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou, les côtes du Brésil voyoient multiplier tous les jours leurs

(*) Cette barriere qu'ils savent bien être insurmontable, les a obligés à rallentir leur marche, & les forcera, pour suivre la carriere de leur ambition, à prendre des voies bien détournées.

riches productions. Cette colonie offroit à la métropole trente-deux millions pesant de sucre; ce qui suffisoit pour sa consommation, & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac, qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le baume de Carpava, huile balsamique, qui découle par incision d'un arbre appellé cobaiba; l'ipécacuanha, vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao, que la nature seule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton, supérieur à celui du Levant & des Antilles, presque égal au plus beau des Indes orientales; de l'indigo, qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs, qui étoient le produit des bœufs errants & très-multipliés dans les forêts; enfin, du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit est de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles sont petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luisant. Son tronc est communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs, semblables au muguet, & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable. Son aubier est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli; mais son principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux secs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandises, le Portugal donnoit au Brésil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sel,

des étoffes de laine & de soie, des toiles, de la clincaillerie, du papier : tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau, excepté les étoffes d'or & d'argent, dont la métropole avoit, bien ou mal-à-propos, interdit l'usage à ses colonies.

Tout le commerce se faisoit par la voie d'une flotte, qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto dans le mois de Mars. Elle étoit composée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de sept ou huit pour Para. Les bâtiments se séparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective. Ils se réunissoient à la Bahia, pour regagner le Portugal, dans le mois de Septembre ou d'Octobre de l'année suivante, sous l'escorte de cinq ou six vaisseaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement blessoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négociants la liberté de faire partir & de faire revenir leurs vaisseaux, dans le temps qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un systême si sage auroit fait nécessairement tomber le prix du fret, qui nuit à celui des marchandises. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaisseaux, & les voyages se seroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eut été encouragée. La correspondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement, pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La Cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations ; mais elle fut

long-temps arrêtée, par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaiſſeaux qui auroient navigué ſéparément, & enſuite par les obſtacles que mettoient les vice-Rois du Bréſil à ce changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutiſſent à la capitale, ils réuſſirent à les y retenir, après avoir eu l'adreſſe de les y attirer. Par-là, cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-floriſſante.

On y arrive par la baye de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une forteresse, dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa longueur, qui eſt de treize à quatorze lieues, eſt ſemée de petites iſles qui produiſent du coton, & qui forment une perſpective agréable. Le fond, qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte, forme un port excellent, où les plus nombreuſes flottes jouiſſent de la plus grande tranquillité. Il eſt dominé par la ville, bâtie ſur une pente rapide. Quoique les Portugais ayent laiſſé ruiner un rempart de terre, dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croyent ſuffiſamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de diſtance en diſtance, & par une garniſon de quatre ou cinq cents hommes. Des ingénieurs, aſſez intelligents pour profiter de l'avantage du terrein, la rendroient à peu de fraix imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en eſt d'autant plus riche & plus ſomptueux, que le luxe des habits eſt ſévérement proſcrit. Une loi fort ancienne, qui a été ſouvent violée, & qui de-

puis 1749, s'observe au Brésil comme en Europe, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or & d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion du faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamants : riches enseignes d'une Religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même, est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulents, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolents changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'Eglise couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs meres, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisanes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des riches-

ses,

ſes, ſur-tout quand, achetées par le ſang & par le meurtre, elles ne ſe conſervent pas dans le travail.

Le défaut de ſociété, que la ſéparation des deux ſexes entraîne néceſſairement, n'eſt pas le ſeul inconvénient qui trouble à Bahia les jouiſſances & les délices de la vie. L'hypocriſie des uns, la ſuperſtition des autres, l'avarice au-dedans, & le faſte au-dehors; une extrême molleſſe qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les ſenſations ſont promptes & impétueuſes; les défiances qui accompagnent la foibleſſe; une indolence qui ſe repoſe entiérement ſur des eſclaves, du ſoin de ſes plaiſirs & de ſes affaires : tous les vices, qui ſont épars ou raſſemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs ſemble diminuer, à meſure que le gouvernement de la métropole s'éclaire : les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations dégénérées.

Le climat de la capitale du Bréſil, quoique bon, laiſſe beaucoup de choſes à deſirer. On n'y voit point de mouton; la volaille y eſt rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y déſolent, comme dans le reſte de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent ou effrayent le poiſſon dans la baye. D'un autre côté, les vins, les farines, les ſalaiſons, tous les vivres qu'on apporte d'Europe, n'arrivent pas toujours bien conſervés. Ce qui a échappé à la corruption, eſt d'une cherté prodigieuſe. Le prix de ce qui appartient à l'induſtrie, eſt plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac, & de quelques autres marchandiſes, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu

d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer. Les esclaves, qui forment la plus grande partie de la population, sont tous employés à la culture des terres, ou à grossir le cortege, & à soutenir la représentation des riches.

Malgré ces vices, qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit longtemps prospéré. La découverte des mines d'or lui fit jetter au commencement du siecle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

CHAPITRE LIV.

Découverte des mines d'or & de diamants au Brésil.

On n'est pas d'accord sur les circonstances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais, sortis en caravane de Rio-Janeiro, pénétrerent dans le continent en 1695. Ils rencontrerent les Paulistes qui, en échange de quelques marchandises d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema, situées à leur voisinage.

Quelques années après, des soldats de Rio-Janeiro, chargés de réduire des Indiens éloignés des côtes, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or. Ils surent que de nombreux torrents, en se précipitant des montagnes, entraînoient ce métal dans les vallées. Des recherches vives suivirent ces premieres lumieres. On trouva sur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer,

firent abandonner cette fauffe route des tréfors. Une veine d'or qui s'étend dans un efpace immenfe, ne fe trouva pas non plus affez riche pour être exploitée. Après plufieurs expériences, toutes malheureufes, on fe borna, comme les fauvages, à chercher l'or dans le fable, lorfque les eaux étoient écoulées. Cette pratique a été fuivie du plus grand fuccès à Villa-Rica, & dans une étendue de pays très-confidérable. Le gouvernement y accorde gratuitement, depuis trois jufqu'à cinq lieues de ce fol précieux, à ceux qui ont des moyens fuffifants pour s'y enrichir.

Des noirs font condamnés à chercher l'or dans le lit des torrents & des rivieres, & à le féparer du fable & de la boue où la nature l'a caché. L'ufage le plus ordinaire eft qu'un efclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir affez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer davantage, a la propriété du furplus. Le premier emploi qu'il en fait eft d'acheter d'autres efclaves qu'il charge de fon travail, & du foin de le faire vivre à fon tour dans l'oifiveté. Pourvu qu'il paye le tribut prefcrit, fon maître ne peut rien exiger de lui. C'eft encore une douceur que de pouvoir relâcher fes chaînes, par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Bréfil par le quint que le Roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à quarante-cinq millions de livres. On ne fera pas accufé d'exagération, en avançant que le defir de fe fouftraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire, ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit au-

trefois immense. Les mesures qu'a prises l'Espagne l'ont réduite dans les derniers temps à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens sont même surpris que cette communication existe entre deux nations qui, ne fabriquant rien & mettant à-peu-près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere, ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui est très-étendue & par-tout accessible, donne des facilités que n'a pas la presqu'isle de Cadix, pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau monde. D'ailleurs, les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers Ecrivains politiques qui porterent leur attention sur les suites que devoit avoir la découverte faite dans le Brésil, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent, est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent, comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le nouveau monde, l'or étoit à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs, elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies ; & son systême avec quelques légeres différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies, c'est par des circonstances particulieres qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fut pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a toujours soutenu le prix des diamants, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses ; soit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir ; soit parce

qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talents & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées, ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un si grand ornement dans la société. On trouve des diamants de toutes les couleurs, & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinte, le bleu du saphyr, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chere. Viennent ensuite les diamants rose, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté sont les qualités naturelles & essentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers temps, on n'en connoissoit que dans les Indes Orientales. La plus ancienne est dans la Gouël qui sort des montagnes, & va perdre son nom dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'une bourgade située près de l'endroit de la riviere où sont les diamants. On en a toujours tiré très-peu, ainsi que du Succadan qui coule dans l'isle de Bornéo. La chaîne des montagnes, qui s'étend depuis le Cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas rassemblés : ils sont épars dans un terrein sablonneux, pierreux, stérile, enfoncés à six, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit,

quelquefois on se ruine, selon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde, ne tarissent la source de cette richesse; lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-Frio dans le Brésil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or, trouvoient de petites pierres luisantes qu'ils jettoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux, conserverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, Gouverneur Général des mines. Comme il avoit été à Goa, il pensa que ce pouvoit être des diamants. Pour savoir à quoi s'en tenir, la Cour de Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha, son Ministre en Hollande, d'éclaircir ces soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamants.

Aussi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de succès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cents quarante-six onces. Cette abondance en fit considérablement baisser le prix. Mais le Ministere prit des mesures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur, où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamants. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cents esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant quinze cents livres par tête de mineur. La Cour s'est réservé, dans les deux contrats, tous les diamants qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'empiéter sur ce privilege, ne parut pas sans doute suffisante

pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voisins de cette riche mine, & de faire une vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu se mêler d'un commerce si lucratif. Il n'existe dans l'espace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agents & les esclaves de la compagnie.

Son privilege, constamment protégé par la métropole, n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'est le gouvernement lui-même. Quel que soit le produit nécessairement varié des mines, la Cour livre tous les ans, à un seul contractant, pour douze millions cinq cents mille livres de diamants. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & jusqu'ici cet engagement a été sacré. Ils sont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & sur-tout en France, où s'en fait la plus grande consommation. Ils sont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils sont plus blancs. A poids égal, ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamants que l'on connoisse sont celui du Grand-Mogol, qui pese deux cents soixante-dix neuf carats & un seizieme; celui du Grand-Duc, de cent trente-neuf carats: le Sanci, de cent six carats; le Pitre de cent trente-six carats trois grains. Tout cela est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Brésil au Roi de Portugal: il pese seize cents quatre-vingts carats, ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouvé un Ecrivain Anglois qui a osé l'estimer un milliard deux cents quatre-vingts-dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si, comme de très-habiles la-

pidaires le soupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topase.

On ignore si les diamants du Brésil se forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y sont entraînés par une infinité de torrents qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont se couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diamants ne sortent point d'une carriere; que ces pierreries sont éparses, & qu'on en ramasse une plus grande quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamants, ajoutées à une riche culture, devoient faire du Brésil la premiere colonie du monde : mais il falloit la préserver des troubles intérieurs & des invasions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

CHAPITRE LV.

Mesures prises par la Cour de Lisbonne, pour s'assurer le produit de ses mines.

Toutes les mines se trouvoient réunies dans les capitaineries de Saint-Vincent, de Rio-Janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre & la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses, sans une communication facile avec les ports où se

trouvoient le luxe & les commodités de l'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer, comme les autres Portugais, le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit assez sage pour fermer les yeux sur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaisons & le nouveau genre de vie des Paulistes adouciroient leurs mœurs, & que tôt ou tard, on les mettroit dans la dépendance. L'époque de cette révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réussit à séduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule suivit leur exemple. La République entiere reconnut l'autorité de la Cour de Lisbonne, de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Brésil. (*)

(*) La baye de Rio-Janeiro est fermée par un goulet étroit. Au milieu de ce goulet est un gros rocher qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à la portée de la mousqueterie des forts qui défendent l'entrée des deux côtés.

A droite est le fort de Sainte-Croix garni de quarante-huit gros canons depuis dix-huit jusqu'à quarante-huit livres de balle, & une autre batterie de huit pieces qui est un peu endehors de ce fort.

A gauche est le fort de Saint-Jean, & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canons, qui font face au fort de Sainte-Croix.

Au-dedans de la baye, on trouve sur la droite en entrant, le fort de Notre-Dame de Bon-Voyage, situé sur une presqu'isle, & muni de seize pieces de canon de dix-huit à vingt-huit livres de balles.

Vis-à-vis est le fort de Villa-Gagnon, où il y a vingt pieces du même calibre,

On n'avoit pas attendu ce grand succès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voisines pour la consommation de l'Europe. La baye où elle est située, fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des Protestants François persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établissement. C'étoit quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbres & couvertes d'herbes, à la maniere des sauvages voisins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta sur le continent les fondements d'une ville que la culture du tabac, & sur-tout

---

En-avant de ce dernier fort est celui de Saint-Théodore de seize canons qui battent la plage. On y a fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on y voit l'isle de Chevres à portée du fusil de la ville, & sur laquelle est un fort à quatre bastions garni de dix pieces de canon; & sur un plateau au bas de l'isle une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette isle, à une des extrémités de la ville, est le fort de la Miséricorde, muni de dix-huit pieces de gros canon, qui s'avance dans la mer. Il y a encore d'autres batteries du côté de la rade.

La ville est bâtie sur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, & qui sont couronnées de forts & de batteries. Elle est fortifiée par des redans & par des batteries dont les feux se croisent du côté de la plaine. Elle est défendue par un camp retranché, & par un bon fossé plein d'eau. Au-dedans de ces retranchements, il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cents hommes en bataille.

du sucre, rendirent considérable dans la suite. Sa position au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages. Ils étoient déja fort considérables, lorsqu'en 1711, du Guay-Trouin s'en rendit le maître, avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où la descente est très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamants. Aussi le Ministere de Lisbonne ne s'est-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata, est une côte assez stérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été négligée. L'or trouvé récemment dans les rivieres qui arrosent ces déserts, a attiré quelques colons ; & le gouvernement s'est occupé du soin de donner quelque stabilité à cette nouvelle source de richesses. On a établi quelques postes sur la côte, & fortifié sur-tout Sainte-Catherine.

Cette isle, qui n'est séparée du continent que par un canal très-étroit, est d'environ neuf lieues de long sur deux de large. Quoique ses terres ne soient pas basses, elle n'est pas apperçue de bien loin, parce que les mon-

tagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Les navigateurs y trouvent un printemps continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot desire, un climat pur par-tout, excepté dans le port, où les hauteurs voisines interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuisible.

Cent cinquante ou deux cents brigands qui s'étoient réfugiés dans l'isle au commencement du siecle, reconnoissoient l'autorité du Portugal; mais sans adopter ses intérêts exclusifs. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées, peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misere; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix, souvent injustes, a bannis de la société; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations : tels furent les Romains. Si, faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la

merci des hasards & des événements, il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, soit avec ses voisins : tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce, que du pillage ; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchants qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de l'isle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des fautes médiocres, ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'Etat qui les avoit repoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un Gouverneur & des soldats ; on entoura leur port de fortifications. Comme il est fort supérieur à tous ceux de cette côte, il est aisé de prévoir que si les richesses des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le temps la principale colonie du Brésil, le port le plus considérable de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE LVI.

Moyens employés pour ranimer dans le Brésil la culture abandonnée pour les mines.

IL paroît assez prouvé, par les détails où nous sommes entrés, que la Cour de Lisbonne a pris les me-

fures les plus fages pour s'affurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré fon attention, ou ne l'a pas fixée fi heureufement. Cette précieufe fource de richeffes fe trouvoit cependant dans un état de crife qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établiffements en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-temps enrichi le Bréfil. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées; & les Portugais, fans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur revenu. Ils fe dégoûtoient de leurs occupations, lorfque l'efpérance de faire une fortune brillante en ramaffant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richeffes, eût connu fes vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette profpérité. Elle le pouvoit aifément, en fupprimant les droits énormes que payoient fes colonies pour les marchandifes qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des encouragements que fes nouveaux tréfors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur, qui ne pouvoit pas ignorer la fupériorité de fon fol fur celui des Antilles, ni fes autres avantages fur les colons qui exploitoient ces ifles, auroit perfévéré dans un travail qui, fans trouble & fans incertitude, lui auroit affuré de l'aifance, ou même des richeffes.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif fur le nouveau monde, font inftruits que les côtes du Bréfil font très-fertiles. Les cannes à fucre y font plus fortes que celles des colonies rivales; & les autres denrées y ont la même fupériorité. On n'y eft pas réduit à exploiter des campa-

gnes maigres ou épuisées. Le terrein est si étendu, qu'on peut quitter un sol qui se lasse, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent semer; & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes, ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Brésil où les intempéries de l'air abrégent des jours utilement employés; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuses mortalités, qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entreprise devient aisée, par le secours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave n'est pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vastes & orageuses une nourriture, souvent trop chere, pour n'être pas quelquefois insuffisante : il la trouve sur la terre même qu'il cultive, saine, abondante, & presque sans soin. Son maître, de son côté, ne craint pas d'être au terme de sa fortune : il sait bien que la colonie n'est pas au dixieme de sa culture. Cent cinquante mille noirs qui y sont employés, & qu'on recrûte tous les ans de sept ou huit mille, peuvent être aisément multipliés. L'usage où est le colon de les tirer directement d'Afrique, ne lui laisse pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négociants d'Europe. Ses vaisseaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, soit en allant, soit en revenant, une traversée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Brésil étoit réduite à vingt-deux millions pesant de sucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de salsepareille, de cacao, de café, de riz, d'indigo. Ces exportations étoient

étoient grossies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de construction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les produits d'une si riche contrée, le Ministere Portugais a préféré la liberté des Brésiliens, comme le plus sûr, le moins dispendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755, qu'à l'avenir tous les sujets volontaires ou forcés de la Couronne, seroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre, aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impose pas d'autres obligations; la même carriere est ouverte à leurs talents, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'est point de Puissance qui ait traité avec autant d'humanité ses sujets du nouveau monde. Cette singularité, qui auroit dû frapper tous les esprits, n'a pas été seulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaisirs, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité, échappée à tous les yeux, même au milieu du dix-huitieme siecle, de ce siecle de lumieres, de philosophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas, l'on ne le sent pas.

Le Portugal seroit vengé de cette indifférence, si le nouveau systême avoit le succès qu'on s'en est promis. On verroit les Brésiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre, dont ils n'ont pas joui. Le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paisible. De proche en proche, un exemple si séduisant auroit la plus féconde influence; & avec le temps, tout le Brésil se trouveroit civilisé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne

formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour produire le fonds d'un commerce immense à la métropole, qui, de son côté, ne négligeroit rien pour fournir aux consommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peseroit leurs intérêts réciproques, & l'on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaison si précieuse. Enfin, les Portugais auroient réparé, par un seul acte d'humanité, tous les maux qu'ils ont faits aux habitants du nouveau monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on pût se flatter raisonnablement de les voir réalisées, il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu-à-peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au desir de la propriété. Après avoir ouvert ces douces voies à une heureuse révolution, il seroit encore resté beaucoup de choses à faire, qui paroissent avoir échappé à la prévoyance du Ministere. On n'a pas assigné des terres aux nouveaux citoyens dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances nécessaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs Chefs n'ont pas été humains & désintéressés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique, en donnant la liberté civile aux Brésiliens; & l'on a beaucoup fait contre elle, en l'ôtant aux Européens qu'on a asservis au monopole toujours tyrannique d'un privilege exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit soupçonné, un arrangement si opposé au génie de la nation.

CHAPITRE LVII.

Monopoles établis pour le commerce du Bréfil.

Le Portugal a fait, fans le fecours d'aucune compagnie, des découvertes immenfes en Afrique, & dans les deux Indes. De fimples fociétés de négociants, dans lefquelles s'intéreffoient les Rois, les Princes & la Nobleffe, expédierent des flottes nombreufes pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au-deffus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéreffante, en fait de commerce, que l'Univers eût encore éprouvée. On ne fe feroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des temps de barbarie, avoit faifi les avantages ineftimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un fiecle de lumiere un fyftême deftructeur qui, raffemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laiffe dans tout le refte que l'inertie & la mort.

Ce fyftême a été conçu au milieu des ruines de Lifbonne, quand la terre, repouffant, pour ainfi dire, fes habitants de fon fein, ne leur laiffoit d'afyle & de falut que fur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles fecouffes qui avoient renverfé cette fuperbe capitale, fe renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorfqu'on établit une compagnie exclufive pour vendre à l'étranger les vins fi connus fous le nom de Porto, qui forment la boiffon de beaucoup de colonies, d'une partie du Nord, fur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto, devenue par fa population, fes richeffes & fon activité, la premiere du Royaume de

puis que Lisbonne avoit comme disparu, crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une association. La Province entre Douro & Minho, la plus fertile de l'Etat, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit le gouvernement cruel. Douze cents personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, releguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole, qui avoit occasionné ces malheurs, continua. Il dure encore avec toutes les calamités qui avoient été prévues, par les esprits les moins exercés aux spéculations politiques.

Cette fatale expérience, qui auroit dû éclairer le Ministere, ne fit aucune impression sur lui. Déja il avoit créé dès le 6 Juin 1755, la compagnie de Maragnon; & loin de revenir sur ses pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie de Fernambuc, qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrionale du Brésil. Douze cents actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cents ceux de la seconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété, a jetté dans tous les cœurs, des sentiments de haine qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement. (*)

(*) En général, les actions de la compagnie de commerce sont des effets dont la valeur n'est pas fixe, & varie sans cesse

Nous ignorons quels sont les motifs qui ont déterminé la Cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'Etat, toutes les parties de la Monarchie. Il n'est pas possible qu'une conduite si tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclusives sont plus propres, par leur nature, à étendre qu'à resserrer la contrebande, on sait qu'il ne s'en fait pas dans le Brésil septentrional, seule partie de la colonie qui soit soumise au monopole. Toutes les liaisons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau monde, se réduisent aux relations de Sainte-Catherine avec les vaisseaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations, qui, sous divers prétextes, relâchent dans son port, quand ils vont aux Indes orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la Puissance de l'Europe qui a le plus perdu à

---

au gré de l'opinion qui suit elle-même la vicissitude de la fortune : aussi ces corps se bornent-ils à en augmenter, à en diminuer le dividende selon le succès de leurs opérations. Les compagnies Portugaises sont autorisées à fixer à leur gré, à la fin de chaque année, la valeur capitale de leurs actions; & c'est sur ce taux, souvent éloigné de la vérité, que la loi ordonne de les recevoir en payement, quoiqu'elles ne soient point admises dans les caisses Royales. Cet inconvénient, qui est également éprouvé par les négocians étrangers & par les nationaux, entre nécessairement dans le calcul de toutes les ventes, & fait du commerce Portugais une espece de labyrinthe, dont il est bien difficile de saisir le fil.

un systême si déraisonnable. Ce Royaume a contracté la funeste habitude d'être en quelque maniere simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier s'est formé par degrés.

CHAPITRE LVIII.

Causes de la décadence du Portugal & de ses colonies.

Les premieres conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités, dont la tyrannie Espagnole écrasa le Royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le Duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle

qui ſuivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'expoſer à voir ruiner continuellement le fruit de ſes travaux. Le miniſtere favoriſa cette inaction par des meſures dont on ne peut le blâmer trop ſévérement.

Sa poſition le mettoit dans la néceſſité de former des alliances. La politique ſeule lui aſſuroit celle de tous les ennemis de l'Eſpagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diverſion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ſes intérêts. Si la nouvelle Cour avoit eu des vues auſſi étendues que ſon entrepriſe le faiſoit préſumer, elle auroit ſenti qu'il étoit inutile de faire des ſacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeſte ruina ſes affaires. Elle livra ſon commerce à des Puiſſances preſque auſſi intéreſſées qu'elle-même à ſa conſervation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout haſarder; & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'induſtrie Portugaiſe fut entiérement écraſée par cette concurrence. Une faute du Miniſtere de France la releva.

Cette Couronne, qui n'avoit qu'un peu de mauvais tabac & pas encore de ſucre, s'aviſa en 1644, ſans raiſon même apparente, d'interdire l'entrée des ſucres & du tabac du Bréſil. Le Portugal défendit, par repréſailles, l'entrée des manufactures Françoiſes, les ſeules qui y euſſent alors de la faveur. Genes s'empara auſſi-tôt de la fourniture des ſoieries, qu'elle a toujours conſervée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ſes laineries. Des ouvriers Anglois mirent le peuple qui avoit emprunté leur induſtrie, en état de proſcrire en 1684, pluſieurs

eſpeces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute eſpece. (*)

L'Angleterre, qui avoit élevé en Portugal ſon commerce ſur les ruines de celui de France, vit, avec chagrin, ces arrangements. Elle travailla long-temps à ſe rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorſqu'elle ſe trouva plus éloignée que jamais de ſes eſpérances. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvements aboutiroient; lorſqu'il ſe fit dans le ſyſtême politique de l'Europe, un changement qui bouleverſa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Eſpagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandiſſement d'une maiſon, qu'on trouvoit déja trop ambitieuſe & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu juſqu'alors dans la France qu'un appui ſolide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui deſireroit néceſſairement, qui procureroit peut-être ſon oppreſſion. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de ſon commerce, n'eut garde de négliger une occaſion ſi favorable. Son Ambaſſadeur Méthuen, négociateur profond & délié, ſigna le 27 Décembre

(*) Quoique par le bas prix auquel on les eſtimoit, ils ne payaſſent que douze au-lieu de vingt-trois pour cent qu'ils devoient payer à leur entrée, le produit des douanes ſe trouva ſi fort diminué, qu'il s'éleva de tous côtés des murmures d'improbation. Le Comte d'Ericcira, auteur de ces innovations heureuſes, eut le courage de ſe laiſſer blâmer. Il lui ſuffiſoit de travailler utilement pour ſa patrie, en coupant court à une importation qui faiſoit ſortir un grand nombre de millions.

1703, un traité par lequel la Cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal payeroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparents pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déja établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la Cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle. (*)

(*) Si elle eût cherché à s'éclairer, elle en seroit venue aisément à bout. Les registres des douanes Angloises font foi, que dans les quatre années qui avoient précédé le traité, il s'étoit consommé en Angleterre 31, 324 tonneaux de vin de Portugal, & que l'augmentation ne fut, dans les quatre années qui le suivirent, que de 698 tonneaux. Ce calcul montre ce que le Ministere avoit gagné, & les suites ont fait voir ce qu'il avoit sacrifié.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise; elles disparurent depuis 1703 jusqu'en 1713.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié ; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté, & il n'étoit guere possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrents, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a réussi à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournit son vêtement, sa nourriture, sa clincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe ; elle lui renvoye ses propres matieres ma-

---

La Grande-Bretagne fournit par an au Portugal, indépendamment de quelqu'autres marchandises, pour un million trois cents mille livres sterlings d'étoffes de laine : elle ne tire chaque année du Portugal, en vin, en huiles, en sel, en fruits, que pour cent douze mille huit cent vingt livres sterlings ; d'où l'on peut juger de l'or qu'elle retiroit pour solde de la balance de son commerce. Il a reçu depuis cette époque des augmentations proportionnées aux progrès des mines du Brésil, & de la consommation des colonies Portugaises. Insensiblement il a presque tout absorbé, & il n'étoit guere possible que cela ne fût pas.

nufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, sont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissements du nouveau monde, & fait toute sa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent en Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital est payé par les intérêts, & il se trouve encore dû (*).

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises établies à Lisbonne, reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les Provinces, qui les vendent le plus souvent pour le compte de leurs commettants. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travaille chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil, appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparoissent aussi-tôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient pro-

---

(*) Ajoutez à ces profits exorbitants que les intérêts sont plus chers sur les marchandises pour une nation qui n'achete jamais qu'à crédit & à long crédit. Souvent elle les paye le double de leur valeur, quelquefois même davantage.

posé, & tiennent l'Etat aux dépens duquel ils se sont enrichis, dans un épuisement continuel. Il est prouvé par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il est sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres; & cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit en 1754, à quinze ou vingt millions. Cet Etat en devoit alors plus de soixante-douze. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changements arrivés successivement dans sa Religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie, il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernements anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisants dans les temps modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les Généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faisoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un Etat dépendoit de ses richesses, & que la puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié, par

des traités, à la néceſſité de les recevoir toujours. Dès-lors ce Royaume ſe trouva dans la dépendance de ſes faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, ſelon l'expreſſion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet Empire. Ils allerent plus loin : ils lui firent perdre toute conſidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaiſon des affaires générales, en lui perſuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Repoſez-vous ſur nous de votre ſûreté, lui diſoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'eſt ainſi que, ſans avoir prodigué ni ſang, ni travaux, ſans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils ſe rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Bréſil.

Tout ſe tient dans la nature & dans la politique. Il eſt difficile, impoſſible peut-être, qu'une nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les bons principes de police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a condamné à l'inaction, il eſt tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, en s'arrêtant aux Pyrénées qui ſemblent la repouſſer, n'eſt pas arrivée juſqu'à ſes portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalouſie. L'avantage qu'eut cet Etat d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres Etats gémiſſoient dans une confuſion horrible, cet avantage ineſtimable ne lui a ſervi de rien. Il a perdu le fil de ſon génie dans l'oubli des principes de la raiſon,

de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux; parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des Empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guere l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposé à recevoir la lumiere, qui ont préparé les instruments nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal, il sera réduit à ramper long-temps, s'il n'adopte les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à sa situation, s'il n'appelle des étrangers capables de le diriger.

CHAPITRE LIX.

Moyens pour rétablir le Portugal & ses colonies.

LE premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancelants, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangeres: il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans

ſes ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la maſſe & le prix de ſes exportations. Rien ne contrarie ces arrangements économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions ſtipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, ſans s'expoſer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilege excluſif & perpétuel qui pût ôter au Prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reſte toujours néceſſairement le juge de ce qui convient à ſon Etat. On ne conçoit pas ce que le miniſtere Britannique pourroit oppoſer de raiſonnable à un Roi de Portugal qui lui diroit : Je veux attirer chez moi des négociants qui habilleront, qui nourriront mes ſujets à auſſi bon marché, à meilleur marché que vous, des négociants qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite ſi ſage, par les événements arrivés indépendamment de cette réſolution. Le Portugal reçoit annuellement pour ſoixante-dix millions, en marchandiſes étrangeres, qu'il paye avec le produit de ſon ſol, avec ſon or & ſes diamants, ou dont il reſte débiteur. L'appât d'un gain de trente-cinq pour cent, qui eſt ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéreſſer le plus qu'il leur eſt poſſible, ſans qu'elles en ſoient détournées par la crainte, bien fondée, de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été infructueux. La France & l'Italie ſont parvenues à s'approprier le tiers de ces

importations. La Hollande, Hambourg, & le reste du Nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre, qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes, que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 95, 613, 547 livres 10 sols de marchandises, qu'elle a reçu pour 37, 761, 075 liv. en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57, 692, 475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal, qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi réguliérement que la mer le permet; que ces bâtiments portent les richesses de tous les peuples dans leur isle, d'où les négociants, répandus dans différentes contrées, les retirent en nature ou en lettres-de-change, en payant un pour cent.

Le ministere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque temps des mouvements incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces événements qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette Couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit

en

en possession, des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la Cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande Bretagne, ni avec les autres Etats. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achetent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la Cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siecle, le pouvoir de la renommée, paroissent la décider pour les manufactures. Déja l'on fait dans l'intérieur du Royaume, une assez grande quantité de grosses étoffes; quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fût convenable de la destiner à d'autres usages. L'Etat fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego, des soieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si l'on ne travaille pas à des étoffes d'or ou d'argent, c'est que l'usage en est séverement proscrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espece d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'Inquisition, plus sévere & plus puissante sous la

Maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabricants se réfugierent dans le Royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur industrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'Etat. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile, au Portugal, d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être double, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter quinze cents mille livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des aliments; mais il a l'avantage de conserver plus long-temps le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété la

fera plus rechercher, à meſure que la navigation ſera plus étendue. (*)

Nous n'oſerions prédire au vin la même deſtinée. Il a ſi peu de qualité, qu'il eſt étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu ſe déterminer à en faire ſa boiſſon la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le Miniſtere Portugais a abuſé de ſon autorité, pour arrêter une culture ſi avantageuſe. L'ordre d'arracher les vignes ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fauſſes vues. Le prétexte dont on s'eſt ſervi pour juſtifier une loi ſi extraordinaire, n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde, que le terrein que couvroient les ſeps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais quand la choſe ſeroit poſſible, ce ne ſeroit pas moins un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Dans un monaſtere, tout eſt à tous; rien n'eſt individuellement à perſonne; les biens forment une propriété commune. C'eſt un ſeul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en eſt pas ainſi

---

(*) Il faut d'autres moyens pour encourager la plus importante des cultures. Elle eſt ſi languiſſante, que le Portugal tire annuellement de l'étranger le tiers du bled qu'il conſomme. Ce déſordre peut ceſſer. Tous ceux qui ont ſuivi les révolutions arrivées dans le commerce de la nation, ſavent qu'avant qu'elle fût livrée à la navigation, elle approviſionnoit de grains une partie de la Méditerranée, ſouvent l'Angleterre même; ſes propres beſoins ſollicitent aujourd'hui ſon activité. Il n'y a qu'une impuiſſance totale qui puiſſe juſtifier un gouvernement de mettre la métropole & ſes colonies dans la dépendance des autres Etats, pour les denrées de premiere néceſſité.

d'une société. Ici, chacun a sa tête & sa propriété; une portion de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'employe ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être sévérement puni par la misere, & par le mépris, plus cruel encore que la misere. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du Magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les temps & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet Etat d'autres moyens que ceux qu'on a employés jusqu'ici, pour rétablir la plus importante des cultures. Elle est si languissante, que le Royaume tire annuellement de l'étranger les trois quarts du bled qu'il consomme. On sait qu'avant que la nation se fût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la Méditerranée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement, quand il met sa métropole & ses colonies dans la dépendance des autres Etats, pour les denrées de premiere nécessité.

La Cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le temps seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement de leur perception, souvent plus destructive que l'impôt même. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragements. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des Empires, est celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal, vingt cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu d'environ quarante-quatre millions, dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reste des colonies, facilitera ces libéralités, souvent plus économiques que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éleve-

ront avec elle. De proche en proche l'industrie étendra, poussera toutes ses branches ; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des maisons commodes se rétabliront sur des ruines. Des atteliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui semblables à des arbustes épars & rampants tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet Etat, presqu'anéanti, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les Eglises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortileges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre, mal construits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de six à huit cents tonneaux, qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population, qui, de trois millions d'ames est tombé insensiblement à dix-huit cents mille, revivra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une Puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un siecle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir : mais un gou-

vernement devenu ſage, ſurmontera tous les obſtacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui eſt propre, il retiendra dans l'Etat des ſommes immenſes, que le fret en fait ſortir continuellement.

Ce changement influera ſur le ſort des iſles qui dépendent du Portugal. Madere ne ſera plus ouverte aux Anglois. Le ſoin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, ſera réſervé à la métropole. C'eſt dans les rades de Lisbonne & de Porto que toutes les nations iront ſe pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal, pour ſon agriculture, pour ſa conſommation & pour ſes ſalaiſons, des bœufs que la ſéchereſſe de ſon terroir ne lui permet pas d'élever; & il trouvera dans les iſles du cap Verd, plus de mulets qu'il ne lui en faudra pour ſes uſages. La Nouvelle Angleterre les y prenoit autrefois, pour les porter dans les Antilles. Une mortalité conſidérable, arrivée en 1750, a mis fin à ce commerce. Le vuide ſera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention ſuivie.

Ces changements en ameneront de plus importants encore. Le Bréſil qui n'a d'autre défaut que d'être trop grand pour le Portugal, qui ne voit que quelques habitations éparſes ſur ſes côtes, & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres, que ceux qui ſont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y ſera réformé. On ſentira à quel point on s'eſt égaré avec tous les peuples modernes, en portant dans le nouveau monde toutes les abſurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien, pendant une longue ſuite de ſiecles. Un petit nombre de loix ſimples ſeront ſubſtituées aux ſubtilités de la chicane,

qui ne sont que des raffinements ou des accroissements de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit, avec le soin convenable, les Commandants de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendants les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de Vice-Roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahisons, les atrocités, que les Portugais Brésiliens se permettent depuis trop long-temps, ou qu'ils exercent par le ministere de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'administration. La liberté d'expédier à sa volonté des vaisseaux de la métropole, qui a succédé à la tyrannie des flottes; cette liberté sera suivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux rades de Lisbonne & de Porto, parce que les autres ports, également soumis aux charges publiques, doivent jouir des mêmes avantages. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts, qui font le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil. Il ne sera plus dévoré par des légions de traitants, qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale sentira qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes, ne seront pas étouffées dans leur naissance par des droits énormes, qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé des entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les objets qu'ils représente. Il ne sera plus nécessaire que des vaisseaux de guerre Hollandois,

François, Anglois, couvrent ou dérobent sa sortie frauduleuse sous leur pavillon.

L'agriculture, ennoblie par la liberté, secouera le joug de l'oppression, sous laquelle l'ignorance, l'avarice & le despotisme la faisoient gémir. Les instruments de ses richesses se multiplieront tous les jours de plus en plus. Le Portugal, qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conservé, malgré sa décadence, des avantages considérables. Il y possede de grandes colonies sur les côtes les plus favorables à la traite des esclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs; ressource dont quelques-unes même sont privées. Ces possessions exclusives, qui lui procurent les negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils sont achetés en concurrence, détermineront le Brésil à en multiplier le nombre, lorsqu'on aura supprimé le droit de dix pour cent mis sur la tête de ces malheureux Africains, ainsi que sur les marchandises qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puisqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à sa colonie de faire du sel, qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaisance rendra les armements plus faciles, en ajoutant au manioc & au poisson séché, qui ont formé jusqu'ici la nourriture des équipages, l'usage du bœuf & du porc salés. Alors le nombre des expéditions, qui est annuellement de trente ou quarante bâtiments, depuis soixante jusqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent, & si l'on veut, avec le temps, à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Brésil la navigation directe des Indes orientales. Ce

commerce convient singuliérement au Portugal, & sa politique veut qu'il l'étende le plus qu'il pourra. Comme il n'a, ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché; qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies; qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de sacrifice, en associant le Brésil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun succès. Depuis sa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche, qui, en revenant d'Asie, a long-temps touché à Bahia, & qui, depuis quelques années, va se rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Brésil feroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buénos-Ayres lui fourniroit les piastres nécessaires à ses opérations; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de sa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On sait qu'ils durent très-long-temps, qu'ils sont inaccessibles aux vers, devenus par-tout le fléau de la marine, & que le scorbut ne s'y engendre jamais. L'obstacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armements, est actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées, nommées *Gravata* & *Ticu*, dont le fil est très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclusif d'en fabriquer a été malheureusement accordé, pour quinze ans, à un particulier fixé dans le voisinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changements, feroit d'ouvrir les ports du Brésil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité, qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer, feroient également intéressés à sa prospérité & à sa défense. Elle deviendroit plus utile à sa métropole, par l'accroissement progressif de ses douanes, que par un monopole destructeur. Le Portugal, qui est sans manufactures, doit avoir un système différent des autres Puissances de l'Europe, qui ont plus de marchandises qu'il n'en faut pour pourvoir aux besoins de leurs établissements du nouveau monde. La concurrence qui, peut-être, leur feroit nuisible, lui sera nécessairement très-avantageuse.

Si la Cour de Lisbonne ne se détermine pas à un parti où il est possible d'entrevoir quelques inconvénients, elle abolira, au moins, la loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maisons Hollandoises, Angloises & Françoises, dont l'activité animoit tous les travaux. Au-lieu de les éloigner par une oppression barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'est pas qu'absolument parlant, cette vaste contrée manque de blancs : un calcul, sur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de six cents mille. On n'en voit pas autant dans aucune colonie; mais ces Portugais créoles sont si indolents, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée, qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux, auxquels on distribuera des terreins convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit de grandes plaines sans propriétaire, qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement, qui, dans les premiers temps de la découverte, avoit cédé sous le nom de Capitaineries, des Provinces entieres à de grands Seigneurs, les a successivement retirées de leurs mains, en accordant en échange, des titres, des pensions, ou d'autres graces. Cette politique a fait rentrer dans les mains de la Couronne, un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de colons Anglois, François, Hollandois, dont les habitations sont épuisées, beaucoup d'Européens qui ont la manie, si commune dans ce siecle, de faire fortune, y porteront leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'ayent pas à craindre les fureurs de l'Inquisition. Ce tribunal barbare n'est pas, à la vérité, établi dans le Brésil; mais il y envoye ses satellites, plus atroces, s'il est possible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes détestables firent passer en Europe, depuis 1702 jusqu'en 1718, un nombre prodigieux de Prêtres, de Moines, de propriétaires de terre, de negres même, qu'ils accusoient de Judaïsme. Ces vexations ruinerent l'agriculture, au point que les flottes de 1724 & de 1725, ne trouverent point de denrées. Le gouvernement régla en 1728, que si les colons étoient arrêtés dans la suite par le Saint-Office, leurs propriétés ni leurs esclaves ne pourroient être saisis, & que leur fortune passeroit à leurs héritiers. Le mal qui avoit été

fait, ne pouvoit être réparé par ce décret; & l'on ne doit espérer de voir la confiance rétablie, que lorsque les auteurs du désordre qui a perdu la colonie, auront eux-mêmes repassé les mers.

Cette précaution ne sera pas même suffisante, si l'on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du Clergé. On a vu des Etats favoriser la corruption des Prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas toujours infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette politique exécrable. Il seroit plus sûr, plus convenable, d'ouvrir, indistinctement à tous les citoyens, les portes du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elles seroient fermées à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques, des negres & des Indiens. Cette distinction a fait prendre à un corps, déja trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissements d'Afrique. Pourquoi ne pas accorder la même faveur à ceux de l'Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au Clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé, que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux Ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent seroient payés par ceux qui réclameroient leur ministere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele. Leur habileté pour la conduite des ames, s'accroîtroit chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'Etat ont été combattus par des Philosophes, qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet

augmenteroit l'activité du Clergé, seroit funeste au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oisiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On observe que les Eglises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple. C'est-là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la Religion. Ainsi le bien des Empires veut que le Clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps, & le nombre des membres. La misere le rend fanatique; l'opulence le rend indépendant; l'un & l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un Philosophe, qui disoit à un grand Monarque: Il est dans vos Etats un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des Souverains est aussi vil devant l'Être des êtres, que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne qu'étant l'organe du Créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Les suites d'un pareil systême menaceront la société d'un bouleversement entier, jusqu'à ce que les Ministres de la Religion soient dans la dépendance du Magistrat; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du Ciel & les maximes du gouvernement, que par cette voie. Le soin de l'amener sans troubles & sans secousses, doit être l'ouvrage d'une administration prudente.

Jusqu'à ce que la Cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement Ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitants se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumiere semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, si l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfants en Europe; si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion; ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les peres défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfants auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talents qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les Ecrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son ad-

ministration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la satyre.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne ne doit pas retarder d'un instant les grands changements que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la Cour de Lisbonne, que l'Etat ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la Monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siecles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même: semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul Etat ne doit se laisser protéger. S'il est sage, i doit avoir des forces relativement à sa situation; & il n' jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que so ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour le propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale, a plicable sur-tout aux Etats qui possedent les mines. To les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniror quand il le faudra, pour leur conservation. Que le P

tu

tugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un Etat, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres Puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siecle, ne souffriroit que tous les trésors du nouveau monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la Cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins : comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le systême politique ; ce qui est le dernier des opprobres pour un Empire. Veut-elle regagner de la considération ? Il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une Puissance intéressent toutes les autres. Celles même qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victi-

mes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment sur-tout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des Puissances jalouse de son amitié, tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-dessus des mers qui font le théâtre & l'aliment de sa prospérité; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la Monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replie sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglements de finance, de police, de commerce, de marine, qu'il fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomenes destructeurs peuvent renouveller la face des Empires. Le tremblement de terre du premier Novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le Royaume. La ruine de ses superbes cités est souvent le salut des Etats, comme la richesse d'un seul homme peut être la ruine d'un peuple. Des pier-

tes entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abymes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondements ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir de ces ruines, un nouvel Etat, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant, au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomene, fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature! Elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croyent réellement les peuples nés pour leur obéir; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voyent pas qu'avec de tels principes, un Etat est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout à-

coup, & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Afrique méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce nouveau monde.

Fin du Livre neuvieme.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce troisieme Volume.

A.

ACAPULCO, son port, *page* 93
Acuna, Jésuite, chargé, avec son confrere Artieda, de vérifier les observations de Pedro Texeira, 379
Aguirre (Lopès d') est mis à la place de Pedro d'Orsua; commet des cruautés inouies; massacre sa fille; est pris & écartelé, 378
Alberoni, projet qu'il avoit; réflexion sur ce projet, 101
Alcavala, (l') ce que c'est que ce droit, 83
Almaden, mine de mercure, 181
Almagro, associé de France, se brouille avec lui. Il est battu & mis à mort, 139
Almagro (le jeune) à la tête d'une troupe de conjurés, assassine Pizarre, 140. Cruautés dont cet assassinat est suivi, 141. Vaincu par Castro, il meurt sur un échafaud, 142
Alvarado, (Pierre d') conquérant de la province de Guatimala, 102
Alvarès (Pedro) se met à la tête du parti opposé au jeune Almagro, 142
Amaru, (Tupac) héritier du dernier Roi du Pérou, est décapité, 148
Amazones, (rivieres des) sa source, son cours, son embouchure, 374. Usage que les Espagnols vouloient faire de ce fleuve pour leur commerce : la révolution du Portugal fait échouer cette idée, 379
Amazones, 376. Ce qu'on doit penser de ces femmes guerrieres, *ibid.*
Américains, leur goût pour l'amour anti-physique, 25
Américaines, leur passion pour les Espagnols, 26
Angeles, nouvelle capitale du pays de Tlascala, 65
Angleterre, son commerce avec le Portugal, 425
Anson, son escadre maltraitée au cap de Horn, 282
Apaches, les Espagnols désesperent de les soumettre, 53

Apurimac, fleuve ſur les bords duquel Almagro fut battu, 14
Araucos, ce que les Eſpaglols ont à craindre de ces barbares, 284
Arequipa, ſes manufactures, 173. Ses mines abandonnées, 177
Aſſiento, quel eſt ce traité, 203
Aſſomption, fondation de cette ville, 253. Son commerce de l'herbe du Paraguay, 259
Atabalipa, défait ſon frere Huaſcar, 122. Maniere dont il reçoit les Eſpagnols, 123. Trahiſon par laquelle on s'empare de ſa perſonne, *ibid.* Eſt condamné à mort, 125. Tragédie dont ſa mort eſt le ſujet, 160
Atrato, riviere qui ſe jette dans le golfe de Darien, 226
Audiences, Conſeils ſupérieurs de juſtice dans la Nouvelle-Eſpagne, 86
Auguſtin (le port Saint-) ne peut recevoir que des vaiſſeaux de médiocre grandeur, 292

B.

BAENA (Diego de) détourne les eaux de la mine de Laycacota, 178
Bahia, conquiſe en partie par les Hollandois, 365
Baldivia, les Hollandois s'emparent de cette place & en ſont chaſſés, 281. Etat de cette ville, 283
Baraze, Jéſuite Eſpagnol, civiliſe les Moxes, 274
Baſtidas, eſſaye en vain de s'établir au lieu où eſt aujourd'hui Carthagene, 220
Benalcaſcar, (Sébaſtien de) il ruine Quito, 165
Biſcaye, (la nouvelle) ſes mines, 80
Bocachique, canal qui conduiſoit autrefois au port de Carthagene, 224
Bovadilla, il met aux fers Chriſtophe Colomb, 20
Bogota, (Sancta-fé de) fondation de cette ville, 212. Elle eſt l'entrepôt des richeſſes du Popayan & du Choco, 219
Borgia, capitale du gouvernement de Maynas, 382
Bragance (le Duc de) placé ſur le trône de Portugal, 366
Bréſil, ſon étendue & ſes limites, 337. Découvert par Pierre Alvarès Cabral, 338. Mépriſé par la Cour de Lisbonne, 340. La culture du ſucre le lui fait regarder d'un autre œil, 343. Caractere & uſage des Bréſiliens, 344. Ils refuſent de ſe ſoumettre aux Portugais, 354. Les Jéſuites gagnent leur confiance, *ibid.* Entrepriſes inutiles des François ſur cette colonie, 359. Entrepriſes plus ſérieuſes des Hollandois ſur le même pays, 361. Traité entr'eux & les Portugais lors de la révolution du Portugal, 366. Les Hollandois chaſſés du Bréſil par Viera, 368. Les Bréſiliens diſtribués dans des villages, 372. Etat actuel des Portu-

gais dans le Brésil, *ibid.* Production de cette colonie, 396. Découverte qu'on y fait des mines d'or & de diamant, 402. Marchandises que les Portugais y portent, 397. Monopoles établis pour le commerce du Brésil, 419. Loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers, 443

Brésil, (bois de) description de l'arbre qui le fournit. Ses usages, 397

Buenos-Ayres, fondation de cette ville, 250. Les Espagnols l'abandonnent, 253. Ils la rétablissent, 255. Description de cette ville. 256

C.

CABOT (Sébastien) arrive à l'embouchure de la Plata, 244

Cabral (Pierre Alvarez) découvre le Brésil, 338

Cacao délayé dans l'eau chaude avec du miel ou du piment, breuvage des anciens Mexicains, 62

Cacaotier, description, culture, usages de cet arbre, 229

Caciques, Rois des cinq nations de l'isle de Haity, 11. Leurs fonctions & leur puissance actuelle dans la Nouvelle-Espagne, 59

Cajanuma, montagne célebre par son quinquina, 213

Californie, le Jésuite Consang en parcourt le golfe, 51. Description de cette presqu'isle, 95. Les Jésuites en civilisent les habitants, 97. Etat actuel de la Californie, & le parti qu'en pourroient tirer les Espagnols, 99. Usage qu'ils en font, 100

Callao sert de port à Lima, 187. Ce que c'est que cette place, 284

Campêche, Gryalva en parcourt la côte, 23. Description de l'arbre qui a rendu cette ville célebre, 105. Commerce qu'y font les Espagnols, *ibid.*

Cannar, (le fort de) ce qu'en dit M. de la Condamine, 134

Caraque, fondation de cette ville, 227. Célebre par la culture du cacao, 230

Cariges, nation la plus douce du Brésil, 357

Carmes, leurs missions dans le Brésil, 385

Carpava, baume qui vient du Brésil, 397

Carthagene, fondation de cette ville, 220. Etat actuel de cette place, *ibid.* Maladie à laquelle sont sujets ses habitants, 222. Remede proposé contre cette maladie, 223. Port de Carthagene, 224

Carthaginois, ils subjuguent l'Espagne; comment, 4

Carvajal, Gouverneur de la province de Venezuela. Ses cruautés, 228

Carvajal, férocité de ce Lieutenant de Gonzale Pizarre, 148

Casas, (Barthelemi de Las) réclame contre les cruautés des

Espagnols, 58. Projet humain qu'il propose & ne peut faire accepter, 227
Castro, ce licencié défait le jeune Almagro, 142
Catherine, (Sainte-) description de cette isle, 412. Les Portugais la fortifient, 414
Charles-Quint engage la province de Venezuela à la famille des Velsers, 228
Chiapa des Indes, caractere & mœurs de ses habitants, 64
Chica, (la) boisson des Indiens, 167
Chiens, stipendiés par le gouvernement Espagnol pour dévorer les hommes, 309
Chily, soumis en partie aux Incas, 232. Soumis en partie par Almagro, 233. Caractere & mœurs des Sauvages qui y font la guerre aux Espagnols, 234. Etat actuel des Espagnols au Chily, 237. Climat, sol, mines, commerce de ce pays, 238. Forces actuelles de cette colonie, 283
Chiloé, (isle de) borne le Chily au Sud, 237
Chiquites, peuples du Paraguay civilisés par les Jésuites, 273
Choco, conquête de cette province; ses mines, 216
Cinaloa, richesses qu'on a trouvées dans cette province, 53
Clergé, nécessité de détruire sa puissance au Brésil, 445
Coca, description de cet arbrisseau, 183
Cochenille, description de l'insecte qui la donne, 72. Maniere dont on en fait la récolte & la préparation, 73. Cette richesse est négligée mal-à-propos dans la province de Quito, 215
Colomb (Christophe) part pour le nouveau monde, le découvre & aborde aux Lucayes, 10. Il va delà à l'isle de Haity, & y forme un petit établissement, 11. Comment la Cour d'Espagne le reçoit à son retour, 14. Retourné à Hayti, il en réduit les habitants à l'esclavage, 15. Il y ramene d'Espagne une colonie de malfaicteurs, 19. Il est jetté dans les fers & est ramené en Espagne comme un criminel, 20
Colonies, causes de la décadence des colonies Espagnoles, 307
Colonies, sommes que l'Espagne a tirées des siennes en différents temps, 112
Compagnie Angloise, de la mer du Sud, 283
Conception, (la) ville du Chily, 233
Coquimbo, ville du Chily; ses mines de cuivre, 237
Cordillieres, leur description, 149. Devenue l'asyle d'une infinité d'Indiens, 310
Corsaires de la Jamaïque, 106
Cortez, (Fernand) son caractere, 24. Soumet Tabasco, 25. Arrivé au Mexique, il bat les Tlascalteques, & fait alliance avec eux, 35. Il défait l'armée de Narvaez, envoyé pour le dépouiller de son commandement, 38. Il est obligé de se retirer de Mexico à Tlascala, 43. Il soumet tout le Mexique, 48

Consang, (Ferdinand) ce Jésuite parcourt le golfe entier de la Californie, 51
Créoles, leur état au Mexique, 56. Division que le gouvernement entretient entr'eux & les Espagnols d'Europe, 314
Cruciade, (la) ce que c'est que cette bulle, 83
Cuba, établissement des Espagnols dans cette isle, 23
Cucheris, arbre aromatique, semblable à la muscade & au girofle, 385
Cuirs, commerce qu'en font les habitants du Paraguay. Chasse par laquelle ils se les procurent, 261
Cusco, pillage de cette capitale du Pérou par les Espagnols; état ancien & actuel de cette ville, 163
Cuyaba, ses mines exploitées par les Paulistes, 396

D.

Darien, mœurs des sauvages de cette contrée, 115
Diamant, énumération des principales mines de diamant, 406. Quels sont les plus beaux diamants connus, 408
Domingue, (Saint-) les Indiens de cette isle prennent la résolution de n'avoir plus de commerce avec leurs femmes, 311
Drake, il ravage les côtes du Pérou, 205. Il brûle Carthagene, 220

E.

Espagne, mœurs de ses premiers habitants, 4. Elle est subjuguée par les Carthaginois, *ibid.* Ensuite par les Romains, 5. Puis par les Goths, qui sont chassés par les Maures, 7. Ceux-ci sont dépouillés à leur tour, *ibid.* Découverte du nouveau monde, 8. Les Espagnols idolâtres de leurs préjugés, 35. Invasions auxquelles sont exposées leurs possessions d'Amérique, & les expédients propres à les en garantir, 281. L'indolence des Espagnols n'est pas incurable, 315
Ecriture hiéroglyphique des Mexicains, 28
Emeraudes de la Nouvelle-Grenade, 218
Emmanuel persécute les Juifs, 342

F.

Farancaha, l'homme le plus accrédité de la nation des Cariges, 357
Femmes, travaux de l'agriculture abandonnés aux femmes chez les Ibériens, 4
Ferdinand, son mariage avec Isabelle, réunit en une seule famille, toutes les Couronnes d'Espagne, 7

Fernambuc, cette province est soumise aux Hollandois par Henri Louk, 364. Il s'y coupe le meilleur bois du Brésil, 397. Son commerce est libre à une compagnie exclusive, 120
Fernand (Pizarre) défait Almagro & le fait périr, 140
Financiers, leur puissance en Espagne, 298
Forteresse de Cusco, dont la force est exagérée par les Espagnols, 164
Frio, (Serra-do-) mines de diamant que des esclaves y découvrent, 407

G.

GABRIEL, (isle de Saint) vis-à-vis Buenos-Ayres, 387
Gasca, (le licencié Pédro de la) bat Gonzale Pizarre, 147
Gomez (Fernando) reste seul de la colonie Espagnole, sur le détroit de Magellan, 205
Goths, ils se rendirent maîtres de l'Espagne, 6
Gouël, lieu où se trouve la plus ancienne mine de diamants, 406
Gravata, plante propre à faire de grosses toiles, 442
Grenade, (Royaume de) description de ce Royaume, & prise de sa capitale, 8
Grenade, (nouvelle) étendue de ce pays, 206. Sa description, *ibid.* Ses émeraudes, 218
Grialva, (Jean de) son expédition dans l'Yucatan, 23
Guancavelica, sa mine de mercure, 179
Guanacos, Lamas sauvages, 170
Guaranis, (les) commerce qu'ils font de l'herbe du Paraguay, 259. Obtiennent des fusils de la Cour d'Espagne, 394
Guatimala, cette grande province est conquise par Alvarado, 102. Sa fertilité & son commerce, 103. Facilité qu'offre cette colonie à une invasion, 104
Guatimozin, Empereur du Mexique, étendu sur des charbons ardents, 48
Guayaquil, fleuve important pour le commerce du Pérou, 183. Etat de la ville bâtie sur les bords de ce fleuve, 185
Guayra, sert de port à Caraque, 230
Guayra, province où les Portugais de Saint-Paul détruisent plusieurs peuplades, 271

H.

HAYTI, ancien nom de Saint-Domingue; mœurs de ses habitants, 11. Cruautés que les Espagnols exercent contre eux, 16
Herbe du Paraguay, description de cette feuille & de l'arbre qui la produit, 258
Hérédia bâtit & peuple Carthagene, 22[illegible]

Hernandez (François) fait des découvertes dans le continent de l'Amérique, 23
Histoire, parallele de l'histoire ancienne & moderne, 1
Honduras, son commerce, 103
Hualpa, découvre la mine du Potosi, 178
Huascar, étranglé par ordre de son frere Atabalipa, 122
Hurtado (Sébastien) mis à mort avec sa femme, par Siripa, 246
Huyana-Capac s'empare du Royaume de Quito, 122

J.

Jacques, (Michel de Saint-) peintre Péruvien, 174
Jago, (Sant-) capitale du Chily, 237
Janeiro, (Rio) sa baye découverte par Dias de Solis, 411. Villegagnon y forme un petit établissement François, *ibid.* Emmanuel de Sa fonde la ville, *ibid.*
Jean II persécute les Juifs, 341
Jésuites, sagesse de leur conduite dans la conversion des Indiens du Paraguay, 264. Douceur de leur gouvernement, *ibid.* Pourquoi la population n'est-elle pas proportionnée au bonheur du peuple, 267. Espece de commerce que les Jésuites faisoient au Paraguay, 275. Pour les juger, il faut attendre quelle sera la conduite des Guaranis, 279. Les Jésuites gagnent la confiance des Indiens du Brésil, 354. Etat actuel des peuplades qu'ils ont formées entre le Napo & le fleuve des Amazones, 380
Incas, tous leurs descendants ont la tête tranchée, 148
Inde, d'où vient la distinction d'Indes Orientales & Occidentales, 238
Indigo, description de la plante qui le produit, 68. Ses especes, 69. Maniere dont on le prépare, 70. Ses usages, 71
Inquisition, institution de ce tribunal en Espagne & en Portugal, 341. Nécessité d'abolir sa puissance dans le Brésil, 443
Interlope, (commerce) favorisé par tous les Espagnols en place, 340
Irala fait mourir les chefs des Indiens, 254
Isabelle, cette Reine d'Espagne entre dans les vues de Colomb, 9
Juifs, leur expulsion, premiere époque de la décadence de l'Espagne, 296. Persécutions qu'ils essuyent en Portugal, 341

L.

Ladeyrera veut transporter ailleurs Mexico, 88
Laine, commerce qu'en fait le Portugal, 434

Lama, deſcription de ce quadrupede, 168
Lamego, ſoieries établies dans cette ville, 434
Lara (Nuno de) fait alliance avec les Timbuez, 245. Eſt trahi & tué par Mangora, qu'il tue de ſon côté, 247
Larrons, (iſles des) nommées Mariannes; leur deſcription, 94
Laycacota, ſes mines, 177
Lazarre, (Saint-) citadelle de Carthagene, 221
Lima, capitale du Pérou. Deſcription de cette ville, 186. Tremblement de terre qu'elle a éprouvé, 187. Puiſſance que la ſuperſtition y donne aux Moines, 188. Beauté des femmes de Lima, leurs parures, leurs mœurs, 190. Nombre des Eſpagnols établis à Lima, 195. Cette ville eſt le centre de toutes les affaires du Pérou, *ibid.* Elle eſt ſans défenſe, 283
Limpium, eſpece de tabac que mâchent les Péruviennes, 193
Lisbonne, ſoieries établies en cette ville, 433. Quel parti la Cour de Lisbonne pouvoit tirer du tremblement de terre qu'elle a éprouvé, 451
Lyucatan découvert, 23

M.

Macas (le pays de) propre à la culture de la canelle, 215
Madere, (la) riviere qui ſe jette dans l'Amazone, 273
Magdelaine, (riviere de la) 226
Magellan, (détroit de) établiſſement qu'y forment les Eſpagnols, 205. Projet des François de s'établir dans ce détroit, 281
Maldonado, bonté de ſon port, 258
Maldonata, ſon aventure avec une lionne, 250
Mama-Ocello-Huaco, femme de Manco-Capac, 120
Mambi, terre blanche que les Péruviens mêlent avec la feuille de coca, 183
Manco-Capac, fondateur de l'Empire du Pérou, 120. Maniere dont il civiliſe les Indiens, 126
Mangora, Cacique de Timbuez; il tue, par trahiſon, Nuno de Lara, & en eſt tué, 247
Manille, vaiſſeau qu'elle expédie tous les ans pour le Mexique, 92
Mancas, monſtre marin, 197
Maracayu, montagnes qui fourniſſent la meilleure herbe du Paraguay, 259
Maragnon, nommé depuis riviere des Amazones; pourquoi? 375
Maragnon, (compagnie de) 420
Mariannes, deſcription de ces iſles découvertes par Magellan; uſage qu'en font les Eſpagnols, 94
Marina, maîtreſſe de Cortez, 27

Mattogresso, mines d'or exploitées par les Paulistes, 396
Maures, ils se rendent maîtres de l'Espagne, 6. Leur proscription, premiere époque de la décadence de l'Espagne, 296
Maynas, ce gouvernement est formé par les Jésuites, 382
Mercure, prix exorbitant que le Gouverneur Espagnol tire de ce métal, 81
Météores, espece de contrebandiers qui facilitoient en Espagne la sortie de l'or & de l'argent, 305
Méthuen, Ambassadeur d'Angleterre, qui obtient du Portugal un traité très-favorable, 424
Métis, Etat des Métis au Mexique, 55
Mexico, Montezuma y introduit Cortez, 37. Rage avec laquelle ses habitants se défendent, 40. Ce que les Espagnols ont écrit de la magnificence de cette ville, 45. Ce qu'on doit penser de cette description, 46. Ce que cette capitale est actuellement & quel est son luxe, 86
Mexique, ce qu'on doit penser de l'ancienneté de cet Empire, 27. Beauté du pays, 36. Religion des Mexicains, 38. Etendue du pouvoir de leurs Rois & de leurs Prêtres, 44. Cet Empire conquis par les Espagnols qui en étendent les limites, 48. Climat, sol, population du Mexique, 53. Etat actuel des Mexicains, 60. Leur état avant la conquête, 61. Productions du Mexique, 65. Impositions établies au Mexique, 82. Revenu qu'il rapporte au Roi d'Espagne, 85. Ses liaisons avec le reste de l'Amérique, avec les Indes Orientales & avec l'Europe, 90
Mines, formation des mines métalliques, 76. Signes auxquels on les reconnoît & leur exploitation, 77. Purification des métaux, 79
Miranda, (Luce) femme de Sébastien Hurtado, inspire de l'amour au Cacique Mangora, 245. Siripa la fait mourir, 248
Mitayos, ce que c'est, 158
Moines, richesses immenses que leur valut la conquête du nouveau monde, 313
Monte video, idée de cette forteresse, 258
Montezuma, Souverain du Mexique, lors de l'arrivée des Espagnols, 28. Tradition prétendue qui empêche ce Prince de se défendre contr'eux, & cause naturelle de cette tradition, *ibid.* Caractere & conduite de Montezuma, 32. Il introduit les Espagnols à Mexico, 36. Il se reconnoît Vassal du Roi d'Espagne, 37. Il est tué par ses propres sujets, 42
Moschera, chef Espagnol dans le Paraguay, 250
Mosquites, ces sauvages échappent à la fureur des Espagnols; état actuel de ce peuple, 49
Moxes, nation sauvage civilisée par le Jésuite Baraze, 274

N.

Napo, riviere qui se jette dans celle des Amazones, 379
Narvaez, est défait par Cortez, 38
Nassau, (Maurice de) chargé de faire la conquête du Brésil, 365
Négro, (Rio) riviere par laquelle l'Amazone communique avec l'Orénoque, 386
Negres, leur état au Mexique, 56. Plus multipliés au Pérou qu'au Mexique, 162. En quels temps ils furent portés en Amérique, 379
Nopal, arbrisseau dont se nourrissent les cochenilles, 73
Norborough, envoyé par Charles II pour ouvrir une communication avec le Chily, 282

O.

Oaxaca, célebre par le commerce de la cochenille, 73
Oliviers, plantés avec succès au Pérou, 167
Or, loi qui défend en Espagne l'exportation de l'or & de l'argent, 305. Variations dans la proportion de ce métal avec l'argent, 404
Orages, il ne s'en forme jamais dans le bas Pérou, 153
Orellana, sa navigation sur la riviere des Amazones, 375
Orsua, (Pedro d') assassiné par ses soldats, 377
Otumba, (Vallée d') où l'armée de Cortez est enveloppée, 42

P.

Paco, description de ce quadrupede, 169
Palos, port d'Andalousie, où Colomb aborda au retour de sa premiere navigation, 14
Panama, fondation de cette ville, 117. Pillée par des Pirates, 196. Pêche des perles qui s'y fait, 197. Entrepôt des productions du Pérou destinées pour l'ancien monde, 198. Son commerce infiniment déchu, 204. Elle est peu fortifiée, 285
Para, bâtie par les Portugais à l'embouchure de l'Amazone, 379
Paraguay, description de ce pays & mœurs de ses habitants, 242. Maniere dont ils traitent les premiers Espagnols, 244. Nouvelle tentative de Sébastien Cabot, *ibid.* Fondation de Buenos-Ayres & de l'Assomption, 250. La plupart des sauvages du Paraguay se soumettent, 255. Situation actuelle des Espagnols dans ce pays, 256
Paramos, ce que les Espagnols entendent par ce mot, 152

Paul, (Saint-) bourgade formée par des Carmes Portugais, 383
Paul, (Saint-) colonie fondée par un amas de malfaicteurs Portugais, 393. Ces brigands font la guerre aux Guaranis, qui les repoussent, 395. Ravages qu'ils font dans ces contrées, *ibid.* Reconnoissent l'autorité du Portugal, qu'ils avoient long-temps méconnue, 396
Pécuri, arbre aromatique, semblable à la muscade & au girofle, 385
Perles, maniere dont s'en fait la pêche, 197
Pérou, conjectures sur la fondation de cet Empire, 120. Les Espagnols débarquent au Pérou, 122. Ils s'en rendent maîtres & le ravagent, 124. Moeurs, Religion, gouvernement de cet Empire, 126. Doit-on révoquer son bonheur en doute, 133. Ce qu'il faut penser de la grandeur & de la magnificence de ses monuments, 134. Organisation physique du Pérou, 149. Son ancienne population, 155. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens, 156. Pourquoi les Espagnols sont en plus grand nombre au Pérou qu'au Mexique, 163. Leur nourriture & leurs boissons, 166. Manufactures qu'ils y ont établies, 172. Mines du Pérou, 175. Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles, 183. Sa communication avec l'Europe, 196. Facilités qu'offre la conquête de ce pays, 284
Philippillo, Indien qui se rend accusateur d'Atabalipa, 125
Philippe II désavoue le meurtre des descendants des Incas, 148
Philippe IV, ignominieusement proscrit par les Portugais, 366
Pinçon (Vincent) découvre l'embouchure de la riviere des Amazones, 375
Pitahaya, arbre qui fournit de la nourriture aux Californiens, 95
Pizarre (François) arrive à Caxamalca, 123. Perfidie atroce qui le rend maître du Souverain du Pérou, *ibid.* Il pénetre dans l'intérieur de l'Empire, & y exerce de grands ravages, 124. Il se brouille avec Almagro son associé, 139. Il est assassiné, 140
Pizarre (Gonzale) prend la place de Nunez-Vela, le bat & exerce de grandes cruautés, 146. Son triomphe, *ibid.* Est vaincu par la Gasca, & est décapité, 147
Plata, (Rio de la) nom donné au fleuve du Paraguay, 244
Pluies, il n'en tombe jamais dans le bas Pérou, 153
Pointis prend & rançonne Carthagene, 220
Popayan, conquête de cette province; ses mines d'or, 216
Porto, compagnie exclusive établie en Portugal pour la vente de ses vins, 419
Porto-Belo, description de cette ville, 198. Intempérie de son climat, *ibid.* Elle est d'abord le théâtre d'un grand com-

merce, 199. Sa communication avec l'Espagne interrompue, 201. Usage actuel de cette place, 204
Porto-Séguro, lieu où aborda Cabral, 338
Portugal, son commerce absorbé par l'Angleterre, 425. Moyens de le rétablir, 430. Il n'a pas besoin de la Grande-Bretagne pour se soutenir, 448
Potosi, comment a été découverte cette mine, 278. Sa richesse, *ibid.*
Pourpre, l'animal qui la donne, retrouvé au Pérou, 184

Q.

QUESEDA, fondateur de Santafé, 218
Quippos, hyérogliphes des Péruviens, 132. Leur usage, 136
Quito, (province de) ajoutée à l'Empire des Incas, 122. Conquise par les Espagnols, 165. Son climat, 208. Sa fertilité, 210. Mœurs de sa capitale, 211. Ses mines, *ibid.* Ses manufactures, 212. Productions qui lui sont particulieres, 213

R.

ROMAINS, ils se rendent maîtres de l'Espagne, 5

S.

SA, (Emmanuel de) fonde la ville de Rio-Janeiro, 411
Sacrement. (Saint-) colonie formée dans le Peraguay par les Portugais, 387. Ils en sont chassés par les Guaranis, 388. Le traité d'Utrecht les y rétablit, 389. Par le traité de Madrid, cet établissement est cédé à l'Espagne, *ibid.* Le traité est annullé, 372
Sacrifices humains, en usage au Mexique, 39
Salcedo (Joseph) est pendu, 177
San-Salvador, nom donné par Colomb à la premiere isle qu'il découvrit dans le nouveau monde, 10
San-Salvador ou *Bahia*, bâtie par Sousa, 354. Description de cette place & mœurs de ses habitants, 399
Sébastien, les Juifs lui fournissent de l'argent pour son expédition d'Afrique, 342
Sel, commerce qu'en fait le Portugal, 434
Senora, (province de) richesses qu'on y a trouvées, 53
Serena, (la) ville du Chily, fameuse par ses mines de cuivre, 237
Serment singulier que faisoient les Rois du Mexique, en montant sur le trône, 43
Sierras, nom donné aux hauteurs des Cordillieres, 170

Siripa déclare ſon amour à Miranda, qui le rebute, 248. Il la fait mourir avec ſon époux, 250
Solis (Dias de) découvre la baye où eſt ſituée Rio-Janeiro, 411
Soulempour, nom qu'on donne à la mine de diamants de Gouël, 406
Souſa, (Thomas) envoyé pour régler la colonie du Bréſil, 343. Il bâtit San-Salvador, 354
Succadan, riviere de l'iſle de Bornéo, où l'on trouve quelques diamants, 406

T.

Tabasco, conquis par Cortèz, 25
Texeira, (Michel) Archevêque de San-Salvador, bat les Hollandois, 363
Texeira (Pedro) ſe rend de Para à Quito, par l'Amazone & le Napo, 379
Thieu, plante propre à faire de groſſes toiles, 442
Timbuez, nation du Paraguay avec laquelle les Eſpagnols font alliance, 245
Tlaſcala, courage avec laquelle cette république réſiſte aux Eſpagnols, 33. Gouvernement & mœurs des Tlaſcalteques, 34. Ils font alliance avec Cortez, 35. Leurs manufactures, 65
Tremblements de terre, communs dans les vallées du Pérou, & circonſtances dont ils ſont accompagnés, 153
Trouin (du Guay-) ſe rend maître de Rio-Janeiro, 412

V.

Valdivia, ville du Chily, 237
Valdivia, enveloppé & maſſacré par les Indiens du Chily, 234
Vallées, (les) eſpace de plus de cent lieues, abſolument ſtérile au Pérou, 152
Valparayſo, ville du Chily, 237
Valverdé, (Vincent de) harangue de ce Moine à Atabalipa, 123
Vanille, deſcription de cette plante, 66
Vaſconcellos, (Michel) mis à mort dans la révolution de Portugal, 366
Ucontaya, particularités ſur cette mine du Pérou, 176
Vega, (Jean de) Médecin qui introduit en Eſpagne l'uſage du quinquina, 214
Vela, (Blaſco Nunez) caractere de ce premier vice-Roi du Pérou, 143. Ordonnances qu'il publie, 145. Il eſt dégradé & relégué dans une iſle déſerte, & rappellé de ſon exil, 146. Il eſt vaincu par Gonzale Pizarre, & meurt les armes à la main, *ibid.*

Velasquez, fondateur de la colonie de l'isle de Cuba, 23
Velsers, Charles-Quint engage à cette famille, la province de Venezuela, leur atrocité, 228
Venezuela, lieu où abordent quelques aventuriers Espagnols, 226
Vera-Cruz Nueva, port fameux où arrivent toutes les flottes destinées pour le Mexique. Sa description, 109
Vera-Cruz Vieja, Montezuma fait attaquer cette premiere colonie Espagnole, 37. Elle est abandonnée, parce que les vaisseaux n'étoient pas en sûreté dans son port, 108
Vernon, cet Amiral Anglois détruit les fortifications de Porto-Belo, 198. Il est réduit à lever le siege de Carthagene, 220
Vérole, (petite-) ravages qu'elle fait au Pérou, 152. Elle en fait encore plus au Paraguay, 272
Vespuce, (Americ) enleve à Colomb la gloire d'avoir découvert le continent de l'Amérique, 21
Viera, (Jean Fernandez de) chef d'un complot entre les Hollandois, 368. Il les met hors d'état de tenir la campagne, *ibid.* Il les force malgré les ordres de sa Cour, d'évacuer le Brésil, 369
Vignes plantées avec succès au Pérou, 167
Vigogne, description de cet animal, 170. A quels usages sert sa laine, 172
Villa-Rica s'empare du commerce de l'herbe du Paraguay, 259
Villegagnon, chef des Protestants François, qui s'établirent à Rio-Janeiro, 411
Vincent, (Saint-) établissement Portugais au Brésil, 357

W.

Willekens (Jacob) se rend maître de San-Salvador, 362

X.

Xarayès, (lac des) d'où le Paraguay tire sa source, 242

Y.

Ydria, mine de mercure, 180
Yucatan, en quel état étoit cette presqu'isle quand les Espagnols en prirent possession, 105

Fin de la Table des Matieres.

CARTE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE et POLITIQUE
des Etablissemens et
du Commerce des Européens
DANS LES DEUX INDES
Dressée par Mr Bonne Maitre de Mathematiques
OCÉAN SEPTENTRIONAL
OCÉAN MERIDIONAL
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
LIGNE EQUINOCTIALE
AMERIQUE MERIDIONALE
NOUVEAU MEXIQUE
LOUISIANE
CAROLINE
FLORIDE
CALIFORNIE
APACHERIA
MEXIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
la Havane
S. DOMINGUE
la Jamaique
ANTILLES
la Martinique
la Trinité
N. GRENADE
POPAYAN
Quito
CARACAS
PARIA
Cayenne
C. de Nord
R. des Amazones
TOPINAMBAS
BRESIL
Moxos
Chiquitos
PARAGUAY
TUCUMAN
Buenosayres
Rio de la Plata
LIMA
Cusco
Potosi
CHACO
Valparaiso
Is. de Juan Fernandez
Chiloe
T. MAGELLANIQUE
Patagons
Is. Malouines
Magellan
T. de Feu
C. de Horn
Is. Acores
Madere
Is. Canaries
Is. du Cap Verd
Lisbonne
Madrid
D. de Gibraltar
BARBARIE
MER MÉDITERRANÉE
PAYS DES DATTES
FEZZAN
Tripoli
Alexandrie
SAHRA ou DESERT DE BARBARIE
AFRIQUE
NIGRITIE
Arguin
FOULES
YOLOFES
Bambouc
Bambara Peuples
Tombut
GUINÉE
Sierra Leona
Benin
Rs. de Gabon
Pays abondant en Or
Majomba
ANZICO ou MICOCCO
CONGO
ANGOLA
Benguela
Cimbebas
HOTENTOTS
C. de B. Esperance
S. Salvador
B. de tous les Saints
Pernambuc
Olinde
Porto Seguro
Rio Janeiro
Ste Catherine
Cap de Honduras
Acapulco
Cartagene
Guayaquil
Arica
Copiapo
Coquimbo
La Conception
Baldivia
Pt. Desiré
B. S. Julien
I. S. Pierre